

# PHILIP K. DICK

## Le zappeur de mondes



Texte intégral

PHILIP K. DICK

# LE ZAPPEUR DE MONDES

*traduit de l'américain  
par Raymond Albeck*



Le Masque

© Philip K. Dick, 1965

*Pour la traduction française :*

© Le Masque, 1974

Ici commence « *Dédalusman* »,

Ainsi baptiserons-nous le mirifique récit des travaux et des peines de Lars Powderdry, le plus lamentable des dessinateurs de mode d'armement, récit composé par lui-même, agrémenté de charmantes histoires présentées dans les couleurs les plus agréables qui soient et avec un texte ravissant, où l'on verra ce qu'il advint à Lars Powderdry, aux prises avec les puissances les plus effroyables qu'on puisse imaginer.

Pour copie conforme.

(Signature malheureusement illisible)

# Glossaire des abréviations

## utilisées en l'an 2005

(composé par le traducteur)

*Aide-consomm* : Aide-consommateur, personne requise par le Conseil de la Secnat de l'ONU-O (voir définition plus bas) comme représentant typiquement les besoins et les aspirations du purzouve-consommateur.

*Appcad* : Appartement d'un certain luxe réservé aux cadre, tant à l'Ouest qu'à l'Est.

*Appur* : Appartement à la surface étroitement mesurée, habité par des purzouves.

*Dépiantage, dépiauter* : Opération consistant à utiliser en gadgets, pour le bonheur des purzouves, les éléments d'une arme inventée par des médiums en état de transe, (laquelle ne servira jamais).

*Cadre* : À l'Est comme à l'Ouest, ceux qui dirigent et qui sont d'accord pour dissimuler aux purzouves une vérité qu'ils ne doivent pas connaître, pour leur bien.

*Journ, Jours (pi.)* : Quotidien(s) de l'an 2005.

*Mag, mags (pi.)* : Magazine(s) d'où : *Maginfortn* (invariable) : Magazine d'information (est tenu par la loi du 1<sup>er</sup> janvier 1999 à avoir au moins une page d'informations par cinquante pages de bandes dessinées parlantes et tridimensionnelles).

*ONU-O* : Organisation des Nations Unies, Département Ouest, appellation officielle du Bloc-Ouest.

*Pip-Est* : Confédération des États communistes de l'Est, ainsi nommée pour commémorer l'émission radio du premier spoutnik : « pip-pip-pip..., » par opposition au Bloc-Ouest, dont la définition ne s'impose pas.

*Purzouve* : Étymologie probable : il s'agit de tous les humains qui, n'étant pas cadres, sont destinés à être et à rester de « purs-ouvriers ». (La pureté dont-il s'agit, celle de l'esprit, étant entretenue par l'ignorance dans laquelle on les maintient).

*Secnat* : Section nationale, évidemment !

*Semdarm* : Semaine de l'armement, devenue peu à peu, à l'Est comme à l'Ouest, la grande fête nationale des purzouves. Certains grammairiens proposent une autre étymologie : semaine des armes. L'Académie en est actuellement, en 2005, à la lettre B du dictionnaire. Il faudra donc attendre l'an 2077 pour être définitivement fixé.

*SeRKeb* : initiales du terme tenu secret employé à l'Est pour désigner le Comité directeur de l'ensemble de Pip-Est.

Les autres mots et abréviations, pour nombreux qu'ils soient, sont aisément compréhensibles. Ils ne figurent donc pas dans ce glossaire.

Le système de guidage de l'arme 207, qui comporte six cents éléments électroniques miniaturisés, pourrait être au mieux comparé à un hibou en céramique laquée, que le profane prend seulement pour un objet décoratif, tandis que l'initié sait qu'il lui suffit d'ôter la tête du hibou pour découvrir un évidemment dans lequel il peut ranger ses cigares ou ses crayons.

(Extrait du rapport officiel du Conseil de la Secnat de l'ONU-O, du 5 octobre 2005, rédigé par l'Aide-Consomm À (dont la véritable identité est tenue secrète pour des raisons de sécurité – Cf. les statuts du Conseil XV 4-5-6-7-8 et la suite)

# I

— M. Lars, s'il vous plaît.

— Je crains fort de n'avoir qu'un moment à accorder à vos téléspectateurs. Je regrette vraiment.

Il était piégé. L'interviewer automatique de la Télé, caméra à la main, lui barrait le passage. Le sourire métallique du robot étincelait, comme plein de confiance.

— ... Vous sentiriez-vous prêt à entrer en transe, monsieur ?

Son ton exprimait vraiment l'espoir, comme si sa victime allait vraiment entrer en transe devant le dispositif dit « multiple-alterne » des lentilles de sa caméra portable.

Lars Powderdry soupira. De l'endroit où il se tenait debout sur le trottoir roulant des piétons, il entrevoyait son bureau new-yorkais. Mais quant à l'atteindre, c'était une autre histoire. Trop de gens – trop de purzouves – s'intéressaient à lui, et non à son travail. Or, c'était son travail qui comptait. Il expliqua avec lassitude :

— Il y a l'élément temps. Ne comprenez-vous pas ? Dans le domaine de la mode des armements...

— Oui, nous avons entendu dire que vous êtes en train de « réceptionner » quelque chose de vraiment spectaculaire.

L'interviewer l'avait interrompu, reprenant l'initiative de l'interview, sans même prêter attention à ce qu'allait déclarer Lars.

— ...Quatre transes en *une seule* semaine ! Et vous avez presque abouti ? Est-ce vrai, monsieur Lars ?

Tout ce dispositif, automatique de A à Z, était absurde ! Patiemment, il essaya de le faire comprendre. Il ne prit même pas la peine de s'adresser à la légion des purzouves, presque tous du sexe féminin, qui, à chaque début de matinée, constituaient le public de « L'heureux représentant de commerce vous souhaite le bonjour », ou quel que soit le nom de cette émission inepte ! Il n'avait pas le temps, lui,



d'interrompre sa journée de travail pour écouter de telles idioties.

— Écoutez...

Il avait pris un ton gentil comme si l'interviewer automatique était un être vivant et non le résultat, arbitrairement doté de sens, de la faculté d'invention de la technologie du Bloc-Ouest en l'an 2004 après J.C. Et quel gaspillage de cette faculté d'invention... mais en y réfléchissant bien, ce gâchis était-il plus abominable que celui qui régnait dans son propre domaine ? Réflexion déplaisante, qu'il chassa aussitôt de son esprit.

— ...Le processus de la mode en matière d'armement exige qu'une arme définie apparaisse à un certain moment. Le lendemain, la semaine suivante ou le mois d'après, c'est trop tard...

— Dites-nous ce que c'est, répliqua aussitôt l'interviewer, attendant avec curiosité la réponse qui devait suivre.

Comment quelqu'un, fût-il M. Lars de New York et de Paris, oserait-il décevoir les millions de téléspectateurs du Bloc-Ouest, c'est-à-dire d'une douzaine de pays ? Ne pas les satisfaire serait servir les intérêts de Pip-Est. C'est ce que l'interviewer autonome voulait faire comprendre à Lars. Cette fois-ci, sa manœuvre n'eut aucun succès.

— Franchement, cela ne vous regarde pas !

Lars s'éloignait déjà du petit groupe de badauds qui s'était formé pour le contempler, de cette chaleur humaine pleine d'intérêt que lui témoignait toujours le public, pour gagner la piste qui conduisait à la Société Anonyme M. Lars, un bâtiment de plein pied qui jurait exprès, eût-on dit, au milieu des grands immeubles de bureaux dont la dimension, à elle seule, proclamait leur nature, leur fonction et leur destination.

En atteignant le hall extérieur, réservé au public, de la S.A. M. Lars, il se dit que la dimension d'un immeuble ne pouvait guère servir de critère quant à l'importance de ce qu'il contenait. L'interviewer automatique lui-même ne s'y était pas trompé : c'était Lars Powderdry qu'il avait voulu présenter aux téléspectateurs, et non les entités industrielles qu'il avait à portée de sa main. Et pourtant, avec quel plaisir ces entités

auraient-elles vu interviewer leurs experts en propac (propagande d'acquisition).

Les deux battants de la porte d'entrée émirent le bruit habituel, accordés qu'ils étaient à ses radiations céphaliques. Ils se refermèrent derrière lui, l'isolant de la multitude qui le suivait des yeux, bouche bée, depuis que son attention avait été éveillée par les professionnels. Sans eux, cette masse eût été raisonnable. Disons plutôt apathique.

— Monsieur Lars.

— Oui, Miss Bedouin. Il s'arrêta :

— ... Je sais. Le service de rédaction ne comprend rien au dessin 285.

Que pouvait-il dire d'autre ? Ayant vu lui-même ce dessin en sortant de sa transe du vendredi, il savait qu'il n'avait ni queue ni tête.

— Ils ont dit...

Elle hésita. Elle était jeune, petite, mal équipée par la nature pour se faire l'interprète des réclamations et des griefs des autres. Il intervint avec beaucoup d'humanité :

— Je leur parlerai directement. Franchement, ce que j'ai pondu m'a paru être un fouet à blanc d'œuf monté sur des roues triangulaires...

Et il compléta pour lui-même : « Que peut-on bien détruire avec un truc pareil ? »

— Ils avaient l'air de trouver que c'était une arme de première classe...

Ses seins enrichis à l'hormone se dressèrent, synchronisés avec l'attention qu'il leur porta soudain.

— ... Ils n'arrivent pas à découvrir d'où vient la puissance motrice, c'est tout. Vous savez, le dispositif producteur des ergs. Avant que vous vous mettiez à l'arme 286...

— Ils veulent me voir pour mettre au point la 285. Entendu.

Il était de bonne humeur, aujourd'hui, car, par cette agréable journée d'avril, Miss Bedouin – ou Miss Bed si vous préférez voir en elle cette particularité – était assez jolie pour rétablir le flux sanguin normal chez un homme de son âge. Même chez un modéliste, c'est-à-dire un créateur de la mode des armements.

Même, pensa-t-il, chez le meilleur, chez l'unique créateur de la mode des armements dans tout le Bloc-Ouest.

Pour trouver son égal – et encore n'était-ce pas certain – il aurait fallu s'adresser à l'autre hémisphère, Pip-Est. Le bloc sino-soviétique possédait – ou employait, selon leur terminologie – en tout cas avait sous la main un médium tout comme lui.

Il s'était souvent demandé ce qu'elle était en réalité – car son nom était Mlle Toptchev, d'après les renseignements que lui avait fournis l'agence privée KACH, dont les ramifications couvraient toute la planète. Lilo Toptchev. Avec un bureau seulement, et cela à Boulganinegrad plutôt qu'à la Nouvelle-Moscou. Elle semblait vivre en anachorète, mais l'agence KACH ne s'étendait pas sur les aspects subjectifs de ses sujets d'enquête. Peut-être, pensa-t-il, Lilo Toptchev tricotait-elle ses dessins d'armes, ou encore prenaient-ils forme, alors qu'elle était en transe, dans des ouvrages en céramique gaiement coloriés ? Bref, quelque chose d'artistique. Que cela chante ou non à son client – ou plutôt à son employeur, le SeRKeB qui gouvernait le Pip-Est, cette triste académie de rouages sinistres, ternes, sans couleur et sans vie, contre laquelle l'hémisphère ouest, depuis tant de dizaines d'années mobilisait toutes ses ressources.

Parce que, naturellement, un créateur d'armes devait être bien soigné : lui-même, au cours de sa propre carrière, avait su le faire comprendre à ses employeurs.

Après tout, personne ne pouvait l'obliger à entrer en transe cinq jours par semaine. Et il en était sans doute de même de Lilo Toptchev.

Abandonnant Mademoiselle Bedouin, il gagna son propre bureau et se débarrassa de ses vêtements d'extérieur. Combiné, casquette et chaussons qu'il livra au dispositif de rangement.

Déjà son équipe médicale, le Dr. Todt et l'infirmière Elvira Funt, l'avaient aperçu. Ils se levèrent pour approcher respectueusement de lui, suivis par Henry Morris, presque leur subordonné, aux extraordinaires dons psioniques. C'est qu'on ne savait jamais – pensa-t-il – quand il pouvait entrer en transe, d'où leur comportement inquiet, toujours en état d'alarme.

Funt, l'infirmière, traînait derrière elle un appareil à piqûres intraveineuses qui bourdonnait déjà, et le Dr. Todt, produit de première classe de l'élite du monde médical de l'Allemagne de l'Ouest était prêt à employer une série de dispositifs au Fonctionnement délicat pour que tout se passe à merveille : d'abord, éviter au cours de la transe tout arrêt cardiaque, tout infarctus pulmonaire ou encore la surpression du nerf pneumogastrique qui suspendrait le mécanisme de la respiration ; puis, chose encore plus importante, noter de façon permanente son travail mental, afin de pouvoir le reconstituer une fois la transe terminée.

Le Dr. Todt était donc indispensable à la S.A.M. Lars. Le bureau de Paris possédait une équipe semblable et tout aussi qualifiée. Car il arrivait que Lars Powderdry capte mieux les émanations parisiennes que celles, plus violentes, de New York.

De plus, c'était à Paris que vivait et travaillait sa maîtresse, Maren Faine.

Car, contrairement à leurs collègues créateurs de la mode de l'habillement, dans celle de l'armement, tous les créateurs avaient la faiblesse – ou la force, préférerait-il dire – d'aimer les femmes. Son prédécesseur, Wade, lui aussi hétérosexuel, s'était en fait tué en s'escrimant sur un petit soprano à vocalises de l'ensemble du Festival de Dresde. Il avait été victime d'une fibrillation cardiaque à un moment dépourvu de noblesse, au lit, à deux heures du matin, bien après que le rideau se baisse sur *Le Mariage de Figaro*, dans l'appcad que Rita Grandi occupait à Vienne, alors que la jeune femme venait d'ôter rapidement son haut-de-chausses de soie et sa blouse, etc... pour rien, comme l'avait révélé la série alerte des photos sur homéopap.

Ainsi, à quarante-trois ans, M. Wade, créateur de la mode de l'armement pour le Bloc-Ouest, avait disparu de la scène, laissant à son successeur son poste essentiel. Mais d'autres étaient déjà à l'attente, prêts à le remplacer.

Peut-être cette idée avait-elle accéléré le départ de M. Wade. Ce genre de travail était épuisant en lui-même, sans que la science médicale pût déterminer exactement comment et à quel point. Et il n'y a rien de plus troublant, se dit Lars Powderdry, que de savoir qu'en fait on n'est pas irremplaçable, et mieux

encore, qu'on est prêt à vous remplacer. C'est le type même de paradoxe que personne ne goûte, sauf naturellement à l'échelon de la Secnat de l'ONU-O, le Conseil qui gouvernait le Bloc-Ouest, et qui s'arrangeait pour avoir toujours un remplaçant visible dans les coulisses.

Et ils devaient en avoir un à cet instant même.

Mais ils *m'aiment*, pensa-t-il. Ils ont été gentils pour moi comme moi pour eux. Le système fonctionne.

Hélas ! Les autorités suprêmes, responsables de la vie de plusieurs milliards d'êtres humains, ne prennent pas de risques. Elles n'iront jamais enfreindre les injonctions des rouages des ordinateurs.

Non pas que leurs subordonnés, ces milliards d'êtres humains, leur ôtent leur emploi. C'est d'en haut que partirait l'ordre de renvoi, de la sphère du général George McFarlane Nitz, commandant en chef du Conseil de la Secnat. Nitz pouvait renvoyer n'importe qui. Lui-même, si le besoin s'en faisait sentir, ou simplement si l'occasion enfin se présentait (quelle satisfaction de se dégrader soi-même) de se libérer enfin du dispositif électronique grâce auquel ses longueurs d'ondes cérébrales étaient vérifiées chaque fois qu'il passait devant les robots-sentinelles autonomes qui montaient la garde autour de la Forteresse Washington !

— Votre pression sanguine, monsieur Lars. Étroit, sombre, l'allure d'un prêtre, le Dr. Todt avançait, remorquant une machine complexe :

— ... S'il vous plaît, monsieur Lars.

Derrière lui et l'infirmière Elvira, un jeune homme mince, chauve, pâle comme un linge mais l'air très qualifié, vêtu de gris rose qui évoquait une soupe aux pois cassés, tenait un porte-documents sous le bras. Lars Powderdry lui fit signe, immédiatement. L'examen de sa pression sanguine pouvait attendre. C'était un fonctionnaire de l'agence KACH, et il avait avec lui une affaire urgente.

— Pouvons-nous nous rendre dans votre bureau privé, monsieur Lars ?

Tout en le précédant, Lars dit :

— Les photos ?

— Oui, monsieur.

Soigneusement, l'employé de la KACH referma derrière eux la porte.

— ... C'est tiré de leurs dessins de... — il ouvrit son porte-documents, examina un document reproduit au Xérox — de mercredi dernier, leur N° de code AA-335.

Découvrant sur le bureau de Lars une place disponible, il commença à le recouvrir de photos stéréo.

— ... Il y a également une photo floue, celle d'une maquette du laboratoire d'assemblage de l'académie de Rostok...

Il consulta encore une fois sa feuille de renseignements.

— ... N° de code SeRKeB AA-330.

Il fit un pas de côté pour que Lars pût examiner l'ensemble.

Lars s'assit, alluma un Astoria Cuesta Rey, et n'examina rien, l'esprit comme paralysé malgré l'aide du cigare. Ce reniflement de chien au-dessus des photos provenant de l'espionnage exercé sur son équivalent de Pip-Est, Mlle Toptchev, le dégoûtait toujours. Pourquoi la Secnat de l'ONU-O ne procédait-elle pas à cette analyse ? Il l'avait même dit à plusieurs reprises au général Nitz, et même à une réunion officielle de la totalité du Conseil, dont les membres étaient alors engoncés dans leurs vêtements amidonnés les plus dignes et les plus imposants, capes prestigieuses, mitres, bottes, gants... Sans doute portaient-ils des sous-vêtements de soie brodés, en fils multicolores, de slogans et d'ukases.

Là, dans ce milieu solennel, où tous, y compris les aides-consomm, ces six imbéciles recrues involontaires, jouaient aux Atlas supportant le monde, Lars, au milieu d'une session officielle, avait demandé, d'une voix très douce, pourquoi pour l'amour de Dieu ne pouvaient-ils pas procéder eux-mêmes à l'analyse des armes de l'ennemi.

Non. Sans débat. Parce que (écoutez-moi bien, monsieur Lars) ce ne sont pas les armes de Pip-Est. Ce sont ses *projets* d'armes. Nous évaluerons leur valeur quand ils passeront du prototype au stade de la production autofac. Compris ? avait conclu le général Nitz. Et en ce qui concerne ce stade initial... là, il s'était contenté de regarder Lars d'un air entendu.

Allumant une cigarette de type ancien – et illégal – le jeune fonctionnaire de l'agence KACH murmura :

— Monsieur Lars, nous avons quelque chose de plus. Cela ne vous intéressera peut-être pas, mais puisque de toute façon vous semblez être en train d'attendre...

Sa main plongea au fond du porte-documents.

— J'ai l'air d'attendre parce que tout cela me dégoûte. Et non parce que je veux voir quelque chose de plus. Que Dieu m'en préserve !

— Hem...

Le fonctionnaire de la KACH posa sur la table une épreuve sur papier glacé, format huit sur dix, puis se rejeta en arrière sur son fauteuil.

C'était une photo non-stéréo, prise à grande distance, probablement d'un satellite-espion, puis terriblement agrandie et retouchée, de Lilo Toptchev.

## II

— Ah oui. Je me souviens. J'avais demandé cette photo, n'est-ce pas ?

Il fallait être prudent, très prudent. La demande avait été formulée en dehors du circuit officiel, oralement. C'était, comme on eût dit jadis, un « risque calculé ».

— On ne peut guère tirer de conclusions d'une telle photo, admit l'homme de la KACH.

— Vous voulez dire : rien du tout, dit Lars, déconcerté par ce qu'il voyait.

Avec une nonchalance toute professionnelle, l'employé haussa les épaules :

— Nous essaierons de nouveau. C'est qu'elle ne sort jamais, ne va nulle part. Ils ne le lui permettent pas. Peut-être est-ce une couverture, mais ils prétendent qu'elle tombe involontairement en transe, une forme pseudo-épileptique. Elle vit sous l'influence d'une drogue, d'après ce que nous croyons. Ils ne veulent pas qu'elle tombe au milieu d'une piste publique et qu'elle se fasse écraser par l'un de leurs vieux véhicules de surface.

— Vous voulez dire qu'ils craignent qu'elle passe à l'Ouest.

— Je ne crois pas. Mlle Toptchev reçoit des appointements égaux à ceux du Premier Moteur de SeRKeb, le maréchal Paponovitch. Elle vit dans un app-cad du dernier étage d'un immeuble surélevé, avec femme de chambre, valet de chambre, véhicule auto-glisseur Mercedes-Benz. Tant qu'elle coopérera...

— Cette photo ne me renseigne même pas sur son âge. Et encore moins sur son véritable aspect.

— Lilo Toptchev a trente-trois ans.

La porte du bureau s'ouvrit et Henry Morris, type de l'employé petit, nonchalant, irrégulier, toujours sur le point de perdre sa situation, mais indispensable, avança la tête :

— Quelque chose pour moi ?



— Venez ici, dit Lars, en indiquant la photo de Lilo Toptchev. Rapidement, l'homme de la KACH la remit dans son porte-documents :

— C'est secret, monsieur Lars. Secret 20 sur 20. Vous savez... C'était pour vous seulement.

— M. Morris et moi ne faisons qu'un.

De tous les fonctionnaires de l'agence KACH, on lui avait envoyé le plus difficile. Lars approcha son stylo du bloc-notes :

— ... Quel est votre nom ?

Après une hésitation, l'homme de la KACH se détendit :

— *Ipse dixit*... Je vous ai prévenu. Mais faites ce que vous voulez de cette photo, monsieur Lars.

Il la remit sur la table, son visage redevenu impassible, Henry Morris se pencha les sourcils froncés et louchant, ses bajoues vacillantes comme s'il mâchait quelque chose, comme s'il tentait d'aspirer, de digérer une substance provenant de cette photo au flou impressionnant.

Le vidéophone du bureau de Lars sonna, et la voix de sa secrétaire, Miss Grabbhorn, retentit :

— Un appel du bureau de Paris. Mlle Faine elle-même à ce que je crois...

Il y avait dans son ton une trace imperceptible de désapprobation, un soupçon de froideur.

— Je vous demande pardon, dit Lars à l'homme de la KACH.

Mais sans toucher à son stylo, il reprit aussitôt :

— Dites-moi quand même votre nom. Juste pour m'en souvenir. Au cas où j'aurais besoin de vous toucher.

À contrecœur, comme s'il s'accusait d'un crime, il s'exécuta : « Je m'appelle Don Packard, monsieur Lars ». Il ne savait plus quoi faire de ses mains, soudain mal à l'aise. Après avoir consigné le nom par écrit, Lars appuya sur un bouton du vidéophone et le visage de sa maîtresse apparut sur l'écran, illuminé de l'intérieur comme un feu follet au teint clair et aux cheveux sombres.

— Lars !

— Maren !

Il prononçait ce nom avec tendresse. Maren Faine éveillait toujours son instinct de protection, tout en lui portant sur les nerfs comme peut le faire un enfant qu'on aime.

— Occupé ?

— Oui.

— Prends-tu l'avion pour Paris cet après-midi ? Nous pourrions dîner ensemble et puis, il y a ce jazz *gleckik*, tout bleu...

— Le jazz n'est pas bleu, mais vert pâle... Il consulta Morris du regard :

— ... Le jazz est vert pâle, n'est-ce pas ?

Henry Morris le lui confirma d'un signe de tête. Furieuse, Maren disait :

— Tu me ferais souhaiter...

— Je te rappelle... chérie.

D'un geste, il avait fermé le vidéophone. Il se tourna vers l'homme de la KACH :

— Je vais examiner vos photos.

Mais entre-temps, sans s'annoncer, le Dr. Todt et l'infirmière Elvira Funt étaient entrés dans le bureau. Machinalement, il tendit le bras pour le premier examen (de la journée) de sa pression artérielle. Don Packard avait redisposé les dessins et signalait les détails qui avaient paru intéressants aux analystes de second rang qu'entretenait l'agence elle-même.

À la S.A. M. Lars, le travail avait ainsi commencé. Ce n'était guère encourageant, pensa Lars. L'inutilité de la photo de Lilo Toptchev le décevait : était-ce bien là la cause de son pessimisme ? Qu'allait-il encore arriver ?

À dix heures, il avait un rendez-vous avec le rep. (représentant) du général Nitz, un colonel du nom de... Bon Dieu, comment s'appelait-il ? De toute façon, il connaîtrait alors la réaction du Conseil à la dernière série de maquettes construites par Lanferman Associates, San Francisco, d'après les dessins que sa firme avait précédemment livrés.

— Haskins !

— Pardon... dit l'homme de la KACH.

— Colonel Haskins... (Il s'adressa pensivement à Henry Morris). Savez-vous que le général Nitz évite régulièrement

d'avoir affaire avec moi ces derniers temps ? Avez-vous noté ce petit fait de rien du tout ?

— Je note tout, Lars. Oui, cela figure dans mon dossier « Rôle et agonie ».

Le dossier « Rôle et agonie » était classé dans un endroit secret à l'épreuve du feu et d'une Troisième Guerre mondiale, résistant à tous les outils en titane, et il devait exploser au moment même de la mort de Morris, déclenché par un mécanisme qu'il portait toujours sur lui et qu'actionnerait l'arrêt des battements de son cœur. Lars lui-même ignorait où se trouvait ce dossier, peut-être dans la cavité d'un hibou en céramique laquée (dérivé du système de guidage de l'arme 207), qui ornait la salle de bains du petit ami de la petite amie de Morris. Avec les originaux de tous les dessins d'armes issus des bureaux de la S.A. M. Lars.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Lars. Morris avança la mâchoire inférieure en l'agitant de gauche et de droite comme s'il s'attendait à ce qu'elle s'envole :

— Cela veut dire que le général Nitz vous méprise.

Déconcerté, Lars protesta : « À cause de ce dessin. Deux cents je ne sais plus combien ? Ce virus thermotropique « p » équipé pour survivre dans un espace mort pendant plus de...

Morris secoua vigoureusement la tête :

— Non. Parce que vous le trompez en vous trompant vous-même. Seulement lui, vous ne le trompez plus. Contrairement à vous.

— Comment cela ?

— Je n'aime pas vous dire ce que je pense devant tous ces gens.

— Allez-y ! Dites-le !

Mais Lars se sentait soudain tout chaviré. Ai-je vraiment peur du Conseil ? se dit-il. Mon client ? Non, ce n'est pas, ce qu'il est pour moi. Le vrai mot est « patron ». La Secnat de l'ONU-O m'a découvert et, pendant des années, m'a entraîné à remplacer M. Wade. J'étais prêt, tout prêt, et j'attendais impatiemment quand Wade Sokolorian est mort. Et je sais qu'il y a quelqu'un d'autre *qui continue d'attendre à cet instant même* pour prendre ma place le jour où mon cœur s'arrêtera, où

je perdrai l'usage de quelque organe d'importance vitale, mais aussi pour le cas où je deviendrais trop difficile...

Et je suis difficile...

Il s'adressa à l'homme de la KACH :

— Packard, vous êtes un organisme indépendant. Vous opérez dans le monde entier. Théoriquement, n'importe qui peut vous employer.

Henry Morris intervint :

— Je pensais que vous vouliez savoir pourquoi le général Nitz vous méprise.

— Non. Gardez ça pour vous. Je vais engager les services de quelqu'un de la KACH, un vrai professionnel, pour explorer l'ONU-O, la totalité de l'organisation si nécessaire, pour savoir ce qu'ils ont l'intention de faire de moi. Et aussi pour avoir une idée exacte du degré de succès qu'ils ont avec le prochain médium. Voilà ce qu'il me faut savoir...

Je me demande ce qu'ils feraient, pensa-t-il, s'ils devinaient que j'ai souvent pensé à passer à Pip-Est. Cela, au cas où, pour des raisons de sécurité, pour consolider leur pouvoir absolu, ils voudraient me remplacer...

Il tenta d'imaginer les traits, la taille, la couleur de celui ou de celle qui ne le lâchait plus, mettant ses pieds dans la trace des siens. Un enfant, un adolescent, une vieille femme, un homme replet dans la force de l'âge ?... Les psychiatres du bloc Ouest, assujettis, devenus des serviteurs, pouvaient sans aucun doute acquérir le talent psionique de contacter l'Autre Monde, l'univers hyper-dimensionnel dans lequel il entrait au cours de ses *trances*. Wade avait eu ce talent, Lilo Toptchev l'avait elle aussi. Ainsi que lui-même. Indiscutablement, ce monde devait exister quelque part, ailleurs. Et plus il s'attarderait dans ce poste, plus il donnerait au Conseil le temps nécessaire pour découvrir ce secret.

— Puis-je dire quelque chose ? demanda respectueusement Morris.

— Allez-y.

— Le général Nitz a compris que vous deveniez dangereux le jour où vous avez décliné le rang de colonel honoraire dans les Forces Armées de l'ONU-Ouest.

— Mais c'était une plaisanterie ! Juste un morceau de papier !

— Non. Et vous le savez fort bien, vous le concevez encore mieux à présent. Inconsciemment, au niveau de l'intuition pure, vous aviez deviné qu'en acceptant, vous deveniez juridiquement un soldat passible de la justice militaire.

Sans s'adresser à personne en particulier, l'homme de la KACH dit :

— C'est exact. Ils ont virtuellement mobilisé tous ceux auxquels ils ont décerné cet honneur gratuit. Ils portent maintenant l'uniforme.

— Bon Dieu !

Son estomac, ses intestins, s'étaient resserrés. En refusant ce rang honorifique, il avait cru obéir à un caprice, répondre par un gag à un autre gag. Et maintenant, en y réfléchissant bien...

— Ai-je raison ? demanda Morris, penché sur lui scrutant son visage.

— Oui, répondit Lars après un moment. Je le savais.

— Et puis, au diable toute cette affaire.

Du geste, il avait balayé ces pensées désagréables pour se pencher sur les dessins d'armes que lui avait remis la KACH. De toute façon, la cause de ses ennuis avec la Secnat ONU-O était plus profonde et remontait bien plus loin. Il ne s'agissait plus d'un dessin mal conçu, mais d'un rang d'officier qui vous plaçait de fait dans un cadre, celui de la sujétion militaire, où les écrits n'avaient plus de valeur. Et ce cadre, vraiment, ne lui inspirait aucune pensée agréable.

En examinant les croquis de Mlle Toptchev, il eut l'impression d'être confronté avec ce qu'il y avait de répugnant dans son travail... dans leur mode d'existence à tous, y compris celui des membres du Conseil.

Chacun de ces dessins en était comme imprégné. Il les feuilleta une fois de plus et les reposa sur son bureau. Il s'adressa à l'homme de la KACH :

— Des armes ça ! Remportez-les. Remettez-les dans l'enveloppe.

Il n'y avait pas une seule arme parmi tous ces dessins.

— En ce qui concerne les aides-consomm... dit Henry Morris.

— Qu'est-ce qu'un aide-consomm ? demanda Lars. Surpris, Morris protesta :

— Que voulez-vous dire par là ? Vous le savez bien. Deux fois par mois, vous vous asseyez à la même table qu'eux. Vous connaissez mieux ces six imbéciles du Conseil que n'importe quel membre du Bloc-Ouest. Ayons le courage de voir les choses en face : tout ce que vous faites est pour eux.

Calmement, Lars se croisa les bras, s'enfonça dans son fauteuil :

— Je vois les choses en face. Mais supposez, lorsque cet interviewer m'a demandé à l'aéroport si je recevais quelque chose de vraiment spectaculaire, que je lui aie dit la vérité.

Il y eut un silence et l'homme de la KACH, sans le quitter des yeux, murmura :

— Voilà pourquoi ils voudraient bien vous voir en uniforme. Vous n'auriez plus à affronter de caméra de télévision. Et vous n'auriez plus l'occasion de vous écarter du droit chemin.

— Peut-être avez-vous déjà fait un pas de côté ? demanda Morris, étudiant le visage de son patron.

— Non. Si je l'avais fait, vous le sauriez déjà.

Là où s'élevait la S.A. M. Lars, pensa-t-il, il y aurait maintenant un trou dans le sol, net, précis, sans que les hauts bâtiments voisins aient eu à souffrir même une petite secousse. Et cela à peu près en six secondes.

— Je pense que vous êtes tombé sur la tête, dit enfin Morris. Vous restez assis à ce bureau jour après jour, étudiant les dessins de Lilo, devenant insensiblement, de plus en plus, complètement timbré. À chaque transe, c'est un morceau de vous qui se détériore.

Son ton se fit dur :

— ... Cela vous coûte trop cher. Et le résultat sera qu'un jour un interviewer de la télé vous demandera : « Que préparez-vous, monsieur Lars ? », et vous lui ferez la réponse qu'il vous est interdit de faire.

Le Dr. Todt, Elvira Funt et l'homme de la KACH le regardaient tous trois avec malaise, mais sans oser intervenir ni participer. Lars, assis à son bureau, tenait les yeux fixés sur le

mur opposé où était suspendu l'Utrillo que Maren Faine lui avait offert à Noël, 2003.

— Parlons d'autre chose, dit-il enfin. De quelque chose qui ne sera pas désagréable.

Il fit un geste vers le Dr. Todt, plus étroit et plus sacerdotal que jamais.

— ... Je pense que je suis prêt au point de vue psychologique, docteur. Nous pouvons provoquer la réaction autique, si vous avez vos instruments et si vous savez ce qu'il y a à faire d'autre...

Autisme... quel terme noble, digne... Le Dr. Todt secoua la tête :

— Je veux d'abord un électro-encéphalogramme. Juste une précaution.

Il avança le chariot qui supportait le dispositif encéphalographique. C'était le premier temps des préliminaires à l'état de transe quotidien dans lequel il perdait contact avec l'univers normal, commun à tous, le *koinos kosmos*, pour gagner un autre monde mystérieux, apparemment son *idios kosmos*, son univers purement privé. Mais cet univers purement privé comportait pourtant une *aisthesiskoine*, une partie commune à tous.

Drôle de façon de gagner sa vie ! pensa Lars.

### III

« Salutations » disait le texte de la lettre qui venait d'arriver par courrier instantané. « Vous venez d'être choisi parmi des millions d'amis et de voisins. »

« Vous êtes maintenant un aide-consomm ».

Pas possible, se dit Surley G. Febbs en relisant la formule imprimée avec son nom et son numéro d'identité gravé au Xérox. Ça n'avait pas l'air plus sérieux qu'une note du comité utilitaire de son immeuble lui demandant de voter sur une augmentation des loyers. Et pourtant, ce qu'il tenait à la main, c'était la preuve formelle qu'il aurait désormais ses entrées, chose incroyable, à la Forteresse Washington et à son *kremlin* souterrain, le lieu le plus strictement gardé du Bloc-Ouest.

Et non pas comme touriste !

Ils m'ont trouvé « typique », se dit-il. Rien qu'à cette pensée, il se sentait encore plus typique ! Parfaitement en forme, fort, légèrement ivre, à tel point qu'il avait de la difficulté à se tenir debout. Les jambes tremblantes, il traversa d'un pas mal assuré sa salle de séjour miniature et s'assit sur son divan ionien revêtu de fourrure de fnoul (imitation). Là, il se laissa aller à parler à haute voix :

Je sais pourquoi ils m'ont choisi. Parce que je n'ignore rien en matière d'armement !

Une autorité, voilà ce qu'il était, grâce aux heures qu'il passait – six ou sept par nuit, car ses heures de travail avaient été réduites, comme celles de tout le monde, de vingt à dix-neuf heures par semaine – à potasser les édubandes (magnétiques) du département principal de la Bibliothèque publique de l'Idaho.

Et cette autorité ne s'arrêtait pas aux armes. Il avait la faculté de se rappeler avec une précision absolue le moindre fait enregistré une seule fois dans sa mémoire, comme par exemple la fabrication des vitraux de couleur rouge en France, au début



du XIII<sup>e</sup> siècle. « Et je me rappelle la région exacte de l'empire byzantin d'où provenaient les mosaïques de l'époque romaine que les Français fondaient pour fabriquer ce précieux verre rouge », se dit-il, exultant de joie. Il était vraiment temps que quelqu'un tel que lui, dont le savoir était universel, participât aux travaux du Conseil de la Secnat ONU-O, à la place des faibles d'esprit de toujours. Ces parfaits représentants d'une masse de purzouves qui ne lisent que les titres des journaux, avec les sports naturellement, et les bandes illustrées animées, sans parler de toute la saleté sexuelle, tous ces gens qui empoisonnent le vide de leur esprit avec de l'ordure, toxique, produite en série délibérément par les grandes sociétés internationales, les véritables patrons de tout (pour ceux qui connaissent le dessous des cartes), par exemple l'I.G. Farben. Pour ne pas parler des trusts encore plus importants qui avaient surgi plus tardivement, ceux de l'électronique, des systèmes de guidage et des fusées, l'A.G. Beimler de Brème, qui possédait réellement la General Dynamics, l'I.B.M. et la G.E. Il suffisait de connaître le dessous des cartes. Comme lui.

Attendez un peu que je m'assoie à la table du Conseil en face du Commandant en Chef de l'ONU-Ouest, ce général George Nitz, se dit-il.

Eh oui, je parie que je peux lui citer plus de faits que tous ces pseudos « experts » de la Forteresse Washington au sujet de l'oscillateur homéostatique anti-entropique convertisseur de phases à ondes sinusoïdes que Boeing utilise dans ses fusées interplan à grande vitesse LL-40 !

Non, je ne me contenterai pas de remplacer simplement l'aide-consommé dont le temps de service vient d'expirer, ce qui m'a permis de recevoir cette note. Si je parviens à me faire écouter de ces imbéciles, ce sont des bureaux entiers que je peux remplacer !

De toute façon, ça valait mieux que d'expédier des lettres au *Star Times* de Boise et au sénateur Edgewell, qui ne prenaient même plus la peine de lui répondre par circulaire qu'ils étaient « occupés ». C'était même mieux que ces jours heureux d'il y a sept ans quand il avait pu, grâce à l'héritage de quelques bons gouvernementaux de l'ONU-Ouest, publier une sorte de lettre

personnelle informative qu'il avait envoyée par courrier-instantané à des adresses prises au hasard dans l'annuaire du vidéophone, ainsi qu'à tous les membres de l'administration de Washington. S'il n'y avait pas eu au pouvoir tant de têtes de lard, de communistes et de bureaucrates, cela changeait l'histoire du monde, ne serait-ce que dans le domaine du nettoyage de ces molécules de protéine, causes de tant de maladies, qu'importaient régulièrement les astronefs retour des planètes colonisées, et qui étaient responsables de l'influenza qu'il avait contracté, lui, Febbs, en 99, et dont il n'avait jamais pu guérir. Cela, il l'avait dit au fonctionnaire de la Santé Publique détaché à la Corporation de la nouvelle Ère de l'Épargne, des Prêts et du Financement coopératif de la ville de Boise, son lieu de travail, où sa tâche consistait à passer les demandes de prêts à l'œil électronique chargé de repérer les quémandeurs insolvable. Et pour les repérer, il allait encore plus vite que l'œil électronique ; il lui suffisait de regarder un candidat, surtout un nègre, moins d'une microseconde, pour discerner la composition réelle de sa structure éthico-psychique.

Tout le monde le savait à la CNEEPFCB, y compris son chef de service, M. Rumford. Mais, obéissant aux pulsions égocentriques de son ambition et de son avidité personnelles, M. Rumford sabotait sauvagement, depuis douze ans, les demandes officielles que Febbs lui présentait pour obtenir une augmentation de salaire au choix, et non seulement celle, habituelle, de fin d'année.

Problème réglé, pensa-t-il. En tant qu'aide-consomm, il recevrait des appointements considérables. Avec quelque gêne, il se souvint que dans ses lettres au sénateur Edgewell, il s'était plaint, entre autres, de la somme énorme que six citoyens encaissaient annuellement pour leurs fonctions d'aide-consomm au Conseil de l'ONU-Ouest.

Et maintenant, vite au vidéophone ! Quel plaisir d'appeler Rumford – qui devait encore se trouver dans son appcad haut-salaire, probablement en train de prendre son petit déjeuner – et de lui dire qu'il pouvait désormais aller au diable.

Il composa le numéro et se trouva presque instantanément en face de M. Rumford qui portait encore sa sortie de bain en soie, faite sur mesure à Hong-Kong.

Après avoir respiré profondément, Surley G. Febbs parvint à s'exprimer :

— Monsieur Rumford, je voulais simplement vous dire ».

Il trébucha un instant, intimidé : on se débarrasse difficilement des vieilles habitudes.

— ... Je viens de recevoir une lettre de la Secnat de l'ONU-O, à Washington...

Sa voix lui semblait encore couler comme un filet incertain...

— ...Alors, hum, vous pouvez engager quelqu'un d'autre pour faire tout votre sale boulot. Et au cas où cela vous intéresse, eh bien, il y a six mois, j'ai accordé un prêt de dix mille unités à un fruit déjà tombé de la branche, si bien que vous ne le récupèrerez jamais !

Il écrasa le récepteur sur son socle, suant à grosses-gouttes, les jambes tremblantes de la joie qui débordait de toutes les parties de son corps.

— Et je ne te dirai pas de qui il s'agit, Rumford. Tu pourras passer au peigne fin toutes les archives ou payer mon remplaçant pour qu'il le fasse. À toi de jouer désormais – Rumford !

Dans sa cuisine minuscule, il dégela rapidement le paquet d'abricots cuits qui composait son petit déjeuner habituel. Assis à la table qui se déployait perpendiculairement au mur, comme une planche, il se mit à réfléchir tout en mangeant.

— Attends un peu que l'Organisation le sache... Cette « Organisation », c'était celle des Suprêmes Guerriers d'Origine Caucasienne de l'Idaho et de l'Oregon, Chapitre Quinze, et plus spécialement le Centurion Romain Skeeter W. Johnstone qui, au moyen d'un édit disciplinaire aa-35, venait de le rétrograder du rang de Légionnaire de Première Classe à celui d'Ilote du Cinquantième Degré.

— C'est le Quartier général Prétorien de Cheyenne qui va s'occuper de cette affaire, c'est sûr ! Klaus lui-même, l'Empereur-du-Soleil ! Ils vont certainement vouloir faire de

moi un chef de région, et Johnstone va se retrouver dehors à grands coups de pieds dans le...

— Et il ne serait pas le seul à recevoir ce qu'il méritait ! Cette sale petite bibliothécaire de Boise, qui lui avait refusé les huit boîtes contenant les microfilms de tous les romans pornographiques du XX<sup>e</sup> siècle. Tu peux dire adieu à ton poste, ma vieille ! Il imaginait l'expression de sa face de verrue quand elle recevrait son congé signé par le général Nitz lui-même.

Tout en mangeant ses abricots cuits, il tenta de se représenter la gigantesque série d'ordinateurs de la Forteresse Washington en train d'examiner des millions et des millions de cartes perforées (avec tous les renseignements sur chaque individu), pour déterminer l'individu unique vraiment « typique » dans ses habitudes de consommateur et ceux qui faisaient semblant de l'être, les Stratton, par exemple, qui habitaient l'appartement en face du sien, et qui s'efforçaient de paraître « typiques » mais qui, dans le sens ontologique du mot, n'y parviendraient jamais.

— Oui, je suis *l'Homme Universel* d'Aristote, se dit Febbs tout joyeux, celui que la société tente en vain de produire génétiquement depuis cinq mille ans. Et l'Univox 50R, à la Forteresse Washington, vient enfin de s'en apercevoir !

— Quand on mettra devant moi un élément d'une arme quelconque, pensa-t-il de plus en plus sûr de lui, je sais d'avance comment je le « dépiauterai ». Ils peuvent compter sur moi. Je trouverai au moins une douzaine de moyens de le dépiauter, et tous seront bons. Tous seront le fruit de mes connaissances et de mon habileté.

— Ce qui serait extraordinaire, c'est qu'ils aient encore besoin des cinq autres aides-consomm. Ils s'en apercevront sans doute. Peut-être qu'au lieu de me donner un sixième du gâteau, ils me donneront le tout. Pourquoi pas ?

— Cela se passerait à peu près comme ceci : *Le général Nitz* (Stupéfait) : Grands dieux, Febbs ! Vous avez tout à fait raison. Ce stade N°UN de cette bobine, sous-type portatif, du champ induit du mouvement restrictif brownien, peut être facilement dépiauté pour devenir une source d'énergie gratuite et rafraîchir la bière dans les excursions durant plus de sept heures.

Whououou ! Hourra ! *Febbs* : Je crois toutefois que le point principal vous échappe encore, général. Si vous regardez plus attentivement mon analyse officielle à ce sujet...

La sonnerie du vidéophone interrompit le cours de ses pensées. Il se leva en hâte pour répondre.

Sur l'écran apparut un bureaucrate du bloc Ouest de sexe féminin, entre deux âges plutôt que d'un seul :

— Monsieur Surley G. Febbs, Immeuble d'appurs bas-salaires N° 300685 ?

— Oui, répondit-il, déjà nerveux.

— Vous avez reçu par courrier instantané la nouvelle de votre nomination d'aide-consomm au Conseil de la Secnat de l'ONU-Ouest. À partir de mardi prochain.

— Oui.

— Je dois vous rappeler, monsieur Febbs, que vous ne devez dans aucun cas communiquer, révéler, exposer, annoncer ou informer de toute manière quelle qu'elle soit, une personne physique ou morale, ou un dispositif infor-media ou autonome, capable de recevoir, d'enregistrer de transmettre, de communiquer ou de téléporter sous une forme quelconque, le fait que vous avez été légalement affecté, à la suite d'un examen officiel en bonne et due forme, au Conseil de la Secnat de l'ONU-O, en tant qu'aide-consomm A, comme il vous l'est prescrit par le paragraphe III de la note que vous avez reçue, et à laquelle vous devez strictement vous conformer si vous ne voulez pas encourir les rigueurs de la loi.

Surley Febbs sentit soudain qu'il s'évanouissait. Il avait négligé de lire la note jusqu'au bout. Naturellement, l'identité des six aides-consomm du Conseil devait demeurer absolument secrète. Et il venait d'en parler à M. Rumford !

Mais lui avait-il vraiment dit ? Frénétiquement, il tenta de se souvenir des termes qu'il avait employés. Peut-être avait-il dit seulement qu'il avait reçu une communication de Washington. Grands dieux, s'ils découvrent que...

— Merci monsieur Febbs, proféra le fonctionnaire du sexe féminin avant de disparaître.

Febbs, silencieux, resta debout, reprenant lentement son sang-froid.

Il faut que je rappelle M. Rumford, se dit-il. Que je lui explique que je dois démissionner pour raisons de santé, sous un prétexte quelconque. Qu'on m'a ôté mon appur bas-salaire, que je dois quitter la région. N'importe quoi !

Il s'aperçut qu'il tremblait. Une nouvelle scène, effrayante celle-là, se joua dans son esprit :

*Le général Nitz* (d'un ton froid et menaçant) : Ainsi, vous avez parlé, Febbs.

*Febbs* : Vous avez besoin de moi, général. Vous avez vraiment besoin de moi. Je peux dépiauter un élément mieux que quiconque, que tous ceux que vous avez eus ici avant moi. L'UNIVOX-50 R sait ce dont je parle. Au nom de Dieu, général : donnez-moi une seule chance. Laissez-moi prouver la supériorité de ma valeur !

*Le général Nitz* (ému) : Ça va, ça va, Febbs. Je vois très bien que vous n'êtes pas n'importe qui. Nous pouvons quand même vous traiter différemment. Le fait est que pendant toutes ces longues années où j'ai rencontré toutes sortes de personnes, je ne suis jamais tombé sur quelqu'un d'aussi unique que vous, et ce serait une perte caractérisée pour le Monde Libre si vous décidiez de nous quitter et de ne plus nous faire bénéficier de vos connaissances, de votre expérience, de votre talent !

En se rasseyant devant son petit déjeuner, Febbs recommença mécaniquement à ingurgiter ses abricots. *Le général Nitz*.

— En fait, Febbs, j'irai même plus loin. Je dirai...

— Ah ! Au diable tout cela !

Febbs se sentait en proie à une dépression croissante, écrasante.

## IV

Vers midi, l'ingénieur chef de Lanferman Associates, de San Francisco et Los Angeles, la firme qui réalisait les maquettes et les prototypes des « armes » conçues à partir des dessins de Lars Powderdry, se présenta au bureau de la S.A. M. Lars.

Pete Freid était un familier de l'endroit. Un peu courbé, les épaules arrondies mais toujours de grande taille, il fit son entrée à petits pas dans le bureau de Lars. Il le trouva en train de boire une solution de miel et d'acides aminés synthétiques, alcoolisée à vingt pour cent, antidote de l'épuisement physique qu'il ressentait à la suite de sa transe de la matinée.

— On a découvert que ce que vous êtes en train d'avaler est l'une des dix causes majeures de la recrudescence du cancer de l'estomac. Vous feriez mieux d'y renoncer.

— Je ne peux pas, Pete, dit Lars.

Son corps avait besoin de cette source de réparations, et de toute façon, Pete le taquinait.

— ... Ce que je devrais abandonner...

Il ne poursuivit pas, et ce fut le silence. Aujourd'hui, il avait déjà dit trop de choses, et devant un fonctionnaire de la KACH. Si cet homme faisait bien son métier, il enregistrerait le soir sur carte permanente tout ce qu'il entendait dans la journée.

Pete fit le tour du bureau, toujours courbé comme pour faire oublier sa taille excessive et aussi, comme il le répétait à tout instant, à cause de son « dos qui lui faisait mal ». La douleur de ce dos demeurait quelque chose d'indéfini. Un jour, c'était un disque déplacé. Une autre fois, le disque était usé. Comme celle des douleurs de Jog, la cause de ce mal demeurait indéterminée. Le mercredi – et c'était le cas – il parlait d'une vieille blessure de guerre.

Il venait de faire près de cinq mille kilomètres à bord d'une fusée de ligne régulière venant de la côte Ouest, dans ses vêtements de travail maculés de graisse avec, pour unique

concession à la société des autres, un nœud de cravate tout tordu, devenu noir mais à partir d'un coloris des plus éclatants. Cette cravate pendait comme une longe d'un col de chemise déboutonné, trempé de sueur à tel point qu'on eût dit qu'elle avait servi à le mener périodiquement à l'abattoir dans une série d'existences antérieures. En dépit de son activité désordonnée, ambulatoire, psychomotrice, il était un travailleur né. Sa femme, ses trois enfants, ses plaisirs, ses amitiés, tout s'effaçait pour lui quand sonnait l'heure de travailler, c'est-à-dire chaque matin, entre six heures et six heures trente, dès qu'il ouvrait l'œil. C'était un lève-tôt, contrairement à ce que Lars considérerait comme normal chez les êtres humains. Chez lui, c'était même un vice. Et son travail ne souffrait même pas d'une fugue d'une nuit prolongée jusqu'à la fermeture des bars, avec ingestion de bière et de pizza, en compagnie ou non de Molly, sa femme.

Lars, qui continuait à siroter son cocktail particulier, se sentait las. La transe de la matinée l'avait énervé au-delà du seuil normal :

— ... Oui, je devrais abandonner. C'est ce que vous allez me dire. Franchement, j'ai entendu cette rengaine un nombre de fois tel que je pourrais...

Pete l'interrompit de sa voix enrouée, au débit agité et rapide :

— Allons donc ! Comment pourriez-vous savoir ce que je pense, espèce d'idiot ! Vous ne m'écoutez jamais. Tout ce que vous faites, c'est de grimper au ciel, d'en redescendre avec la parole divine, et on est supposé croire comme parole d'évangile toutes les idioties que vous pondez ensuite, comme...

Il faisait de grands gestes, son énorme squelette s'agitant sous sa chemise de coton bleu.

— ... Pensez aux services que vous pourriez rendre à l'humanité si vous n'étiez pas aussi paresseux.

— Quels services ?

— Vous pourriez résoudre tous nos problèmes... Son regard fixé sur Lars était devenu maussade. Il indiqua vaguement du pouce le plafond de la pièce.

— ... Ils ont des dessins d'armes jusque-là... On devrait vous examiner scientifiquement, bon Dieu ! Vous devriez être à Cal



Tech pour vous faire examiner, et non en train de diriger votre équipe de tapettes...

— De tapettes ? répéta Lars.

— Soit, peut-être que vous n'en êtes pas une ! Et quand ce serait ? Mon beau-frère est une tante, et en ce qui me concerne, je n'ai rien à y redire. Un gars n'a pas tout ce qu'il veut.

Sa voix s'éleva, une série de rugissements réveilla les échos de la pièce :

— ... Mais mon beau-frère a le droit d'être intègre, d'être ce qu'il est, et non pas ce qu'on lui dit d'être ! Vous, vous faites ce qu'on vous dit. On vous dit : « Rapportez-nous des idées, de dessins en forme de double D » et vous le faites !

Il se tut, grommela, s'essuya la lèvre supérieure où perlaient des gouttes de sueur. Puis, s'asseyant, il tendit un bras interminable pour saisir, sur le bureau de Lars, un tas de dessins. Lars les retint :

— Ce n'est pas ça.

— Comment, ce n'est pas ça ? Qu'est-ce que c'est alors ? Pour moi, ce sont des dessins.

Il avait avancé la tête pour mieux voir, comme un piston au bout d'une bille. Lars dit :

— Ce sont les dessins de Pip-Est, de Mlle Toptchev.

Les Soviets avaient deux réalisateurs semblables à Pete, à Boulganinegrad et à la Nouvelle Moscou. L'un d'eux allait devoir réaliser des dessins.

— Puis-je les voir ?

Lars les passa à Pete qui approcha le nez des feuilles de papier glacé, comme s'il devenait soudain myope. Pendant un instant, il demeura silencieux examinant un dessin après l'autre. Puis, avec un grognement, il se rejeta en arrière sur sa chaise, lançant les photos vers le bureau qu'elles n'atteignirent pas.

Il se courba aussitôt en deux pour les ramasser, les lissa une à une, respectueusement, en fit une pile régulière qu'il déposa en face de Lars, montrant par là-même qu'il n'avait pas eu l'intention de se montrer grossier.

— Ces dessins sont atroces, dit-il.

— Non, fit Lars.

Pas plus que les siens, en réalité. L'amitié que Pete ressentait pour lui, sa fidélité à sa personne, lui dictaient ses paroles, et bien que Lars en fût touché, il préférait voir les choses en face :

— ... Ces dessins peuvent être dépiautés, démontés en éléments utiles. Elle fait son boulot.

Mais, naturellement, peut-être n'étaient-ils pas représentatifs de son véritable travail. Les Soviets étaient connus pour la manière dont ils se servaient de l'agence KACH. Cette agence mondiale de renseignements jouait le jeu avec la police secrète soviétique, la KVB. Il n'avait pas soulevé la question quand Don Packard lui avait remis ces documents, mais le fait était que les Soviets, conscients sans doute de la présence d'un agent de la KACH dans leur service de création de la mode des armements, ne lui montraient que ce qu'ils voulaient bien lui montrer et retenaient le reste.

Ou du moins, c'était l'hypothèse qu'il retenait. Ce que la Secnat de l'ONU-O faisait des matériaux qu'elle obtenait de la KACH, était un autre problème : il n'en savait rien. Le point de vue du Conseil pouvait aller de la crédulité totale (peu probable) au doute le plus absolu. Quant à lui, il essayait de suivre la voie du juste milieu. Il entendit soudain que Pete l'interrogeait :

— Et ce truc tout flou, c'est elle ?

— Oui, fit Lars, tendant la photo de Lilo Toptchev. Une fois de plus, Pete approcha son nez de l'objet de sa curiosité :

— On ne peut rien en déduire... Et c'est avec des trucs comme celui-là que la KACH gagne son argent ! Je pourrais faire mieux en entrant dans la Division de Recherche de l'Institut de Boulganinegrad pour la Mise en œuvre de la Défense, avec un simple appareil terrestre polaroid !

— Cette division n'existe pas, dit Lars. Pete leva les yeux pour le regarder :

— Vous voulez dire qu'ils ont liquidé ce bureau. Mais elle travaille toujours, elle ?

— Sous les ordres de quelqu'un d'autre ; Victor Kamov a disparu. Quelque chose aux poumons... Le bureau s'appelle maintenant...

Il retourna le mémorandum que lui avait remis l'homme de la KACH avec son rapport. Mais des incidents pareils se

produisaient tout le temps chez Pip-Est, et il n'y attachait plus d'importance.

— ... Cela s'appelle : Protocides mineurs, subdivision de la Production Céréalière, Archives, Boulganinegrad. C'est un département du ministère de Normes de Sécurité du Moyen Outillage automatique. Ils s'en servent pour couvrir tous leurs services de recherches concernant la guerre non-bactériologique. Vous savez tout.

Il approcha sa tête de celle de Pete, examinant le portrait indistinct de Lilo Toptchev comme si les minutes, en s'écoulant, lui rendaient un peu de clarté.

— Qu'est-ce qui vous obsède dans cette image ? demanda Pete.

Lars haussa les épaules :

— Rien. Une fermentation divine de l'esprit, peut-être.

Réponse évasive : l'ingénieur de Lanferman Associates était un observateur trop sagace, trop capable.

— Lars, vous êtes un homme qu'habite la peur. Prenez-vous encore vos pilules ?

— Non.

— Vous mentez.

— Soit. Je mens.

— Vous dormez mal.

— Comme ci comme ça.

— Si c'est ce crétin de Nitz qui vous porte sur les nerfs ».

— Non. Ce n'est pas Nitz. Pour reprendre votre vocabulaire, ce crétin de Nitz ne me porte pas sur les nerfs. Êtes-vous satisfait, monsieur l'investigateur ?

— Ils peuvent tenter de vous remplacer pendant cinquante ans sans tomber sur quelqu'un comme vous. J'ai connu Wade. Il était parfait, mais pas de la même pâte que vous. Personne n'est comme vous. Surtout pas cette dame de Boulganinegrad.

— Vous êtes gentil, mon vieux... L'autre l'interrompt sauvagement :

— Gentil ! Certainement pas ! De toute façon, la question n'est pas là.

— Elle n'est pas là. D'accord. Alors, n'insultez pas Lilo Toptchev.

Fouillant dans la poche de poitrine de sa chemise, Pete parvint à en extraire un cigare bon marché genre drugstore. Il l'alluma, puis se mit à remplir le bureau d'une fumée nauséabonde qui en noya bientôt les contours. Ne prenant garde à rien, se moquant ouvertement de ce qu'on pensait de lui, Pete aspirait et rejetait la fumée, réfléchissant.

C'était à la fois son défaut et sa qualité majeure : toute question embarrassante, d'après lui, pouvait être éclaircie si l'on s'y attaquait assez longtemps. Même celle de la psyché humaine. Cette machine lui semblait ni plus ni moins compliquée que les organes biologiquement créés deux milliards d'année plus tôt.

Pour Lars, c'était là une conception d'un optimisme presque infantile, genre XVIII<sup>e</sup> siècle. Pete Freid, malgré son habileté manuelle, son génie inventif, était un anachronisme. Finalement, mâchant son cigare, le transformant ainsi en quelque chose d'encore pire, Pete déclara :

— Moi, j'ai des gosses. Ce qu'il vous faut, c'est une famille.

— Évidemment.

— Je parle sérieusement.

— Ce n'est pas pour cela que vous avez raison. Je sais ce qui me tracasse. Regardez.

Lars actionna le mécanisme codé qui commandait la fermeture de son bureau. Répondant à la pression de ses doigts, le tiroir s'ouvrit aussitôt comme celui d'une caisse enregistreuse. Il en tira ses nouveaux dessins, ceux pour lesquels Pete venait de faire près de cinq mille kilomètres. Il les lui tendit, sentant croître en lui cette sensation indistincte de culpabilité qu'il éprouvait toujours à ce moment. Ses oreilles s'enflammèrent. N'osant plus regarder Pete en face, il se mit à tripoter le dispositif enregistreur de rendez-vous pour s'empêcher de penser.

— Ils sont bien, dit Pete.

Soigneusement, il initiala chaque dessin sous le numéro officiel que le bureaucrate de la Secnat de L'ONU-O avait imprimé, scellé et signé.

— Vous repartez pour San Francisco, et vous allez vous plonger dans un modèle poly-quelque-chose, puis commencer à travailler sur un prototype convenable...

— C'est ce que fait mon équipe. Moi, je me contente de dire ce qu'il faut faire. Vous croyez que je vais me salir les mains avec un poly-quelque-chose ?

Lars soudain éclata :

— Pete, combien de temps cela peut-il encore durer ?

— Toujours, répondit Pete sans hésiter.

Ah ! cette combinaison d'optimisme naïf et de résignation féroce et amère.

— Pete, ce matin, avant que je parvienne à me faufiler dans l'immeuble, l'un des interviewers automatiques de la télé, de l'émission qui s'appelle, je crois « Le Joyeux Représentant de Commerce », m'a harponné. Ils y croient, Pete. *Ils y croient vraiment !*

— Mais oui, ils y croient. C'est ce que je voulais dire. »

Il fit de grands gestes avec son atroce cigare :

— ... Il faut que vous compreniez : même si vous aviez regardé les objectifs de la télé bien en face – manière de parler – et que vous ayez déclaré calmement, clairement, quelque chose dans le genre de : « Vous vous imaginez que je fabrique des armes ? Vous croyez que je ramène des modèles de l'hyper-espace, de ce royaume du surnaturel inventé pour les « caves »...

— Mais ils ont besoin de se sentir protégés ! s'exclama Lars.

— Contre quoi ?

— Contre tout – TOUT – ils méritent ce sentiment de protection. Ils pensent que nous faisons consciencieusement notre travail.

Après un silence, Pete dit :

— Il n'y a pas d'arme qui les protège. Il n'y en a plus. Cela depuis... vous savez bien : 1945. À partir du moment où on a détruit cette ville au Japon.

— Mais ils croient tous qu'il y en a. Il *semble* qu'il y en ait.

— Et on leur fournit ce qui *semble* en être, ce qu'ils veulent.

Lars soupira :

— J'en suis malade. Je fais partie d'un monde de tromperies. Si je n'avais pas ce talent de médium, j'aurais été l'un de ces purzouves, et je ne saurais pas ce que je sais. Je ne serais pas le type qui distribue les cartes dont il voit le dessous. Je serais l'un

de ces « fans » du « Joyeux représentant de commerce » et de son spectacle quotidien d'interviews matinaux, un type qui accepte ce qu'on lui dit et qui croit que c'est vrai parce qu'il l'a vu sur le grand écran avec toutes ces couleurs stéréo plus riches que celles de la vie. Tout va bien quand je suis plongé dans un état comateux, dans une de ces saloperies de transes ; là, je ne pense plus à rien. Alors, il n'y a plus rien tapi dans un coin de mon esprit, qui rigole, rigole, se marre...

— Qui se marre ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda Pete, soudain inquiet.

— Il n'y a jamais rien qui se marre dans un coin de vous-même ?

— Jamais, nom de Dieu ! Ce quelque chose me dit au contraire : « Tu vaux deux fois les appointements qu'on te paye. » Voilà ce que me dit ce quelque chose, et il a raison ! Et un de ces jours, c'est ce que je vais répéter à Jack Lanferman.

Il avait l'air vraiment indigné.

— Et moi qui croyais que vous pensiez comme moi...

En y réfléchissant bien, il avait cru jusqu'ici que tous pensaient comme lui, que tous – même le général George McFarlane Nitz – considéraient leur tâche comme il le faisait lui-même : accablés de honte, affligés d'un sentiment de culpabilité qui leur interdisait depuis longtemps de regarder quelqu'un en face.

— Allons boire un café au coin de la rue, proposa Pete.

— Une pause-café ne fait jamais de mal...

## V

Le café était une institution historique, comme le savait Lars. Son invention avait balayé les toiles d'araignée qui embarrassaient l'esprit des intellectuels anglais de l'époque de Samuel Johnson, ainsi que le brouillard hérité des « pubs » du XVII<sup>e</sup> siècle. Insidieusement, le *stout*, *Yale* et le vin de Xérès, avaient dégénéré : plus de sagesse, d'esprit étincelant, plus de poésie, même plus d'intelligence politique, mais un ressentiment boueux et réciproque avait tout envahi pour aboutir à la bigoterie religieuse. Avec la petite vérole, cette bigoterie avait décimé une grande nation.

Le café avait renversé le sens du courant. L'histoire avait fait là un demi-tour décisif... tout cela à cause de quelques grains que les défenseurs de Vienne avaient découverts gelés dans la neige après la retraite des Turcs.

Installée seule dans un box, la tasse à la main, la jolie petite demoiselle Bedouin, ses deux seins à la pointe argentée bien tendus suivant la mode, leur fit signe au moment où ils entraient :

— Oh ! monsieur Lars... Vous vous asseyez avec moi, n'est-ce pas ?

— Entendu.

Les deux hommes, en se tortillant, se serrèrent de chaque côté d'elle.

Après l'avoir bien examinée, Pete, les doigts entrelacés et ses deux avant-bras poilus accoudés à la table, déclara :

— Dites-moi, comment se fait-il que vous ne puissiez pas évincer cette fille qu'il garde comme directrice de son bureau de Paris, cette Maren je ne sais quoi ?

— Monsieur Freid, répondit Miss Bedouin, aucun homme ne m'intéresse sexuellement.

— Quelle candeur ! dit Pete, avec un grand sourire pour Lars.

Quelle candeur, pensait justement Lars, mais à propos de S.A. M. Lars. Quelle ironie ! Quel gaspillage ! Miss Bedouin ne savait même pas ce qui s'y passait. Elle était sublimement purzouve et consommatrice ! Comme si l'ère d'avant le Renversement était rétablie pour environ quatre milliards de citoyens du Bloc-Ouest et de Pip-Est ! Le fardeau qui avait été celui de tous reposait maintenant sur un petit nombre de « Cadres ». Ce mot correspondait-il à la réalité ? Rouage eût été mieux. Un rouage entraîne, guide, et on ne peut faire autrement que le suivre. Mais Lars aurait alors préféré une autre étymologie, celle de « roué », de celui qui sait, et qui trompe les autres.

Moi aussi, je serais plein de candeur si je ne connaissais la vérité. Je n'accorde aucun mérite à la candeur. Dès le Moyen-âge, chaque cour avait un fou – je ne dis pas cela pour vous offenser, Miss Bedouin – qui était autorisé à laisser aller sa langue comme il le voulait. Supposez que maintenant, alors que nous sommes pressés l'un contre l'autre – nous, deux cadres mâles et vous une purzouve mignonnnette aux pointes de seins argentées et dont la préoccupation majeure est d'offrir ces deux seins de la manière la plus évidente possible – supposez que je puisse aller et venir comme vous le faites, sans avoir besoin de trancher durement entre ce que je sais et ce que je dis... Eh bien, ma blessure serait guérie, se dit-il. Plus de pilules. Plus de nuits pendant lesquelles je ne peux plus – ou je ne veux plus – dormir.

— Miss Bedouin. En réalité, je vous aime. Mais comprenez-moi bien. Je vous aime d'un amour spirituel, sans rien de charnel.

— Alors, ça va, dit Miss Bedouin. Pete ne put s'empêcher de grommeler :

— L'admirez-vous tellement, Lars, que vous ne pouvez pas coucher avec elle ? Tout ça, ce sont des histoires de gosses ! Quel âge avez-vous donc ? L'amour réel, c'est coucher ensemble, comme quand on est marié. N'ai-je pas raison, Miss je-ne-sais-quel-est-votre-nom ? Si Lars vous aimait réellement...

— Permettez-moi de m'expliquer...

— Personne n'a envie d'entendre votre explication !



— Donnez-moi quand même une chance : j'admire sa position.

— Pas si perpendiculaire, comme disait le grand compositeur et poète du siècle passé, Marc Blithstein.

Miss Bedouin intervint avec emportement :

— Je suis justement trop perpendiculaire. C'est ce que je viens de vous dire. Et non seulement...

Elle se tut : un petit vieillard dont les derniers vestiges de cheveux blancs recouvraient par plaques un crâne d'un rose presque reluisant, venait d'apparaître dans leur box. Il portait d'anciens verres à lentilles, un porte-documents, et son attitude était un mélange de timidité et de détermination comme s'il voulait revenir sur ses pas et disparaître, mais ne le pouvait plus.

— Un vendeur, dit Pete.

— Non, fit Miss Bedouin. Il n'est pas assez bien habillé.

— Un huissier de justice alors, dit Lars, et comme le vieux gentleman attachait sur lui un regard officiel, il ajouta : « N'ai-je pas raison ? »

Hésitant encore, l'inconnu demanda :

— Monsieur Lars ?

— Moi-même. (Évidemment, il avait deviné juste).

Miss Bedouin intervint, triomphante :

— Un collectionneur d'autographes ! Il veut votre autographe, monsieur Lars. Il vous a reconnu.

Lars secoua la tête, pensivement :

— Ce n'est pas un purotin. Regardez cette épingle de cravate : une vraie pierre précieuse bien taillée. Mais qui porte encore de nos jours...

Le vieux gentleman avait réussi à s'asseoir de façon précaire sur un bout de banquette, à l'intérieur du box ; il posa devant lui son porte-documents, écartant le sucre, le sel et les tasses vides :

— Monsieur Lars, permettez-moi de vous déranger. Mais, il y a un problème...

Sa voix était basse, faible. Il y avait en lui quelque chose du père Noël, mais il était venu pour affaires, et il serait ferme, dépourvu de sentiment. Il n'était pas arrivé en traîneau tiré par

des rennes et ne distribuerait pas de jouets. À la manière dont il fouillait dans son porte-documents, c'était un expert.

Soudain, Pete poussa Lars du coude et tendit le doigt : dans un box vide près de la porte, deux jeunes gens venaient de s'asseoir, deux types au visage insipide de poisson. Ils étaient entrés en même temps que le vieux et ne le quittaient pas des yeux.

Immédiatement, Lars tira de sa poche le document qu'il portait constamment sur lui :

— Miss Bedouin, appelez un agent.

Cillant des yeux, elle se leva à moitié.

— Faites vite, dit brutalement Lars. Puis élevant la voix, il répéta très fort :

— ... Qu'on appelle un agent !

— Je vous en prie, dit le vieux gentleman.

Il insistait poliment, mais sans manifester aucune crainte.

— ... Quelques mots seulement. Il y a là quelque chose que nous ne comprenons pas.

Il avait à la main des photos en couleurs brillantes que Lars reconnut aussitôt : des reproductions de la KACH de ses dessins, la séquence 260 à 265, plus certains tirages spéciaux destinés à être présentés à Lanferman Associates. Lars, dépliant son document, déclara au vieillard :

— Ceci est une ordonnance d'interdiction. Vous en connaissez le texte ?

L'air pincé, à regret, l'autre fit signe que oui.

— ... Tout fonctionnaire du Gouvernement de l'Union soviétique, des Peuples de Chine, de Cuba, du Brésil, de la République dominicaine...

— Oui, oui, fit le vieillard, montrant qu'il était d'accord.

— ... et de toutes les autres entités ethniques et nationales comprises dans la fédération politique dite Pip-Est, est, à partir du moment où commence cette action en justice, soumis à l'interdiction de gêner, d'ennuyer, de molester, de menacer ou de frapper le plaignant – c'est-à-dire moi, Lars Powderdry – d'occuper son attention ou de demeurer à proximité de lui...

— C'est bien, j'avoue, dit le vieux gentleman. Je suis un fonctionnaire soviétique. Légalement, je n'ai pas le droit de vous

parler, nous le savons, monsieur Lars. Mais ce dessin, votre numéro 265, voyez-vous...

Il lui tendait une des reproductions de la KACH, que Lars ignora.

— ... Un membre de votre équipe a écrit sur ce dessin qu'il s'agit d'une « arme à feu évolutive ». N'est-ce pas ?

Son doigt ridé soulignait les mots tracés en anglais au bas de la feuille. Pete intervint d'une voix grondante :

— Oui, et prenez-y garde, ou elle vous transformera en bouillie protoplasmique.

Le fonctionnaire soviétique eût un petit rire très sec.

— Non pas ce dessin. Il faudrait au moins le prototype. Vous êtes de Lanferman Associates ? C'est vous qui faites les modèles et les essais. Oui, c'est bien ce qui me semblait. Je suis Aksel Kaminsky.

Il tendit la main à Pete. Au même moment, une nef des patrouilles de New York atterrit sur la chaussée, juste devant le café. Deux policiers en uniforme, la main sur l'étui revolver, entrèrent en courant, jetant autour d'eux des regards circulaires qui s'adressaient à toute personne physique ou morale capable d'une activité ou d'un mouvement nocifs, et plus particulièrement à ceux qui, d'une manière quelconque et quel que fût le procédé employé, auraient dessiné une arme qui leur serait personnelle.

— Ici, dit Lars avec autorité.

Il n'avait aucun goût pour ce genre de choses, mais les autorités soviétiques se comportaient vraiment comme des imbéciles. Comment osaient-elles l'approcher ouvertement, dans un endroit public ? Il se leva, tendant son ordonnance d'interdiction au premier des deux agents. Les sourcils froncés, le fonctionnaire de Pip-Est tapotait nerveusement de ses doigts son porte-documents.

— ... Cet homme a contrevenu à une ordonnance rendue par la Troisième Chambre de la cour suprême du comté de la Reine. J'aimerais que vous l'arrêtiez. Mon avocat demandera que l'acte d'accusation soit promptement rédigé. La loi exige que je requière votre assistance.

Il attendit que les deux policiers aient fini d'étudier l'ordonnance. Le vieux fonctionnaire soviétique soupira :

— Tout ce que je veux savoir, c'est ce que veut dire ce numéro 76. À quoi se rapporte-t-il ?

Les policiers l'emmenaient déjà. Les deux jeunes gens aux yeux de poisson, si corrects, et vêtus à la mode, le regardèrent franchir la porte sans intervenir, résignés, sans trahir aucune émotion.

Pete se rassit en grimaçant. Il n'aimait pas ce genre de chose lui non plus :

— Après tout, il n'y a pas eu trop de grabuge. Je parie vingt unités contre dix qu'il est de l'ambassade.

— C'est sûr, dit Lars.

Et plutôt de celle de l'URSS, et non de la SeRKeb, il avait reçu des ordres, et il avait tenté de les exécuter pour satisfaire ses supérieurs. Tous logés à la même enseigne ! Pete réfléchissait :

— Curieux qu'ils soient si intéressés par le 265. Nous n'avons pas eu d'ennuis avec lui. Maintenant qui croyez-vous travaille pour la KACH parmi les gens de votre équipe ? Il serait bon que la FBI procède à une petite enquête.

— Il n'y a pas une chance sur un million que le FBI ou la CIA ou n'importe quel service de renseignements puisse repérer dans notre équipe celui qui travaille pour la KACH. Et vous le savez bien. Sans compter celui qui fait partie de Lanferman Associates : il y avait des photos de chez vous dans sa collection.

Tout cela, il le savait depuis longtemps. Ce qui l'ennuyait, ce n'était pas cette confirmation de l'ingérence de la KACH à la S.A. M. Lars, ni que Pip-Est en sût autant à son sujet qu'il en savait sur Mlle Toptchev, mais uniquement cette histoire de l'arme 265. Car cette conception lui avait plu. Il avait suivi avec intérêt les différents stades de sa mise au point. Le prototype, enfoui dans le dédale presque infini des salles souterraines de Lanferman Associates, allait être essayé cette semaine. Essayé ? Enfin, dans un certain sens. Mais s'il se laissait aller à spéculer de la sorte, il n'avait qu'à renoncer à sa profession. Il ne pouvait accuser de cet état de choses ni Jack Lanferman, ni Pete. Aucun d'eux n'avait participé à l'élaboration de ces règles ni de ce jeu.

Tout comme lui-même, ils jouaient un rôle purement passif. C'était la loi de la vie.

Et dans les salles souterraines qui reliaient l'entreprise principale Lanferman de San Francisco à sa succursale de Los Angeles, dans la partie terminale sud du gigantesque réseau souterrain de l'organisation, l'article 265 (« l'arme à feu évolutive », appellation provisoire sans aucune valeur commerciale comme l'indiquait la mention « de travail »), cette super-arme arrachée à l'empire mystérieux où les médiums parvenaient à s'introduire, donnerait aux purzouves le spectacle qui, dans leur esprit et pour leur grande joie, était de l'action vraie.

Quelque victime énorme, capable d'être dilatée, serait aplatie d'un seul coup par l'article 265. Et tout cela serait enregistré, divulgué par les appareils des mass-média, des mags – ou magazines, des livres, des jours – ou journaux, – de la télé, bref, par tout ce qu'on peut imaginer, sauf par les dirigeables à l'hélium qui traînaient des réclames au néon rouge. Eh oui, pensa Lars : pourquoi le Bloc-Ouest n'ajouterait-il pas à son répertoire de mass-media – grâce auquel les purzouves sont maintenus à la fois purs et ouvriers – le dirigeable ! Quelque chose d'illuminé traverserait très lentement le ciel nocturne ou, comme jadis, débiterait des sornettes en tournant et tournant inlassablement autour de la tourelle d'un gratte-ciel, endoctrinant le public jusqu'au point désiré. Compte tenu de la nature hautement spécialisée de cette infor-medium, le texte débité devrait être des plus simples, naturellement.

Et Lars d'imaginer que le dirigeable pourrait commencer son voyage en émettant ce qu'on appelait une « nouvelle sanglante » : par exemple que l'« action » de l'article 265, sous la surface du sol de Californie, n'était qu'un truquage !

Évidemment, cela ne plairait pas. Les purzouves seraient furieux. Mais non pas les gars de la Secnat de l'ONU-O, se dit-il aussitôt. Ces gens-là pouvaient se permettre un bruit de friture dans leur foulée. Les « Cadres » survivraient à cette dénonciation et à toute révélation de l'immense pouvoir qui faisait d'eux une élite dirigeante. Mais les purzouves seraient effondrés. Et c'était cela qui le remplissait de cette rage

impuissante qui, jour après jour, rongait le sens qu'il avait de sa propre valeur et de celle de son travail.

Il pouvait aussi bien se dresser dans cette salle de café, « Le bienheureux siroteur » et hurler : « *Il n'y a pas d'armes !* » Autour de lui, les visages pâliraient, puis les purzouves se disperseraient, disparaîtraient aussi vite que possible.

Moi, je sais. Aksel Kandinski ou Kaminski ou quel que soit le nom de ce vieux fonctionnaire si aimable de l'ambassade soviétique, il sait lui aussi. Et Pete sait. Et le général Nitz et tous ses semblables savent...

L'article 265 est aussi réussi que tout ce que j'ai produit et produirai jamais ; « l'arme à feu évolutive » est capable de ramener toute forme de vie hautement organisée, vivante et raisonnable à l'état qu'elle avait il y a deux milliards d'années, et cela dans un rayon de huit kilomètres. Une structure morphologique articulée se trouve soudain transformée en quelque chose qui ressemblera à une amibe, à de la gélatine sans colonne vertébrale, sans nageoires un être unicellulaire de la dimension d'une molécule filtrable de protéine. Et les purzouves téléspectateurs de l'émission de dix-huit heures assisteront tous à ce spectacle, car cela aura vraiment lieu. Vraiment, dans un certain sens, naturellement.

Dans le sens d'une accumulation de truquages ! Et les purzouves pourront se coucher heureux comme tout, sachant que ce marteau de Thor les protège, eux et leurs gosses, leur vie et leur bien-être, des attaques de l'ennemi, c'est-à-dire de ceux de Pip-Est qui eux aussi, de toute leur puissance, se livrent à des essais d'armes capables de déclencher un désastre.

Dieu serait stupéfait, il se réjouirait peut-être, s'il concevait les destructions que les articles de la série 260-270, réalisés par Lanferman Associates, peuvent déclencher. C'est le péché de *l'hubris* grecque incarné par le verbe dans un mélange de poly-quelque-chose et de métal, miniaturisé, pourvu de systèmes de correction pour le cas où un élément de la dimension d'un moustique refuserait soudain de fonctionner.

Car Dieu lui-même, lors du miracle initial, n'a pas créé de système miniaturisé à correction automatique. Il a mis tous ses œufs dans un même panier mal tressé, dans une race d'êtres

pensants qui photographient maintenant tri-dimensionnellement, ultra-stéréophoniquement, vidéomatiquement, *quelque chose qui n'existe pas !* Et obtenir des photos absolument claires, tridimensionnelles, ultra-stéréophoniques et vidéomatiques, de constructions qui n'existent pas, ce n'est pas facile ! Il nous a fallu cinquante mille ans.

Il s'entendit dire à voix haute : « Les prêtres de l'ancienne Égypte. Voyez Hérodote. »

— Pardon ? dit Pete.

— Ils employaient la pression hydraulique pour ouvrir à distance les portes de leurs temples. Au moment où ils levaient les bras pour prier leurs dieux à tête d'animal.

— Je ne comprends pas, fit Pete.

Lars le regarda, déçu. Cela lui semblait si évident :

— Un monopole, Pete. Voilà où nous en sommes arrivés : à un nom de Dieu de monopole ! C'est cela, toute l'histoire.

Pete, maussade, haussa les épaules :

— Vous déménagez, mon vieux. Réagissez : ne vous laissez pas déséquilibrer par un quelconque flagorneur venu de l'Est.

— Mais ce n'est pas lui...

Lars voulait absolument s'expliquer. Quelque chose l'y obligeait :

— ... Ce n'est pas lui. Cela se passe sous terre, sous Monterey, là où personne n'a le droit de voir ce qui se passe. Là où vous construisez et faites fonctionner les prototypes, où vous faites sauter des villes, ou vous abattez des satellites...

Il s'arrêta. Pete, d'un signe de tête vers Miss Bedouin, lui avait rappelé qu'ils n'étaient pas seuls.

— ... Les satellites-hérissons, dit-il encore, pensant au dernier développement de cette protection.

Ces hérissons étaient considérés comme impénétrables, et sur les sept cents satellites dont les orbites se croisaient tout autour de la Terre, presque cinquante étaient des hérissons.

— ... Article 221. Le Poisson Ionisant qui, décomposé au niveau moléculaire, mû comme un gaz...

— Allez-vous la fermer » dit Pete avec violence.

En silence, ils vidèrent le reste de leur tasse de café.

## VI

Ce soir-là, Lars Powderdry vint prendre sa maîtresse Maren Faine à la succursale parisienne de la S.A. M. Lars, où Maren occupait un bureau au décor aussi recherché que...

Il chercha en vain le terme exact de comparaison : les goûts esthétiques de Maren défiaient toute description. Les mains dans les poches, il regarda autour de lui tandis que Maren, dans la toilette, s'apprêtait à plonger dans le monde réel. Pour elle l'existence commençait quand s'achevait sa journée de travail. Et cela en dépit de la haute position directoriale qui était la sienne.

Elle avait vingt-neuf ans, était assez grande – 1 m. 70 pieds nus – avec une chevelure d'un roux lumineux. Roux ? Disons plutôt acajou, rien de la perruque artificielle à la mode, en plastique et à mèches photographiques. Non, Maren pouvait prouver que ses cheveux étaient authentiques. Elle se réveillait dans une sorte d'illumination, les yeux brillants comme... comme l'enfer, pensa-t-il. Mais quelle importance ? Quel est l'homme qui s'arrêterait à cela à sept heures et demie du matin ? À une telle heure, une femme aussi belle, alerte, légèrement trop grande, éclatante de couleurs, à la fois gracieuse et musclée, est un défi à toute froideur logique et une tentation abominable au point de vue sexuel. Que pouvait-on faire avec elle ? Au moins après les premières semaines. Il est impossible de continuer toujours sur le même rythme, n'est-ce pas ?

Comme Maren revenait dans le bureau, son manteau jeté sur les épaules, il ne put s'empêcher de dire :

— Vraiment, tu te moques pas mal de ce qui se passe ici ?

— Tu veux dire de l'entreprise ? De la S.A. M. Lars ? Elle avait ouvert de grands yeux amusés, ayant déjà deviné son jeu :

— ... Écoute, tu as mon *soma* la nuit et mon esprit toute la journée. Que veux-tu de plus ?



— Je hais la préciosité, et je ne plaisante pas. *Soma* ! Pourquoi pas un corps comme tout le monde ? Où as-tu appris cela ?

Il avait faim, il était irrité, harassé. À cause du chaos des fuseaux horaires, voilà dix-huit heures qu'il était debout.

— Tu me hais, dit Maren sur le ton d'un conseiller matrimonial, un ton qui impliquait : « Moi, je connais tes motivations *réelles* », mais aussi : « Toi, tu ne les connais pas. »

Elle le regardait en face, sans craindre ce qu'il pouvait dire ou faire. En effet, se dit-il, s'il pouvait théoriquement la congédier et l'expulser de l'appartement parisien dont il était le propriétaire, et cela en pleine nuit, il n'avait réellement pas barre sur elle. Se souciait-elle vraiment de sa carrière ? De toute façon, elle trouverait ailleurs une bonne situation. Du jour au lendemain. Elle n'avait pas besoin de lui. En cas de séparation, peut-être le regretterait-elle une semaine, peut-être se mettrait-elle à pleurnicher après son troisième martini... et ça s'arrêterait là.

D'autre part, s'il la perdait, il y aurait en lui une blessure qui ne se refermerait jamais.

— Tu veux dîner ? demanda-t-il sans enthousiasme !

— Non, prier. Il la regarda :

— Quoi ?

Calmement, elle expliqua :

— Je veux aller à l'église, allumer un cierge et prier. Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? Je le fais environ deux fois par semaine, tu le sais bien. Tu le savais déjà quand tu m'as...

Elle termina sa phrase avec une grande délicatesse :

— ... quand tu m'as *connue*. Au sens biblique du mot. Je te l'ai dit la première nuit.

— Un cierge, mais pourquoi ?

Dans son esprit, on ne pouvait brûler un cierge que pour quelque chose.

— C'est mon secret, dit-elle.

Il se sentit encore plus déconcerté :

— Alors, je me couche. Peut-être n'est-il que dix-huit heures pour toi, mais en ce qui me concerne il est déjà deux heures du matin. Allons chez toi, tu me feras quelque chose de léger pour

dîner, puis je récupérerai un peu de sommeil pendant que tu seras à l'église.

Il fit quelques pas vers la porte. Ce fut alors que Maren lui dit :

— Il paraît qu'un fonctionnaire soviétique t'a approché aujourd'hui.

Il s'arrêta net, surpris :

— Qui t'a dit cela ?

— J'ai reçu un avertissement. Du Conseil. Un blâme officiel adressé à la firme : on nous enjoint de nous méfier des petits vieillards.

— Cela m'étonne.

Elle haussa les épaules :

— Il fallait bien que le bureau de Paris soit informé, n'est-ce pas ? C'est arrivé dans un endroit public.

— Je n'ai pas été chercher cet idiot. Il s'est approché de moi alors que je buvais une tasse de café.

Il se sentait mal à l'aise. Le Conseil lui avait-il vraiment adressé un blâme officiel ? Si c'était le cas, c'est à lui que la communication aurait dû être faite.

— Ce général... je ne me souviens jamais de son nom... ce type gras dont tu as si peur. Nitz !

Elle sourit, et il eut l'impression d'un glaive qu'on retournait soudain en lui, dans son flanc.

— ... Le général Nitz nous a contactés par la ligne vidéo du circuit ultra-intérieur et il nous a ordonnés d'être plus prudents. J'ai répondu que je te préviendrai. Il a dit...

— C'est une histoire inventée de toutes pièces.

Mais elle ne mentait pas. Cela avait eu lieu probablement dans l'heure qui avait suivi sa rencontre avec Aksel Kaminsky. Maren avait eu toute la journée pour lui transmettre cet avertissement. Elle avait attendu jusqu'à maintenant, alors que le taux de sucre dans son sang était si bas qu'il n'avait plus de ressort. C'était elle, craché !

— Je ferai mieux de l'appeler, dit-il, se parlant presque à lui-même.

— Il est au lit. Consulte la table horaire pour Portland, Oregon. De toute façon, je lui ai tout expliqué.

Elle s'engagea dans le couloir et il la suivit, pensif. Ensemble, ils attendirent l'ascenseur qui les transporterait au niveau du toit où était parké son sauteur, propriété de la firme. Maren chantonait, le poussant à bout :

— Tu lui as expliqué, mais quoi ?

— Que tu réfléchis depuis longtemps à cela, et qu'au cas où tu estimerais qu'on ne t'apprécie pas, qu'on ne t'aime pas, tu étais prêt à remettre ta démission.

— Et qu'a-t-il répondu ? demanda-t-il sans élever la voix.

— Le général Nitz a dit oui. Il sait que tu peux toujours donner ta démission. Il apprécie ta position. En fait, les militaires du Conseil, à leur réunion spéciale mercredi dernier à la Forteresse Washington, ont étudié ton cas. Et l'état-major du général Nitz a signalé qu'ils tenaient en réserve trois autres dessinateurs de mode d'armement, trois nouveaux médiums déjà couverts par la Clinique Wallingford, à St-George, Utah. Il calcula rapidement :

— Il n'est pas deux heures du matin en Oregon : il est midi, midi juste.

Il fit demi-tour et reprit le chemin du bureau.

— Tu oublies que nous avons adopté maintenant le temps Econ-Toliver.

— Mais en Oregon, le soleil est en plein milieu du ciel ! Patiemment, Maren secoua la tête :

— Cela n'empêche pas qu'au T.E.T. il est deux heures du matin. N'appelle pas le général Nitz. Abandonne. S'il avait désiré te parler, il t'aurait vidéophoné à ton bureau de New York et non à celui-ci. *Il ne t'aime pas*. Voilà ce qui en est, qu'il soit midi ou minuit.

Son sourire était de plus en plus délicieux.

— Tu sèmes le mécontentement et la discorde, dit Lars.

— Je dis la vérité. Veux-tu savoir ce qui ne va pas en toi ?

— Non.

— Ce qui ne va pas...

— Assez ! hurla-t-il. Elle poursuivit :

— Ce qui ne va pas en toi, c'est que tu te sens mal à l'aise parce que tu t'occupes de mythes, ou de mensonges, comme tu les nommes. Alors tu vas et viens toute la journée, mal à l'aise.

Et quand quelqu'un commence à te dire la vérité, tu fonces, les yeux fermés. Psychosomatiquement, tu es malade de la tête aux pieds.

— Hum...

— Avec le tempérament emporté et violent que tu as, ceux qui doivent traiter avec toi, à leur point de vue, n'ont qu'une solution, c'est de te dire que le mythe...

— Ah, assez ! Nitz a-t-il donné d'autres détails sur les médiums qu'ils ont découverts ?

— Naturellement. Un petit garçon, gras comme un loir, qui suce des sucettes à longueur de journée très désagréable. Une vieille fille entre deux âges dans le Nebraska. Et un...

— Des personnages mythiques ! Présentés de la sorte, ils ont presque l'air véritable.

Il reprit le couloir qui menait au bureau de Maren. Un moment plus tard, il ouvrait le vidéo, composait le numéro de la Forteresse Washington, station terrestre du Conseil.

Mais au moment où l'image se formait sur l'écran, il entendit un déclic très sec. L'image diminua légèrement, mais assez pour qu'un homme averti s'en rende compte. Au même instant, une lumière rouge donna l'alarme.

La vidéo était piégée. Quelqu'un, quelque part sur la ligne, était à l'écoute. Et non pas seulement au moyen d'un bobinage, mais par une véritable épissure. Il raccrocha, se leva et rejoignit Maren qui avait laissé passer un ascenseur et attendait tranquillement le suivant.

— Ta ligne est à l'écoute.

— Je le sais.

— Et tu n'as pas appelé les PTT pour qu'ils ôtent le branchement.

Gracieusement, comme si elle parlait à quelqu'un dont les facultés intellectuelles étaient sévèrement atteintes, Maren expliqua :

— Mais ils le savent.

Ils ? c'était assez vague. Cela pouvait être la KACH, cette agence désintéressée dont Pip-Est louait les services, ou quelque département de Pip-Est lui-même, tel que la KVB. Comme elle

l'avait dit, cela n'avait pas d'importance : *Ils* étaient déjà au courant.

Mais son mécontentement croissait : il avait voulu atteindre son client – son patron – par une ligne trafiquée de telle sorte qu'il s'en était aperçu. On n'avait fait aucun effort pour dissimuler l'introduction d'un dispositif électronique hostile, à fonctionnement automatique, absolument artificiel.

Pensive, Maren dit soudain :

— Ils l'ont mis la semaine dernière.

— Je ne proteste pas contre le monopole de connaissances que s'arroge un petit nombre de personnes. Cela ne me gêne pas qu'il y ait très peu de cadres et une quantité infinie de purzouves. En fait, toute société est dirigée par une élite.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas, mon chéri ?

— Ce que je n'aime pas, dit Lars en entrant avec Maren dans l'ascenseur qui venait de s'arrêter devant eux ; ce que je n'aime pas, c'est que l'élite, dans ce cas, ne veille même pas à garder le secret qui fait d'elle une élite. »

Il pensa qu'il existait probablement une brochure gratuite distribuée par l'ONU-Ouest et qui devait être intitulée à peu près comme suit : « COMMENT NOUS VOUS GOUVERNONS ET QU'ALLEZ-VOUS FAIRE À CE SUJET ? »

— Tu es de ceux qui commandent, lui rappela Maren.

Il se tourna vers elle :

— Et toi, tu as gardé branché ton additif cérébral télépathique en dépit de l'édit de Behren.

— Son installation m'a coûté cinquante mille unités. Crois-tu que je vais le débrancher, vraiment ? Il faut qu'il gagne ce qu'il m'a coûté. Il me dit si tu m'es fidèle ou si tu te trouves dans une chambre quelconque avec...

— Alors tu lis dans mon subconscient ?

— Oui. Et je me demande pourquoi. Qui voudrait vraiment savoir où tu gardes les saletés que tu veux toi-même ignorer.

— Vas-y, regarde ! Regarde tous les aspects qui intéressent l'avenir ! Ce que je veux faire ? L'acte potentiel dans sa forme encore germinative.

Maren secoua la tête :

— De si grands mots pour de si petites idées !

Il répondit par un seul mot, qui la fit éclater de rire. Le sauteur, mis sur conduite automatique, était monté assez haut pour dépasser la couche des communications urbaines et quittait déjà la ville. Machinalement, il avait placé les commandes pour sortir de Paris. Dieu seul savait pourquoi. Maren continuait à parler. :

— Je vais t'analyser, mon petit poussin. C'est vraiment touchant, tout ce que tu rumines sans arrêt très profondément, dans cette psyché inférieure qui est la tienne. Oui, inférieure à la normale, si on fait abstraction de ce point du lobe frontal qui fait de toi un médium.

Il attendit pour connaître quand même la vérité :

— ... Tu entends tout le temps une petite voix intérieure, criarde, qui dit : « *Pourquoi* les purzouves doivent-ils croire ce qui n'est pas ? Pourquoi ne peut-on pas leur dire la vérité ? Pourquoi, une fois qu'ils sauraient la vérité, ne l'accepteraient-ils pas ?

Son ton était plein de compassion, maintenant, chose rare chez elle.

— ...Pourquoi ? Tu ne peux pas concevoir l'incroyable vérité. Et eux non plus, ils ne le peuvent pas.

## VII

Après le dîner, ils revinrent à Paris, à l'appartement de Maren. Il fit les cent pas dans le salon en attendant que Maren, selon le mot de Jean Harlow dans un vieux film toujours redemandé, « revête quelque chose de plus confortable ».

Ce fut alors qu'il aperçut, sur une table basse imitation bois de noisetier, un objet qui lui sembla vaguement familier si bien qu'il le prit et commença à le manipuler avec curiosité. Oui, familier, et pourtant étrange.

La porte de la chambre à coucher était entrouverte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? cria-t-il.

Il entrevoyait confusément une silhouette féminine en sous-vêtements qui allait et venait entre le lit et l'armoire.

— ... Ce truc qui ressemble à une tête humaine mais sans aucun trait. Ça a la taille d'une balle de baseball.

De loin, Maren répondit joyeusement :

— Ça provient du 202.

— Mon dessin ?

Il regarda plus attentivement l'objet. Un résultat du dépiautage ! Un article pour le marché au détail sur décision d'un des aides-consomm du Conseil.

Ne voyant aucun levier, il l'appela de nouveau :

— À quoi cela sert-il ?

— À amuser.

— Comment ?

Maren fit une brève apparition à la porte, sans aucun vêtement.

— Dis-lui quelque chose.

Les yeux fixés sur elle, Lars répondit :

— Cela m'amuse beaucoup plus de te regarder. Tu as grossi au moins d'un kilo et demi.

— Pose une question quelconque à Orville. Orville, c'est la fureur d'aujourd'hui. Les gens s'enferment des jours entiers

avec lui, sans rien faire d'autre que de lui poser des questions et d'écouter ses réponses.

— Il remplace la religion.

— Il n'y a pas de religion, déclara-t-il, soudain sérieux.

Ses expériences dans le domaine hyper-dimension l'avaient débarrassé à jamais de toute foi, de tout dogme, de toute dévotion. Si quelqu'un était qualifié pour prétendre qu'il connaissait « l'autre monde », c'était lui, et jusqu'à présent, il n'y avait décelé aucun aspect transcendant.

Maren insista :

— Dis-lui une blague.

— J'ai simplement envie de le reposer là où je l'ai pris.

— Tu n'as vraiment pas envie de voir le résultat du dépiautage d'une de tes idées ?

— Non, c'est leur affaire à eux.

Toutefois, il tenta d'imaginer une plaisanterie :

— ...Qu'est-ce qui a six yeux, est soumis à l'entropie, porte un chapeau melon...

— Voyons, tu ne peux pas poser une question sérieuse ?

Elle était retournée dans sa chambre et commençait à se rhabiller.

— ... Lars, tu es un pervers polymorphique.

— Oh ! fit-il.

— Au mauvais sens du terme : tu obéis à l'instinct d'autodestruction.

— Cela vaut mieux que d'obéir à l'instinct de détruire les autres.

Et s'il posait à Orville une question véritable, celle qui le préoccupait ? Il s'adressa à la petite sphère dure et lourde qu'il tenait à la main :

— Suis-je en train de commettre une erreur en m'apitoyant sur moi-même ? En conversant avec un fonctionnaire soviétique pendant ma pause-café ?

Il attendit. Rien, pas de réponse.

— ... En croyant que ceux qui prétendent construire des machines qui tuent et mutilent et détruisent, devraient au moins être assez intègres pour construire de vraies machines qui tuent, mutilent et détruisent, au lieu d'inventer des



mécanismes d'où l'on tire finalement une non-entité, un gadget de la décadence, comme toi ?

Il attendit encore un instant. Orville demeura silencieux.

— Il est démoli, cria-t-il à Maren.

— Attends une seconde. Il se compose de quatorze mille éléments miniaturisés et qui fonctionnent en séquence : il leur faut du temps.

— Tu veux dire qu'ils ont employé à ça la totalité du système de guidage du 202 ?

Il regarda Orville avec horreur. Mais oui, cette sphère était de la taille du système de guidage du 202, et elle épousait la même forme. Il commença à penser à ses possibilités. Cela pouvait résoudre des problèmes dont on l'alimentait oralement sans besoin de carte perforée ou de fiche en oxyde de fer, des problèmes jusqu'à soixante éléments constitutifs. Il n'était pas étonnant que « cela » prît son temps pour répondre.

Aucun de ses dessins peut-être n'arrivait à la hauteur de celui-ci. Et voilà ce que c'était devenu : *Orville*, un gadget nouveau pour remplir les loisirs et le cerveau d'hommes et de femmes dont les tâches avaient dégénéré jusqu'à n'être plus qu'une activité psychomotrice répétée, fastidieuse, qu'un pigeon bien entraîné pouvait accomplir. Mon Dieu ! Cela dépassait ses pires prévisions.

Lars Powderdry, se dit-il en se souvenant des romans et des nouvelles de Kafka, se réveilla un matin pour découvrir qu'en l'espace d'une nuit il avait été transformé en un gigantesque... quoi ? Cafard...

— Que suis-je ? demanda-t-il à Orville. Oublie mes demandes précédentes. Annule-les. Réponds uniquement à cela : que suis-je devenu ?

Avec force, avec rage, il serrait la sphère dans sa main.

Vêtue d'un simple pantalon de pyjama en coton chinois de couleur bleue, Maren s'était arrêtée à la porte, le regardant en train de se battre avec Orville.

« Lars Powerdry se réveilla un matin pour découvrir qu'en l'espace d'une nuit il avait été transformé en un gigantesque... »

Elle s'interrompit parce que dans le coin opposé du salon, l'appareil de télé venait de faire *pinngggg*.

De lui-même, il s'ouvrait : un nouveau bulletin d'informations allait être diffusé.

Oubliant Orville, Lars se tourna lui aussi vers l'écran, le cœur battant : un bulletin supplémentaire d'informations apportait toujours de mauvaises nouvelles.

Le visage de l'annonceur apparut, puis il se mit à lire d'une voix d'un calme professionnel « La NASBA, l'agence spatiale du Bloc-Ouest de Cheyenne, Wyoming, a annoncé aujourd'hui qu'un nouveau satellite, vraisemblablement lancé par la Chine des Peuples ou par la Liberté de l'Humanité de Cuba, a été mis en orbite à... Maren referma l'appareil :

— Un simple bulletin, comme d'habitude...

— J'attends avec impatience le jour où un satellite lancera lui-même son propre satellite, fit Lars.

— Mais c'est déjà fait. Est-ce que tu ne lis pas les journaux ? Tu ne lis ni le *Scientific American* ni *Lectures Pour Chacun*. Tu ignores tout !

Son sarcasme était moitié sérieux, moitié plaisanterie.

— Tu es un idiot savant, comme ces crétins qui apprennent par cœur les numéros de plaques d'immatriculation et les numéros de vidéophone de la région de Los Angeles.

Elle reprit le chemin de sa chambre à coucher pour chercher sa veste de pyjama. Orville, qu'avait oublié Lars qui le tenait toujours à la main, prit soudain la parole.

Impression étrange, inquiétante. Il battit des paupières pendant que la machine croassait sa réponse télépathique à une question qu'il avait déjà oubliée :

— Monsieur Lars...

— Oui, dit-il, hypnotisé.

Orville, toujours croassant, laissa échapper le résultat de sa longue recherche. Ce n'était qu'un jouet, mais il s'était donné du mal : on l'avait construit avec trop d'éléments complexes pour qu'il ne débite que du vent :

— Monsieur Lars, vous avez posé une question ontologique. La structure de votre langage indo-européen ne permet pas d'en faire une analyse adéquate. Vous devriez reposer cette question dans des termes différents.

Après un moment d'hésitation, Lars dit :

— Non, ce n'est pas la peine.

Orville, cette fois, ne demeura pas longtemps muet :

— Monsieur Lars, vous êtes un esprit compliqué. Franchement, il ne savait plus s'il devait en rire ou non :

— Il répète des phrases toutes faites, dit-il à Maren qui venait d'arriver, maintenant raisonnablement habillée, et qui prêtait elle aussi l'oreille.

— Naturellement. La machine puise dans sa banque de mots, de phrases, de citations. Qu'attendais-tu ? Un sonnet qu'elle aurait elle-même composé ? Elle peut choisir, jamais inventer. Mais elle était vraiment surprise :

— ... Franchement, Lars, plaisanterie mise à part tu n'as vraiment pas un esprit technique, tu n'as vraiment pas la tournure d'esprit d'un intellectuel, et...

— Tais-toi... Orville n'a pas fini de dégoïser. Comme un disque tourné à une allure un peu faible, Orville dit d'une voix traînante :

— Vous avez aussi demandé : « Que suis-je devenu ? » Vous êtes devenu un exilé. Un vagabond. Sans foyer. Pour paraphraser Wagner...

— Richard Wagner, le compositeur ? demanda Lars.

— Et dramaturge et poète. Oui. Pour le paraphraser, dans *Siegfried*, pour dépeindre votre situation : « *Ich hab'nicht Bruder, noch Schwester, Meine Mutter ken'Ich nicht. Mein Vater...* »

Mais Orville avait fini de digérer, d'intégrer et d'accepter la remarque de Maren ; il embraya aussitôt sur un autre circuit électronique :

— ... Je vous demande pardon, monsieur Lars. Votre nom m'a trompé. J'ai cru qu'il était norvégien. Je voulais dire que comme Parsifal, vous êtes *Waffenlos*, dans les deux sens : *sans armes* et *désarmé*. Sans armes, car vous ne fabriquez pas d'armes comme le prétend officiellement votre firme, mais désarmé surtout. Désarmé comme le jeune Siegfried avant qu'il ait bu le sang du dragon et comprenne enfin le chant des oiseaux. Comme Parsifal, avant qu'il apprenne son nom par les filles-fleurs, vous êtes innocent. Et cela, peut-être, dans le mauvais sens du terme.

— Pas bête du tout, fit Maren, hochant la tête. Tu vaux le prix que je t'ai payé. Vas-y, continue à dégoïser.

Elle prit un cigarillo du paquet qui se trouvait sur la table à thé.

Orville recherchait la définition définitive, comme s'il pouvait décider plutôt que de choisir parmi les termes emmagasinés dans sa banque d'informations, ainsi que Maren l'avait expliqué. Il dit enfin :

— Je sais ce que vous désirez. Vous êtes en face d'un dilemme. Mais vous ne l'avez jamais exprimé clairement dans votre esprit, jamais affronté.

— Mais quel dilemme, nom de Dieu ? proféra Lars, dérouté.

— Monsieur Lars, vous avez une peur terrible d'entrer un jour dans votre bureau de New York, de vous coucher, d'entrer en transe et d'en sortir l'esprit vide, sans un dessin à montrer. En d'autres mots : vous craignez de perdre votre talent.

Le silence était tel dans la pièce qu'il entendit l'aspiration légèrement asthmatique, presque imperceptible de Maren, qui tirait sur son cigarillo.

— Eh bien... dit enfin Lars, soudain apaisé. (Il se sentait redevenu petit garçon, comme si on l'avait débarrassé soudain de toutes ses années d'adulte.) Étrange expérience.

Car naturellement, ce jouet, ce gadget tiré d'une idée originale de la S.A. M. Lars, avait raison. Il ressentait une peur proche de celle de la castration. Et elle ne le quittait jamais. Lentement, Orville dévidait le reste de sa réponse :

— C'est un problème artificiel, un faux problème que vous vous posez sur le manque d'authenticité de vos prétendues « armes ». Il cache la réalité subjacente. Vous savez parfaitement, comme tout être humain sain d'esprit, qu'il n'y a absolument aucune raison de fabriquer des armes *authentiques*, ni dans le Bloc-Ouest ni dans Pip-Est. L'humanité a été sauvée lorsque ces deux monolithes ont pris secrètement contact à Fairfax, en Islande, en 1992, pour se mettre d'accord sur le principe du « dépiautage », ouvertement confirmé en 2002 lors de la ratification des Protocoles.

— Assez ! dit Lars en regardant l'objet. Orville se tut.

Lars le reposa sur la table à thé d'une main tremblante.

— Et c'est cela qui amuse les purzouves ? demanda-t-il à Maren.

— Ils ne posent pas de questions si profondes. Leurs questions sont plutôt des gags.

Elle lui jeta un coup d'œil scrutateur :

— ... Ainsi, tous ces bavardages, tous ces soupirs toutes ces plaintes : « Mon Dieu, je suis un fumiste je berne ces pauvres purzouves » tout ce dégueulis sentimental, c'était du vent, rien que du vent...

Elle était rouge d'indignation. Lars était bouleversé.

— Évidemment. Mais je l'ignorais. Je ne consulte pas les psychanalystes. Je les hais.

— Crainte de la castration, Lars. Crainte de perdre ta virilité. Tu as peur parce que tes dessins ne sont pas des dessins d'armes véritables. Est-ce que tu y vois clair, petit bonhomme ? Tu crains que cela ne soit un signe d'impuissance.

Il évita de rencontrer son regard, puis dit :

— *Waffenlos* ! Sans armes. Quel euphémisme courtois...

— Tous les euphémismes sont courtois. C'est le sens même du mot.

— Oui, un euphémisme pour impuissance. Je ne suis plus un homme.

— Une fois couché, tu en vaux douze. Quatorze. Vingt. Formidable !

Elle le regardait attentivement pour voir si elle arrivait à le remettre d'aplomb.

— Merci beaucoup. Mais l'impression d'échec demeure. Peut-être Orville n'est-il pas allé jusqu'au bout, jusqu'aux racines du mal ? Peut-être Pip-Est joue-t-il un rôle là-dedans.

— Demande-le-lui.

Reprenant la tête sans visage, Lars formula sa question :

— Que se passe-t-il chez Pip-Est qui soit mêlé à tout cela, Orville ?

Une pause, le temps pour le complexe électronique de fonctionner, puis la voix croassante dit :

— Une photo floue, prise à très longue distance, trop floue pour que vous sachiez ce que vous voudriez savoir.

Et il sut, immédiatement. Et aussitôt, il tenta de chasser cette pensée de son esprit car sa maîtresse et collaboratrice Maren Faine était debout, près de lui, à l'écoute du plus profond de lui-même en dépit de la loi qui le lui interdisait. Avait-elle saisi l'image au vol, ou avait-il réussi à l'éliminer à temps, à la repousser dans l'inconscient où elle était jusqu'alors demeurée ?

— Eh bien, eh bien... Lilo Toptchev, dit-elle pensivement.

Inutile de nier.

— ... En d'autres mots, la solution à ton dilemme « dessins d'armes qui n'en sont pas », dilemme psycho-sexuel puissance-impuissance, etc., tu la cherches de la façon la plus stupide qui soit, comme si tu étais un gosse de dix-neuf ans.

— J'irai consulter un psychiatre, dit-il pour s'excuser.

— Ce que tu veux, c'est une bonne photo, bien claire, de ce misérable petit serpent femelle du monde communiste ?

— Oui, fit-il, stoïquement.

— Eh bien, je t'en aurai une. Oui, je t'en aurai une, moi. Ou je ferai encore mieux. Je vais t'expliquer en termes simples, courants – le type de mots que tu es capable de comprendre – comment *toi*, tu vas te la procurer, parce que, en y réfléchissant un peu, je préfère ne pas me retrouver mêlée à quelque chose d'aussi...

Elle chercha un instant le mot, le coup bas :

— ... d'aussi vaseux.

— Comment cela ?

— D'abord, comprends une chose : la KACH ne te la fournira jamais, jamais. S'ils t'ont remis une photo floue, c'est parce qu'ils l'ont fait exprès. Ils auraient pu en prendre une meilleure.

— Je ne te suis plus.

Elle se mit à parler comme à un enfant, un enfant pour lequel elle n'aurait nourri qu'une sympathie limitée :

— La KACH, dit-on, est *désintéressée*. Cherche ce qu'il y a sous ce noble vocable et tu auras la vérité, la KACH sert deux maîtres.

— Nous et Pip-Est.

— Il est entendu que la KACH sert tout le monde et n'offense personne. Ces gens-là sont les Phéniciens » du monde moderne, ses Rothschild, ses Fugger. Tu engages la KACH pour espionner

le voisin, mais tu reçois toujours une photo floue, comme celle de Lilo Toptchev...

Elle soupira. Tout cela était si évident, et pourtant, il fallait lui expliquer :

— ... Cela ne te rappelle pas quelque chose ? Réfléchis, Lars.

Brusquement, il comprit :

— La photo qu'avait Aksel Kaminsky. Celle du dessin 265. Elle ne correspondait plus au dessin.

— Oh ! mon chéri. Enfin, tu y vois clair. Enfin ! Il fit un effort pour garder son sang-froid :

— D'après ta théorie, ce serait une politique voulue. La KACH fournit assez de renseignements pour que les deux blocs continuent à se servir d'elle, sans jamais offenser l'un d'eux.

— Évidemment...

Elle s'assit, tirant nerveusement sur son cigarillo :

— ... Et maintenant, écoute. Je t'aime, Lars. Je veux te garder pour moi, pour être aux petits soins pour toi et pour t'embêter. J'adore t'embêter parce que tu es si « embêtable » ! Mais je ne suis pas égoïste. Ton point faible psychologique, c'est, comme Orville l'a dit, ta crainte de perdre ta virilité. En cela, tu es comme n'importe quel autre mâle qui a dépassé l'âge de trente ans... tu observes chez toi un certain ralentissement, très faible, et cela t'épouvante. Tu prends conscience que ta force vitale s'en va. Tu es encore un excellent amant, mais pas tout à fait aussi bon que la semaine dernière, ou le mois dernier, ou il y a un an. Ton sang, ton cœur, ta... bref, ton corps sait ce qu'il en est, et ton cerveau aussi. Je vais t'aider.

— Alors aide-moi, au lieu de discourir.

— Tu vas contacter cet Aksel Kaminsky.

Il ouvrit de grands yeux. Mais son expression montrait qu'elle parlait sérieusement, et elle le confirma d'un signe de tête :

— ... Et voici ce que tu lui diras : Ivan... Appelle-le Ivan. Ça les embête. Il pourra t'appeler Joe ou Yank, mais toi, tu t'en moqueras. Ivan, lui diras-tu, tu veux connaître le détail de mon article 265. C'est bien cela, Ivan ? Eh bien, camarade venu de l'Est, je te le donne, et toi, tu me donnes une photo de ma collègue, la fille qui crée la mode de l'armement chez toi, Mlle

Toptchev. Et une bonne photo, en couleurs, peut-être même tridimensionnelle. Et peut-être même un bout de film que je peux projeter, avec une jolie piste sonore pour que j'entende sa voix, le soir, afin de meubler mes heures de loisir. Et mieux encore, Ivan, si tu as un bout de film un peu porno où je peux la voir en train de tortiller du pelvis...

— Tu crois qu'il marchera ?

— Évidemment !

Bon Dieu, se dit Lars, et c'est moi qui dirige la firme ! C'est moi qui emploie cette forme. Manifestement, dans un an, avec tous les problèmes psychologiques que je n'arrive déjà plus à résoudre... Mais j'ai « le » talent, la capacité psionique. Si bien que je serai toujours le patron.

Malgré tout, il ressentait l'inconsistance de cette supériorité d'ensemble quand il se comparait à cette femme, sa maîtresse. Ce qu'elle avait proposé en termes si simples, ce marché avec Kaminsky, tout cela maintenant lui paraissait si évident, et pourtant, insensé qu'il était, il n'en aurait jamais eu l'idée tout seul.

Incroyable !

Et ça marcherait !



## VIII

Il passa la matinée du jeudi chez Lanferman Associates, examinant les maquettes, les prototypes et les trompe-l'œil qu'avaient assemblés les ingénieurs, les artistes, les dessinateurs, tous les experts en poly-quelque-chose et les génies en électronique, sans compter les véritables fous, bref, toute cette armée d'employés que payait Jack Lanferman d'une manière que Lars avait toujours considérée comme excentrique. Jack Lanferman ne vérifiait jamais le travail qu'on lui livrait en échange des appointements qu'il versait. Il semblait croire qu'un être humain doué de quelque talent faisait toujours de son mieux quand il était convenablement rémunéré, et cela sans stimulation, sans menaces, sans cris et sans colères, sans mémorandums inter-bureaux, sans rien.

Et chose curieuse, cela semblait fonctionner. Car Jack Lanferman ne gaspillait pas son temps au bureau. Il passait le plus clair de sa vie dans l'un des palais sybaritiques qu'il possédait, ne descendant sur terre que pour assister à la présentation de quelque article qu'on venait d'achever avant de le lancer dans le grand public.

Et c'était le cas aujourd'hui : ce qui avait commencé par être le dessin 278 avait subi tous les examens de passage des différents stades, y compris le dernier dit « l'épreuve du feu ». En ce qui le concernait, Lars Powderdry n'avait jamais su s'il devait rire ou pleurer chaque fois qu'il avait assisté aux transformations de son article 278, baptisé désormais, pour plaire aux purzouves qui ne le connaîtraient que sous cette appellation : le « Rayon de Conservation Psychique. »

Assis quelque part sous terre, en Californie, dans un petit théâtre, avec Pete Freid à sa gauche et Lanferman à sa droite, Lars regardait le vidéo-enregistrement Ampex du « Rayon de Conservation Psychique » en « action ». Puisqu'il s'agissait d'une arme antipersonnelle, on ne pouvait l'utiliser sur quelque

vieil astronef de guerre déclassé, tout vermoulu, qu'on aurait écarté de son orbite pour être mis en pièce à environ dix-huit millions de kilomètres. L'objectif devait être naturellement des êtres humains. Et comme tout le monde autour de lui, Lars éprouvait de la répulsion pour ce genre d'expériences.

Le « Rayon de Conservation Psychique » devait aspirer la totalité de la psyché des membres d'un gang surpris en train de s'emparer d'une petite colonie isolée (et donc pathétiquement désarmée) du Bloc-Ouest, sur Ganymède.

Sur l'écran, les « méchants » s'étaient immobilisés de frayeur, prévoyant l'intervention de l'instrument de terreur. Châtiment mérité, pensa Lars, car jusqu'alors les « méchants » avaient ravagé la colonie. Comme sur les affiches grotesques peintes jadis sur les murs extérieurs et la porte des cinés pour attirer l'attention du public sur les films qu'on présentait, les méchants avaient déshabillé des jeunes filles en déchirant leurs vêtements, battu des vieillards jusqu'à les transformer en bouillie, mis le feu, à la manière de soldats ivres, à de vénérables bâtiments historiques. Bref, se dit Lars, ils avaient commis tous les crimes sauf celui d'incendier la bibliothèque d'Alexandrie avec ses seize mille rouleaux précieux, irremplaçables, y compris quatre tragédies de Sophocle perdues à jamais. Il s'adressa à Lanferman :

— Jack, vous auriez pu placer l'action dans l'ancienne Palestine hellénistique ? Vous n'ignorez pas que les purzouves se passionnent pour cette période.

— Ah oui, dit Lanferman. L'époque de la mort de Socrate.

— Pas tout à fait. Mais c'est l'idée générale. Vous auriez pu montrer vos androïdes en train de passer Socrate au laser ? Ça aurait fait une scène formidable. Naturellement, il aurait fallu des sous-titres en anglais, ou un doublage. Si bien que les purzouves pourraient entendre Socrate plaider sa défense.

Pete murmura, suivant des yeux le vidéo-enregistrement :

— Il n'a pas présenté de plaidoirie. Il a été stoïque.

— Admettons, dit Lars. Enfin, il pourrait avoir l'air embêté !

Sur l'écran, le FBI, utilisant l'arme 278 pour la première fois dans l'histoire, comme prenait la peine de l'expliquer le commentaire tranquille du « Joyeux Représentant de

Commerce » lui-même. Les méchants blêmisaient, saisissaient leurs vieux pistolets à laser et toutes les armes qu'ils avaient sous la main – peut-être des Colt modèle Frontière, pensa Lars, avec aigreur. De toute façon, c'était la fin pour eux.

Le résultat aurait ému une pierre, ou plutôt l'aurait fondue dans ce cas précis.

C'était pire que l'écroulement de la Maison d'Atrée – cécité, incestes, filles et sœurs déchirées par des bêtes féroces. Finalement, quel était le sort le plus épouvantable qui pût s'abattre sur un groupe d'êtres humains ? Mourir de faim, comme dans les camps de concentration nazis, sous d'horribles sévices corporels, écrasés par un travail épuisant, pour aboutir aux « douches » qui étaient en fait des chambres à gaz remplies d'Hydrogène B Zyklon ?

L'article 278 apportait du neuf à ce fonds des techniques humaines, un outil pour dégrader, estropier la personne de l'homme. Voir Aristote à quatre pattes, harnaché comme un âne, avec un mors entre les dents, voilà ce qui devait enchainer les purzouves. Voilà ce qu'était leur plaisir. Ou tout cela n'était-il qu'une hypothèse atroce, fondamentalement fausse ?

Le Bloc-Ouest, c'est-à-dire l'élite qui le dirigeait, croyait que le peuple se sentait réconforté par cette sorte de vidéo-enregistrement. On lui présentait ces spectacles, chose incroyable, à l'heure du dîner, on les annonçait avec des photos en couleur dans le journal livré à domicile à l'heure du petit déjeuner, pour que les gens ingèrent cette publicité avec leurs œufs, leurs toasts et leur café au lait. *Les purzouves aimaient ce déploiement de puissance parce qu'ils étaient totalement impuissants.* Ils se redressaient en voyant l'article 278 transformer en chair à pâté une bande d'assassins qui s'étaient mis au ban de la société. L'article 278, lancé sous la forme de flèches thermotropiques par les fusils à tir rapide des FBI, allait droit à son objectif.

Lars détourna les yeux.

— Androïdes, lui rappela Lars, laconiquement.

Le film que Lars trouvait horrible continua à se dérouler. Maintenant, les méchants, comme des cosses, comme des enveloppes de peau déshydratée, des vessies dégonflées,

erraient au hasard. Ils ne voyaient plus, n'entendaient plus. Ce que l'article 278 avait fait exploser, ce n'était pas un satellite, un immeuble ou une ville, mais le cerveau d'un groupe d'être humains, soufflé comme une chandelle.

— Il faut que je sorte, dit Lars.

Jack Lanferman le regarda avec compassion :

— Franchement, je ne sais pas pourquoi vous avez voulu entrer dans cette salle. Sortez vite et allez prendre un coc.

— Il faut qu'il voie le film jusqu'au bout. Il a une responsabilité à assumer, dit Pete Freid.

— Entendu.

Jack Lanferman acquiesça d'un hochement de tête raisonnable, se pencha en avant pour tapoter le genou de Lars et attirer son attention :

— Voyons, mon vieux, *vous savez que le 278 ne sera jamais utilisé...* Ce n'est pas comme si...

— Comme s'il devait être utilisé un jour. *Mais tout se passe comme s'il devait l'être.* J'ai une idée : faites passer le vidéo-enregistrement à l'envers.

Jack et Pete se regardèrent, puis se tournèrent vers Lars, attendant la suite. Après tout, on ne sait jamais : même un malade peut avoir une idée excellente de temps à autre. Même un homme prêt à vomir.

— ... D'abord, vous montrerez ces gens tels qu'ils sont maintenant. Privés d'esprit, décervellisés, réduits à l'état de machines dotées de certains réflexes, avec peut-être les ganglions supérieurs de la colonne vertébrale qui fonctionnent encore, mais rien de plus, Voilà le point de départ. Puis le FBI intervient et leur restitue la qualité d'humanité, cette qualité essentielle. Vous comprenez. Ai-je mérité l'Oscar ? Hein ?

Jack éclata de rire :

— Formidable ! Il faudrait baptiser ça le « Rayon de Restitution Psychique ». Mais ça ne marchera pas !

— Pourquoi ? Si j'étais un purzouve, cela me remonterait le moral de voir des êtres décervellisés reprendre une qualité humaine.

— Voyons, expliqua Jack patiemment, voyons, Lars. Ce qui résulterait de cette opération à rebours, ce serait un gang d'assassins et de vauriens.

Évidemment... Il avait oublié ce détail, mais...

— Mais ils ne seraient pas des vauriens : si on présente le film à l'envers, on les verra éteindre les incendies des musées, reconstruire des hôpitaux, rhabiller les jeunes filles nubiles, remodeler le visage défoncé des vieillards. Et même en passant ramener les morts à la vie !

Jack devait savoir. C'était son métier. Il en vivait. Sans hésitation, il répondit :

— L'amour.

— Alors pourquoi tout ça ? s'exclama Lars en faisant un grand geste vers l'écran. Les gens du FBI rassemblaient les carcasses vivantes de ce qui avait été des hommes, les emmenaient dans des tombereaux comme autant de têtes de bétail.

Lentement, cherchant ses mots, Jack répondit à ce qui n'était pas pour lui une question facile :

— Au fond de lui-même, le purzouve redoute que des armes comme celle-ci existent. De toute façon, si nous ne les lui montrions pas, le purzouve continuerait à croire à leur existence. Et pour des raisons qui lui demeurent obscures, il aurait peur qu'on les emploie contre lui. Peut-être parce qu'il n'aurait pas payé à temps sa licence de sauteur à réaction. Ou bien parce qu'il aurait fraudé dans sa déclaration d'impôt sur le revenu. Ou peut-être parce qu'il sait, au plus profond de son inconscient, qu'il n'est plus comme Dieu l'avait créé.

— Et qu'il mérite qu'on essaie sur lui l'article 278, dit Pete en hochant la tête.

— Mais il a tort, s'exclama Lars. Il ne le mérite pas, il ne mérite rien de cela, ni le 278 ni le 240 ni le 210, ni aucune de ces menaces. Il ne le mérite pas, et eux non plus ne le méritent pas...

Une fois de plus, il indiquait l'écran.

— Mais le 278 existe. Le purzouve le sait, et quand il voit ce que cela peut donner sur une forme de vie encore plus basse que lui, il se dit : « Hé là, mais moi je suis épargné ! Tout cela parce

que ces salauds de Pip-Est sont vraiment ignobles. Mais oui, ce n'est pas sur moi qu'est pointé le 278, et j'ai encore une cinquantaine de bonnes années devant moi. » Et cela veut dire – c'est le point crucial, Lars – qu'il n'a pas à se préoccuper de sa mort. *Il peut s'imaginer qu'il ne mourra jamais.*

Après un silence, Pete dit sombrement :

— La seule chose qui garantit réellement sa sécurité, qui lui fera réellement croire qu'il va survivre c'est que quelqu'un d'autre meure à *sa place*. Il faut donc lui mentir, Lars...

Lars ne répondit rien. Que pouvait-il dire ? N'avaient-ils pas raison ? Jack et Pete étaient pour une fois d'accord, et ils étaient tous deux des professionnels. Ils faisaient leur boulot logiquement, rationnellement, tandis que lui, comme Maren le lui avait fait comprendre, n'était qu'un imbécile. Il avait du talent, un talent mais rien d'autre, absolument rien d'autre et il le savait. Tout ce qu'il pouvait faire, c'était les approuver en dodelinant de la tête. Jack reprit :

— La seule erreur commise dans ce domaine, dans le domaine des armes de destruction, a été la folie absurde du XX<sup>e</sup> siècle, *l'arme totale* : la bombe qui tuait *tout le monde*. Cela allait trop loin. Il a fallu revenir en arrière, à l'arme tactique, en la spécialisant de plus en plus de sorte qu'elle atteigne seulement un objectif limité pour produire surtout un effet émotif. Absorbé par ce qu'il disait, il avait repris son accent pesant d'Allemand :

— Il n'y a plus d'objectif, Monsieur Lars, si, avec un pistolet d'enfant, vous pouvez faire sauter le monde entier, même si d'abord il répand la terreur. Ce que vous avez alors...

Il éclata d'un rire gras de paysan :

— ... c'est un marteau avec lequel vous vous donnez à vous-même un grand coup sur la tête.

Son accent disparut avec sa tentative d'humour lorsqu'il conclut froidement :

— ... La bombe H était une erreur monstrueuse, issue d'une logique de paranoïaque. Le produit d'un fou paranoïaque.

— Heureusement, nous n'avons plus de fous de cette sorte, fit Pete, calmement.

— Faisons que nous ne les connaissons pas, repartit Jack.

Ils ne purent s'empêcher de se regarder, tous les trois.

De l'autre côté du continent, Surley G. Febbs était en train de dire :

— Une première classe aller Forteresse Washington, siège près de la fenêtre, sur la fusée 66G. Et maniez-vous le train, mademoiselle.

Avec précaution, il déposa un billet de quatre-vingt-dix unités – ou crédits-poste – sur la surface de cuivre, devant le guichet pivotant de l'employée de la TWA.

## IX

Derrière Surley G. Febbs, qui faisait la queue devant le comptoir du dépôt des bagages, un passager du type homme d'affaires majestueux et bien habillé disait à celui qui le suivait :

— Avez-vous lu ça ? Avez-vous une idée de ce qui se passe au-dessus de nous, sans que nous n'en sachions rien, juste à cette minute ? Un nouveau satellite ! Et lancé par eux. Pas par nous !

Il avait replié la page de son journ du matin, pour mieux montrer le titre.

— Bon Dieu ! répliqua l'autre avec un certain respect dans la voix.

Naturellement, Surley G. Febbs qui attendait de faire homologuer son billet pour la Forteresse Washington, avait tendu l'oreille.

— Je me demande si c'est un satellite hérisson, fit le passager genre homme d'affaires important.

L'autre secoua vigoureusement la tête :

— Impossible ! Nous protesterions. Vous supposez qu'un homme de la stature du général Nitz permettrait une chose pareille ? Nous enregistrerions aussitôt une protestation officielle du gouvernement, et si vite que...

Surley Febbs s'était retourné :

— Une protestation ? Vous plaisantez ? Quelle sorte de dirigeants croyez-vous vraiment que nous ayons ? Ce dont nous aurions besoin dans un cas pareil, estimez-vous que ce seraient des mots ? Si Pip-Est place un satellite sur orbite sans en avertir d'abord les Spéces par SINK-PA, eh bien... Il fit un geste vers le ciel.

— ...On le descend !

Il reçut son passage dûment timbré et s'éloigna. Plus tard, dans la fusée express, compartiment de première classe, siège de fenêtre, il se retrouva à côté de l'homme d'affaires majestueux et bien habillé. Après quelques secondes – le vol ne



durait que quinze minutes – ils reprirent leur entretien avec un sérieux solennel. Ils survolaient maintenant le Colorado et ils apercevaient au-dessous d’eux les Montagnes Rocheuses. Mais ils ne leur accordèrent qu’un bref regard à cause de l’élévation des idées qu’ils échangeaient. Febbs dit :

— Hérisson ou non, tout miss Pip est une nace.

— Pardon, fit l’autre.

— Tout missile Pip est une menace, expliqua-t-il patiemment.

Et celui-là est dangereux, se dit-il en jetant un regard sur le jour de son compagnon :

— ... C’est un type que je n’ai jamais vu auparavant. Dieu sait ce qu’il peut contenir. Franchement, je trouve que nous devrions lancer une de nos « Poubelles Bim-Boum » sur la Nouvelle-Moscou.

— Une Poubelle Bim-Boum ? répéta l’autre.

Évidemment, il n’avait pas passé des soirées entières à la bib-pub – ou bibliothèque publique... Febbs se trouva obligé, une fois de plus, d’expliquer avec condescendance :

— C’est un missile qui explose dans l’atmosphère. Atmosphère, du sanscrit *Atmen*, « souffle », « respiration », Sanscrit, *samskrta*, ou « cultivé », ce qui donne en décomposant *sama* « égal », plus *kr* « faire », d’où *krp* = forme. Dans l’atmosphère, donc au-dessus du centrurb – centre urbain – qui est l’objectif. Nous plaçons un « Judas Iscariote IV » au-dessus de la Nouvelle-Moscou, nous le faisons exploser à 825 mètres d’altitude, et le tout retombe en pluie fine, haché menu, miniaturisé, hom – homéostatique, naturellement.

Quelle difficulté de converser avec les gens du vulgaire ! Néanmoins, Febbs faisait de son mieux pour s’en tenir à un vocabulaire compréhensible par cette non-entité gonflée d’importance.

— L’élément a à peu près la taille d’une capote anglaise. Ils se déposent sur la ville, particulièrement, sur le quartier des appcads... Vous savez ce que c’est qu’un appcad, n’est-ce pas ?

— Appartement pour cadres, j’habite l’un d’eux fit l’homme d’affaires important.

Imperturbable, Febbs poursuivit son exposé :

— Ces éléments sont camés, c'est-à-dire caméléon. Leur couleur s'adapte à celle de l'endroit où ils atterrissent, quelle qu'elle soit. Si bien que vous ne pouvez les détecter. Ils sont là, jusqu'à la tombée de la nuit, disons dix heures du soir...

— Comment savent-ils qu'il est dix heures du soir. Est-ce que chacune de vos capotes porte un bracelet-montre ?

Le ton de l'homme d'affaires important, certain soudain que Febbs la lui faisait au chiqué, était devenu sarcastique. Avec une condescendance écrasante. Febbs expliqua :

— Par la déperdition de chaleur de l'atmosphère.

— Ah !

— Vers vingt-deux heures, quand tout le monde est endormi...

Febbs s'arrêta, suffoquant presque de bonheur à la pensée de l'entrée en action de cette arme stratégique, de sa précision. Tout était calculé si minutieusement, ne laissant plus qu'une voie étroite comme celle du salut des hommes dans l'Écriture. Et au point de vue esthétique, quelle joie ! Pour l'éprouver, il suffisait de comprendre le mécanisme... Non, la Poubelle Bim-Boum n'avait même pas besoin d'entrer en action pour déclencher cette jouissance spirituelle.

— Okay, fit l'homme important. Alors, à vingt-deux heures...

— Cela commence. Chaque élément, complètement camm – camouflé –, émet un son prolongé.

Il jeta un coup d'œil sur son voisin. Évidemment, ce n'était pas le type à lire la *Semdarm* – la Semaine de l'Armement – le mag-inform – magazine d'information hebdomadaire – consacré exclusivement à des articles et à des photos, autant que possible authentiques, de toutes les nouvelles armes du Bloc-Ouest et de Pip-Est, probablement grâce à l'entremise d'une agence dont il avait vaguement entendu le nom, la KICH, ou la KUCH ou la KECH. Febbs avait la collection entière de la *Semdarm* des dix dernières années, avec toutes les couvertures intactes. Collection qui n'avait plus de prix !

— Quelle sorte de son ?

— Horrible, sarcastique. Un bourdonnement. Comme... Non, il faut l'entendre pour en avoir une idée. Le résultat est que vous

voici réveillé. Et pas à moitié. *Complètement, totalement* éveillé. Une fois que le son de la Poubelle Bim-Boum parvient à vous, par exemple s'il y a un élément en forme de capote anglaise sur votre toit, *vous ne dormez plus jamais*. Et quatre jours sans sommeil...

Il accompagna sa phrase d'un claquement de doigts.

— ... C'est fini. Vous ne pouvez plus rien faire. Vous n'êtes plus bon à rien, foutu.

— Fantastique !

— Et ce n'est pas tout. Il y a des chances pour qu'un élément tombe à proximité de la demeure d'un membre du SeRKeB. C'est l'effondrement de leur gouvernement.

L'homme important sembla soudain inquiet :

— Mais, eux aussi ils ont un matériel aussi sinistre. Je veux dire que...

— Que Pip-Est peut nous rendre la pareille. Naturellement. Peut-être nous enverraient-ils leur « Isolateur Parasiticide, » dérivé d'un fluide anti-parasites pour moutons.

— Je sais, fit l'homme d'affaires important. J'ai lu quelque chose là-dessus, l'année dernière. Ils l'ont utilisé quand leur colonie sur Io s'est révoltée.

— Nous autres à l'Ouest, nous n'avons jamais respiré le composé irritant de leur Isolateur Parasiticide. Il paraît que ça défie toute description.

— J'ai entendu dire qu'un rat, qui était mort à l'intérieur d'un mur...

— Pis encore. J'admets que là ils ont trouvé quelque chose. Cela descend sous forme condensée du haut d'un satellite Julien l'Apostat type VI. Les gouttes se répandent sur une superficie d'environ seize kilomètres carrés. Et partout où elles se posent, elles pénètrent intermol – intermoléculairement, n'est-ce pas –, et rien ne peut les ôter, même pas Supsolv-X, notre nouveau détergent ! Il n'y a rien à faire. Alors, les gens meurent à force de sentir mauvais.

Il parlait posément, montrant qu'il affrontait sans pâlir cette arme destructrice. C'était un fait de la vie, comme d'aller chez le dentiste. Pip-Est possédait cette arme, il pouvait même

l'utiliser. Mais le Bloc-Ouest pouvait répondre à l'Isolateur Antiparasitique avec quelque chose d'encore plus efficace.

Il imagina toutefois l'effet de l'Isolateur Antiparasitique sur Boise, Idaho. Les millions de citoyens de la ville s'éveilleraient, saisis par une puanteur qui pénétrerait partout intermol, dans les bâtiments, dans les véhicules de surface et de supra-surface, dans eux-mêmes ! Boise deviendrait une cité fantôme habitée seulement par les mécanismes automatiques qui continueraient à fonctionner, heureusement dépourvus de nez, *et par l'odeur*. Voilà qui donnait à réfléchir...

— Mais ils ne l'emploieront pas, déclara Febbs à haute voix. Parce que nous pourrions leur répondre par exemple avec...

Il parcourut rapidement l'immense collection d'informations accumulées dans son esprit. Il y avait là une foule de repréailles à envisager et qui ridiculiseraient l'Isolateur Antiparasitique. Enfin, il se décida :

— Nous essaierons le Distorteur Individuel de Notification, dit-il comme si le sort du Bloc-Ouest reposait déjà sur lui.

— Grands dieux, qu'est-ce que c'est que ça ?

— La solution finale, à mon avis, de toutes les armes t'a.

T-a signifiant pour les initiés le terme ésotérique employé dans le cercle de l'armement du Bloc-Ouest, par exemple parmi les membres du Conseil auquel il appartenait maintenant (Que Dieu soit loué dans sa sagesse !) : *trou d'aiguille*. La « troudification de l'aiguille » – comme on disait – était la direction fondamentale que l'armement avait adoptée depuis environ un demi-siècle. Cela signifiait simplement que l'effet d'une arme devenait de plus en plus précis. En théorie, il était possible d'imaginer une arme – laquelle n'existait sans doute pas encore et que même le célèbre M. Lars n'avait pas repérée dans ses tranches – qui pourrait trucher un individu donné, à un moment donné, à un croisement de rues donné, dans une ville donnée de Pip-Est. Ou même du Bloc-Ouest. Pip-Est, Bloc-Ouest, quelle différence ? L'important, c'était l'existence de l'arme elle-même. L'arme *parfaite*.

Mon Dieu, il s'y voyait déjà. On s'assiérait – *lui, il s'assiérait* – dans une pièce avec, devant lui, un panneau de Commandes avec des quantités de cadrans... et un unique

*bouton*. Il surveillerait les cadrans, ferait ses calculs : l'heure, la distance, le synchronisme des facteurs dimensionnels qui tendraient vers une fusion complète. Et Gafne Rostov (le nom courant du citoyen ennemi moyen) s'avancerait, marchant d'un pas allègre vers l'endroit où il devrait arriver au moment prévu ! Et alors lui, Febbs, appuierait sur le bouton, et Gafne Rostov...

Hum... Qu'est-ce qu'il ferait ? Il disparaîtrait ? Non c'était bien trop maj – maj – magique, n'est-ce pas ? Cela ne s'accordait pas avec la situation réelle. Gafne Rostov, petit bureaucrate dans quelque ministère temporaire, au budget étranglé, un type à tampon de caoutchouc sur un pupitre dans un bureau étriqué, allait-il ainsi disparaître ? Non, il serait *converti* !

Du coup, Febbs se mit à frissonner de plaisir, si bien que le monsieur majestueux, son voisin, s'écarta légèrement en levant un sourcil.

— Oui, converti en un paillason !

L'homme d'affaires important le regardait sans mot dire.

Febbs s'impatia :

— ... En paillason. N'avez-vous pas compris ? Ou la tradition judéo-chrétienne a-t-elle définitivement affaibli votre jugement ? Quelle sorte de patriote êtes-vous donc ?

— Je suis patriote, affirma l'homme d'affaire, prêt maintenant à se défendre.

— Avec une paire d'yeux de verre. Une imitation nature ! Naturellement, si les dents ne sont pas régulières et blanches, si elles présentent des obturations désagréables à voir ou des taches jaunes qu'on ne puisse ôter, on pourrait en faire une carpette suspendue au mur. À plat !

La tête pouvait d'ailleurs être jetée au rebut.

Mal à l'aise, l'homme d'affaires au port majestueux se plongea dans son jour.

— ... Je vais vous mettre au parfum en ce qui concerne le « Distorteur Individuel de Notification ». C'est une arme t-a, où joue la troudification de l'aiguille, mais pas de terreur. Pas définitive. Je veux dire qu'elle ne tue pas. Elle fait partie de la classe conf.

— Inutile de m'expliquer, je sais ce que ça veut dire, dit l'homme d'affaires important sans lever les yeux de son journal. Manifestement, il n'avait aucune envie de poursuivre cette conversation, pour des raisons qui échappaient à Febbs. Peut-être, se dit-il, cet homme a-t-il honte de son ignorance d'un sujet aussi essentiel ?

— ... Je sais, répéta l'homme : cela veut dire contusion, désorientation. Febbs reprit :

— Le « Distorteur Individuel de Notification fonctionne à partir du fait que, dans notre société actuelle, tout formulaire officiel doit être microfilmé en trois, quatre, cinq exemplaires ou plus. Dans chaque cas, il faut faire au moins trois, quatre ou cinq copies. Toutes ces microcopies sont transportées par des lignes coaxiales à des dépôts d'archives, généralement souterrains et loin des centres urbains – pour le cas d'une grande guerre. De telle façon qu'elles survivent, comprenez-vous, car il faut que *les archives survivent* ! Alors, on lance le Distorteur individuel de Notification par fusée sol-sol, par exemple de Terre-Neuve à Pékin. Je choisis Pékin parce que c'est là que se trouve la concentration des institutions civiques de la moitié de l'Est. Le Distorteur touche le sol, et en l'espace de quelques microsecondes disparaît dans les profondeurs de la terre, devenu invisible. Aussitôt, il étend ses pseudopodes, lesquels commencent à chercher, dans les profondeurs de la terre, jusqu'à ce que chacun d'eux rencontre une ligne coaxiale qui transfère des informations à un dépôt d'archives. Vous voyez ?

— Hum... fit l'homme d'affaires important, à contrecœur, essayant toujours de lire. Mais dites-moi, ce nouveau satellite a une forme qui, peut-être...

— Et le Distorteur fonctionne dès lors d'une manière qu'on ne peut qualifier que d'« inspirée ». Il modifie les nombres entiers de toutes les unités fondamentales des messages, si bien que toutes les informations vont désormais diverger. En d'autres mots, deux copies d'un document original ne coïncideront plus avec lui ni entre elles. Et s'il y a une quatrième copie, elle est modifiée de sorte que...

L'homme d'affaires important l'interrompit désagréablement :

— Si vous êtes si calé en matière d'armes, pourquoi n'êtes-vous pas à la Forteresse Washington ?

Surley G. Febbs, avec à peine l'esquisse d'un sourire, répondit :

— Mais j'y suis, mon brave. Vous allez d'ailleurs entendre parler de moi. Rappelez-vous mon nom : Surley G. Febbs. Vous l'avez noté ? Surley Febbs. Avec un F comme fongus.

— Dites-moi seulement une chose, une seule, car franchement, monsieur Febbs, avec F comme fongus, je ne veux plus rien entendre d'autre. J'en ai jusque-là, comprenez-vous ? Vous avez parlé d'un paillason, puis d'une carpette. Pourquoi un paillason ? Pourquoi une carpette ? Et avec des yeux en verre, avez-vous dit. Et vous avez ajouté « Imitation nature ». Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

Febbs ressentit presque physiquement l'aversion qu'il inspirait. Calmement, il répondit :

— Je veux dire qu'il faut que quelque chose vous reste comme souvenir. Pour que vous sachiez que vous avez réussi...

Il chercha un instant le mot qui exprimerait vraiment sa pensée, son sentiment :

— ... Un trophée.

Le haut-parleur mit fin à la conversation : « Nous allons maintenant atterrir à l'aérodrome Abraham Lincoln. Le transport de surface à la Forteresse Washington est assuré pour un léger supplément de prix. Veuillez présenter votre passage pour bénéficier du rabais convenu. »

Febbs regarda par la fenêtre pour la première fois depuis son départ et aperçut sous lui sa nouvelle résidence, l'énorme centre urbain qui s'étalait de toutes parts, la capitale du Bloc-Ouest, la source de toute autorité. Une autorité qu'il partageait désormais.

Et grâce à ses connaissances, la situation du monde allait rapidement s'améliorer. En se fondant sur la conversation qu'il venait d'avoir, la chose était prévisible, inévitable même.

Attends un peu que je me retrouve à la table du Conseil au cours d'une session qu'entourent toutes les mesures de sécurité,

dans le *Kremlin souterrain*, avec le général Nitz et M. Lars et le reste de ces gens, se dit-il. L'équilibre des forces entre l'Est et l'Ouest va enfin se modifier de façon radicale. Bon Dieu ! Ils vont s'en apercevoir à la Nouvelle-Moscou, à Pékin et à la Havane.

L'appareil, freinant de toutes ses fusées rétro, amorça sa descente.

Febbs réfléchissait toujours : comment puis-je servir au mieux le bloc auquel j'appartiens ? Je ne veux pas recevoir une sixième part du gâteau, cet élément qu'on demande à un aide-consomm de « dépiauter ». Ce n'est pas assez pour *moi*. Surtout pas après cette conversation, qui me fait voir les choses telles qu'elles sont. Je suis un expert en armes comme il n'y en a pas, bien que je n'ai aucun diplôme universitaire ni celui de l'Académie Militaire de Cheyenne. Dépiauter ? Moi ! Est-ce tout ce que je peux offrir avec des connaissances générales et un talent si exceptionnels qu'il faut remonter à l'empire romain, et même plus haut, pour trouver quelque chose d'égal ?

Jamais de la vie ! Dépiauter, c'est bon pour l'homme moyen, *homo médius*. C'est ce que je suis, statistiquement parlant, à la façon d'un ordinateur, mais si l'on creuse un peu, je suis Surley Grant Febbs, comme je viens de le déclarer à ce type assis à côté de moi. Des hommes moyens, il y en a des tas. Mais il n'y a qu'un Surley Febbs. Non, je veux travailler sur la totalité de l'arme. Et quand je serais assis parmi eux, officiellement, je vais m'y mettre. Que cela leur plaise ou non.



## X

Comme Lars Powderdry et ses compagnons sortaient de la salle où on leur avait présenté le vidéo-enregistrement de l'article 278, un homme qui rôdait dans les parages s'approcha d'eux :

— Monsieur Lanferman ?

Reprenant difficilement son souffle, les yeux proéminents comme des boutons qu'on vient de coudre, une silhouette de ballon de football, mal habillé, l'individu traînait avec lui une énorme boîte à échantillons. Il s'installa sur leur passage, bloquant tout :

— ... Juste une minute, monsieur Lanferman. Juste quelques mots. Ça va ?

C'était l'un des maux de tête de Jack Lanferman qu'une rencontre avec un employé marginal tel que celui-là. Un certain Vincent Klug. Dans un tel cas, on ne savait qui plaindre le plus, Jack Lanferman, ce grand gaillard puissant et fortuné, toujours occupé, n'ayant guère de temps libre puisqu'en bon hédoniste il consacrait toute sa vie à ses plaisirs physiques. Ou Klug.

Depuis des années, Vincent Klug s'accrochait à lui. Dieu seul savait comment il avait pu s'introduire dans l'empire souterrain de Lanferman Associates. Probablement un employé à un poste mineur s'était-il pris de pitié pour ce Klug et lui avait entrouvert la porte d'écluse de quelques centimètres, comprenant que s'il ne le laissait pas entrer, Klug continuerait à être un fléau qui ne lâcherait jamais prise. Mais cet acte de compassion assez égoïste avait simplement transféré le problème à l'étage souterrain, c'est-à-dire supérieur : car désormais Klug s'était trouvé en état d'importuner le patron lui-même.

Toutes les pensées de Klug tournaient autour d'une seule certitude : le monde avait besoin de jouets.

Quels que fussent les problèmes que les membres les plus graves de la société devaient affronter : la pauvreté, la folie et la

criminalité sexuelle, la sénilité, la dégénérescence des germes à la suite d'un excès d'exposition aux radiations, Klug ouvrait son énorme boîte à échantillons et vous tendait la solution. Lars l'avait bien des fois entendu exposer sa thèse : la vie en elle-même était insupportable, il fallait l'améliorer.

— Regardez, dit Klug encore tout essoufflé.

Jack Lanferman, plein d'indulgence – du moins pour un moment – s'était arrêté. Klug, agenouillé, avait déjà déposé sur le sol du couloir une sorte de petit soldat en plastique. Avec une rapidité désordonnée, il lui adjoignait onze compagnons, puis plaçait devant eux une citadelle.

Aucun doute à ce sujet : c'était une forteresse. Rien d'archaïque, rien d'un château moyenâgeux, mais rien de contemporain non plus. Et cette fantaisie intrigua Lars.

— Ce jeu s'appelle « La prise ». Ces soldats tentent d'entrer dans la citadelle, qui tente de les repousser. Si un soldat, un seul, parvient à entrer, le jeu est fini : les assaillants ont gagné. Mais si le Moniteur...

— Le quoi ? dit Jack Lanferman.

— Ceci, dit Klug en tapotant affectueusement la citadelle. Oui, j'ai mis six mois à le mettre au point. S'il détruit les douze assaillants, la défense a gagné. Et maintenant...

Il tira de sa boîte à échantillons un autre article :

— ... C'est le dispositif de commande, soit des attaquants, si l'on pousse ce levier par ici, soit du Moniteur, si on le pousse par là.

Il tendit le dispositif à Jack, qui le refusa.

— ... N'importe qui, même un enfant de sept ans, peut programmer et faire fonctionner cet ordinateur-échantillon. Il peut y avoir six joueurs.

Patiemment, Jack Lanferman l'interrompt :

— Bon. Vous avez construit un prototype. Et maintenant, que voulez-vous que j'en fasse ?

— Je veux que vous l'analysiez pour voir ce que coûterait sa fabrication. Une série de cinq cents. Pour commencer. Et je voudrais que ce soit dans vos ateliers parce qu'ils sont les meilleurs du monde.

— Cela, je le sais, dit Lanferman.

— Alors, vous acceptez ? Lanferman haussa les épaules :  
— Mais vous ne pouvez même pas me payer l'analyse, à prix coûtant, de cet article. Et si vous le pouviez, vous n'auriez pas les fonds pour une première série, non pas de cinq cents, mais de cinquante. Vous le savez bien, Klug.

Avalant sa salive, le front en sueur, Klug hésita :

— Mon crédit n'est-il pas assez bon ?

— Votre crédit est bon. Tous les crédits sont bons. Mais vous n'avez aucun crédit. Vous ne savez même pas ce que signifie ce mot : crédit.

— Mais si. C'est la faculté de payer plus tard ce qu'on achète aujourd'hui. Mais si j'avais cinq cents jeux comme celui-ci pour les lancer sur le marché à l'automne...

— Permettez-moi de vous demander quelque chose, dit Jack. Comment, avec le cerveau étrange qui est le vôtre, concevez-vous une méthode qui vous assurera la publicité nécessaire ? Cet article est un article coûteux, à tous les stades de la vente, particulièrement à celui du détail. Vous ne pouvez le lancer par l'intermédiaire d'un seul acheteur, d'une seule chaîne de mag-self-service. Il faudrait toucher les familles des cadres, exposer votre article dans les mags qui leur sont réservés. Et cela, c'est cher.

— Hum... fit Klug. Lars prit la parole :

— Croyez-vous honnêtement, Klug, que ce jeu guerrier constitue un article convenable pour des enfants ? Comment peut-il entrer dans votre théorie d'amélioration des iniquités du monde moderne...

— Attendez, monsieur Lars. Attendez un instant, s'écria Klug, levant la main.

— J'attends.

— Ce jeu enseigne aux enfants la futilité de la guerre.

Lars le regarda avec un certain scepticisme. Sans blague, pensa-t-il.

Vigoureusement, Klug secouait la tête de haut en bas pour renforcer son exposé :

— ... Croyez-moi, monsieur Lars. *Je connais la musique.* Certes, ma firme est provisoirement en faillite, mais j'ai toujours un cerveau qui engrène sur la réalité...

Il allait une fois de plus se lancer dans de grandes explications, puisqu'il avait un public. Heureusement, Pete Freid intervint :

— Pourquoi ne faites-vous pas un modèle de jouet *simple*, Klug ? Quelque chose que les ateliers automatiques puissent lancer sur le marché pour le prix d'une poignée de haricots. Vous lui en fabriqueriez plusieurs milliers, n'est-ce pas, Jack ? Si seulement Klug vous apportait un seul jouet qui soit enfin *simple*.

Il se retourna vers Vincent Klug :

— Envoyez-moi vos plans et je vous construirai un vrai prototype, et peut-être je vous le ferai analyser. Cela, sur mon temps libre, naturellement.

Lanferman poussa un soupir :

— Vous pourrez utiliser nos ateliers. Mais pour l'amour de Dieu, ne vous tuez pas de travail en essayant de tirer ce gars-là du pétrin. Klug ratait déjà tout dans la branche du jouet alors que vous n'étiez pas sorti de l'université. On lui a donné toutes les chances, et il les a toutes manquées.

Tristement, Klug tenait les yeux baissés vers le sol. Comme un chien battu, il commença à rassembler ses jouets épars, douze soldats minuscules et le Moniteur, sa citadelle. Il avait l'air de plus en plus lugubre, comme dégonflé. Manifestement, il allait s'en aller de lui-même, ce qui était en fait une sorte de miracle inouï.

Lars prit de nouveau la parole :

— Vous ne devez pas interpréter notre réaction comme...

— Oh, je vous comprends fort bien, dit Klug d'une voix lointaine. La dernière chose que chacun de vous désire entendre, c'est que *vous n'êtes pas* des proxénètes. Vous admettez que vous favorisez toutes les mauvaises inclinations d'une société dépravée, parce que c'est plus facile pour vous de prétendre que vous avez grandi au sein d'un mauvais système.

— Je n'ai jamais entendu de logique aussi étrange, s'exclama Jack Lanferman. Qu'en dites-vous, Lars ?

— Je crois saisir ce qu'il veut dire, mais qu'il n'arrive pas à exprimer. Klug veut dire que nous travaillons dans la branche des armes et que nous avons l'impression qu'il nous faut par

conséquent endurcir notre conscience. C'est là notre grand devoir, notre obligation sacrée, comme dit le catéchisme de nos enfants. Les gens qui inventent et perfectionnent un matériel destiné à massacrer d'autres hommes devraient être cyniques. Seulement, en réalité, nous sommes si gentils...

— C'est cela même, fit Klug. La gentillesse, l'amour. C'est la base de votre vie à tous les trois, surtout de la vôtre, Lars. Comparez-vous à cette terrible police et à ces groupements paramilitaires qui détiennent vraiment le pouvoir, une puissance horrible. Comparez vos motivations à celles de la KACH, du FBI, du KVD. Et du SeRKeB, et de notre Secnat ! Ils se fondent...

Pete l'interrompit rapidement :

— La base de ma vie, surtout le samedi soir, ce sont mes troubles gastro-intestinaux.

— Moi, je souffre d'une irritation permanente au colon, dit Jack.

— Et moi, d'une infection urinaire chronique, avoua Lars. Ces bactéries continuent à se multiplier, surtout quand je bois trop de jus d'orange.

Tristement, Klug referma son immense boîte à échantillons, puis commença à s'éloigner :

— Entendu, monsieur Lanferman... Je vous remercie de m'avoir consacré un peu de votre temps.

Pete éleva la voix :

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit, Klug. Donnez-moi les plans d'un jouet *simple*, avec *un seul* élément mobile, et je...

— Merci beaucoup, murmura Klug, et avec une sorte de dignité indescriptible, il disparut à un détour du couloir, traînant sa boîte à échantillons. Jack Lanferman soupira :

— Il a déjà oublié votre offre, Pete. Pensez à ce que vous lui avez offert : votre temps, votre talent. Et moi je lui offre d'utiliser nos ateliers. Et il est parti.

Il secoua la tête :

— ... Je ne comprends pas. Je n'arrive pas à comprendre ce qui fait que ce pauvre type persévère après tant d'années.

Pete suivait un autre cours d'idées :

— Sommes-nous vraiment gentils ? Je parle sérieusement. Je voudrais savoir. Quelqu'un de vous deux a-t-il une réponse ?  
Elle vint de Jack Lanferman, irréfutable :  
— Quelle importance cela peut-il avoir ?

## XI

Mais si, ça a de l'importance, se disait encore Lars dans la fusée express à haute vitesse qui le ramenait de San Francisco à son bureau de New York. Deux principes gouvernent l'histoire du monde : l'ambition et – ce que Klug n'avait su exprimer – celui qui guérit tout : la gentillesse, l'Amour.

Ses yeux se posèrent sur le gros titre du jour que l'hôtesse avait placé devant lui :

NOUVEAU SAT NON PIP-EST, AFFIRME SeRKeB.  
MALAISE MONDIAL AU SUJET ORIGINE SAT INCONNU.  
SECNAT-ONU-O DOIT MENER ENQUÊTE.

Ceux qui réclamaient l'enquête étaient membres d'une mystérieuse et obscure organisation qui se nommait le « Sénat des États-Unis ». Son porte-parole était une ombre sans intérêt, un certain Nathan Schwarzkopf, soi-disant président. Comme la Société des Nations, cet organisme avait survécu à ses fonctions.

De même, à l'Est, une entité vraiment insubstantielle, le Soviet suprême, glapissait nerveusement pour que SeRKeB s'intéresse à cet étrange satellite, différent des sept cents autres.

— Puis-je avoir un phone ? demanda Lars à l'hôtesse.

Une fois le vidéophone installé, il demanda la Forteresse Washington, puis le général Nitz, donna son numéro de cadre – vingt groupes de chiffres – inséra son pouce dans la fente du vidéo pour que son correspondant pût contrôler son identité. Des dizaines de milliers de pièces métalliques miniaturisées se mirent en branle pour comparer son empreinte digitale à celle du dépôt du *Kremlin*, tout cela pour établir la liaison avec le fonctionnaire humain qui filtrait toutes les communications destinées au général Nitz. L'immense aéronef amorçait sa lente glissade vers la terre et l'aéroport Wayne Morse de New York, quand Lars eut enfin le général Nitz.

Son visage en forme de carotte se matérialisa soudain sur l'écran, avec ses yeux horizontaux, profondément enfoncés, larmoyants, et ses cheveux gris qui semblaient être artificiels et l'étaient peut-être, tant ils étaient plaqués sur le crâne. Puis, s'insérant dans le rétrécissement à la hauteur de la trachée, ce merveilleux col tout rond, dur comme de la fonte, avec l'insigne imprimé. Les médailles n'étaient pas visibles, hors de l'écran :

— Mon général, je pars du principe que le Conseil siège. Dois-je venir directement ?

Le visage du général prit son expression habituelle, sardonique :

— Pourquoi ? Dites-moi donc pourquoi, monsieur Lars ? Aviez-vous l'intention de « les » atteindre en vous élevant en l'air jusqu'au plafond ou en demandant à la table de conférence de leur envoyer des messages genre spirite ?

— Eux ? Qui cela, mon général ? demanda Lars, déconcerté.

Le général, sans répondre, interrompit la communication. L'écran soudain vide semblait encore résonner de l'écho de sa voix.

Certes, pensa Lars, dans un tel état d'urgence, il ne comptait plus pour grand-chose. Le général Nitz avait d'autres chats à fouetter.

Encore sous le coup de la surprise, Lars s'enfonça dans son fauteuil. L'atterrissage fut assez rude, comme si le pilote était pressé de fuir le ciel. Du côté de Pip-Est, ils devaient eux aussi être des paquets de nerfs... s'il était exact que ce satellite n'était pas un des leurs. Dieu merci, nous avons entre nous des communications sûres. Les deux blocs, d'accord, ont dû vérifier ce qui se passe chez le menu fretin : la France, Israël, l'Égypte et la Turquie. Et tout indique que ce n'est pas un de leurs satellites. Donc, ce n'est personne. C.Q.F.D.

Il traversa à pied une partie du terrain pour s'engouffrer dans un sauteur autonome.

— Votre destination, m'sieur-dame ? demanda l'appareil au moment où il s'asseyait.

Excellente question, se dit-il. Il n'avait nullement envie de se rendre à la S.A. M. Lars. Ce qui se passait dans le ciel, quoi que ce fût, réduisait à néant ses activités commerciales, et même



celles du Conseil, naturellement. Il pouvait demander au sauteur de l'emmener à la Forteresse Washington, car son poste était là, en dépit des sarcasmes du général Nitz. Il était membre *bona fide* du Conseil et quand le Conseil se réunissait, il devait être là. Mais... on n'a pas besoin de moi, pensa-t-il soudain.

L'appareil se détacha du tableau de bord pour reposer soudain sur ses genoux. Il appela son bureau de Paris, Maren.

— Est-ce que tu m'entends ? dit-il quand le visage de Maren apparut, tout petit et grisâtre. C'était une vidéo archaïque, en noir et blanc seulement.

— Lars, je suis heureuse que tu m'appelles. Ce n'est pas *eux*. C'est incroyable.

— N'est-ce pas une erreur ? Ils n'ont vraiment pas lancé ce nouveau sat ?

— Ils le jurent. Ils l'affirment. Ils nous supplient de les croire. Au nom de Dieu, au nom de la Sainte Mère Russie ! Ce qui est insensé, c'est que leurs plus grands personnages, l'équipe des vingt-cinq hommes et femmes de SeRKeB, se prosternent vraiment à nos pieds. Sans dignité, sans aucune tenue. Peut-être en ont-ils lourd sur la conscience ? Je ne sais pas.

Elle avait l'air las ; ses yeux avaient perdu leur éclat.

— C'est le tempérament slave. C'est leur façon de demander quelque chose, comme leurs invectives. Mais que nous proposent-ils ? Est-ce qu'ils se sont adressés directement au Conseil ou par notre intermédiaire ?

— Directement à la Forteresse. En employant toutes les lignes à la fois, des lignes si rongées par la rouille qu'elles ne peuvent plus transmettre quoi que ce soit. Et pourtant, elles transmettent, peut-être parce qu'à l'autre bout tous crient si fort. Lars, sais-tu que l'un d'eux s'est mis à *pleurer* ?

— Je comprends maintenant pourquoi Nitz m'a raccroché au nez.

— Tu l'as eu. Tu as vraiment réussi à l'avoir ? Écoute bien. Sa voix était devenue différente, intense.

— ... On a voulu atteindre le satellite ennemi avec nos armes.

— Ennemi, répéta-t-il, stupéfait.

— Et nos armes robots ont simplement disparu.

Elles étaient protégées on ne peut plus, mais elles se sont volatilisées.

— Sans doute reconverties en atonies d'hydrogènes, fit Lars.

— Et sais-tu, Lars, ce Soviétique qui s'est mis à pleurer, c'était un chef de l'Armée Rouge.

— Ce qui m'ennuie, fit Lars, c'est que je suis en-dehors du coup, sur la touche, comme Vincent Klug. C'est une impression vraiment terrible.

— Tu veux faire quelque chose ? Il hocha la tête sans répondre.

— ... Lars, mais tout le monde est sur la touche : le Conseil, le SeRKeB. Personne n'est plus dans le jeu. De toute façon, pas ici. Et tout le monde commence à parler d'« ennemi ». C'est le mot le plus atroce que j'aie jamais entendu. Nous avons trois planètes et sept lunes que nous appelons « nous », et voici que soudain...

Ses mâchoires se serrèrent. Et son air de tristesse s'évanouit ; d'un ton calme, celui de la Grande Déesse Mère en personne, avec cet équilibre surnaturel qu'une femme peut avoir quand elle le doit, Maren dit :

— Écoute, Lars. Tu m'entends bien ?

— Oui.

— Atterris tout de suite et prends le Dr. Todt avec toi. Qui est ton avocat ?

— Bill Sawyer. Tu le connais. Le gars qui a un crâne en forme d'œuf dur.

— Atterris devant son bureau. Qu'il te rédige immédiatement ce qu'on appelle une ordonnance de mandement.

— J'comprends pas. Il se sentait de nouveau comme un gosse en face d'elle, obéissant, mais sans comprendre.

— Cette ordonnance de mandement sera adressée au Conseil, directement. Elle exigera que tu participes immédiatement à la session en cours. C'est ton droit, ton droit absolu ! Tu m'entends, Lars. Tu as le droit absolu de te rendre au *Kremlin*, de t'y asseoir, et de participer à toutes les décisions qu'ils peuvent être amenés à prendre.

— Mais, mais...

Sa voix s'étrangla soudain.

— ... Mais je n'ai rien à leur offrir. Rien. Rien du tout !  
— Et moi je te dis que tu as le droit d'assister à leur session.  
Ce qui m'inquiète, ce n'est pas cette ordure qui se balade dans le ciel. C'est *toi* qui m'inquiètes, comprends-tu ?  
À sa grande surprise, elle se mit à pleurer.

## XII

Trois heures plus tard – le temps pour son avocat de rédiger l'ordonnance de mandement et de la faire signer par un juge de la Cour Suprême, il montait dans le train du tube pneumatique qui unissait New York à la Forteresse Washington. Le voyage dura quatre-vingts secondes, y compris le temps de freinage. Il se retrouva marchant calmement sur Pennsylvania Avenue vers le modeste édifice de surface qui était l'entrée de l'authentique *kremlin* souterrain de la Forteresse Washington.

À dix-sept heures trente, toujours en compagnie du Dr Todt, il présentait silencieusement son ordonnance de mandement à un jeune officier de l'armée de l'Air, armé d'un fusil laser.

Il y eut un moment d'attente. L'ordonnance fut lue, relue, étudiée, certifiée, homologuée par une série de fonctionnaires qui dataient de l'administration Harding. Finalement, il s'enfonça dans les profondeurs de la terre, accompagné du Dr Todt, jusqu'à l'étage le plus bas, celui dit de la « subsurface ».

Avec eux descendait un capitaine de l'armée de terre, blême et tendu. Une estafette, sans doute, qui lui adressa soudain la parole :

— Comment avez-vous fait pour pénétrer ici, avec toutes ces mesures de sécurité ?

— J'ai menti, répondit simplement Lars.

Le capitaine se tut.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Lars et le Dr Todt, qui avait gardé le silence pendant tout le voyage, suivirent des couloirs interminables pour arriver à la dernière barrière, la plus complexe de toutes, qui protégeait le Conseil de la Secnat de l'ONU-O.

L'arme qu'on tint pointée sur lui et sur le Dr Todt provenait, pensa-t-il fièrement, d'un dessin de la S.A.M-Lars. Il fit passer ses papiers d'identité par la petite fente aménagée dans la paroi transparente, mais impénétrable, qui s'élevait du sol au plafond.

De l'autre côté, un fonctionnaire étudia lentement, gravement, les papiers qu'il avait en main ainsi que l'ordonnance. Peut-être y prit-il un temps excessif. Mais dans ces circonstances, n'était-ce pas naturel ? Par interphone, il s'adressa à Lars :

— Vous pouvez entrer, M. Powderdry, mais la personne qui vous accompagne ne le peut pas.

— C'est mon médecin.

Le fonctionnaire, l'air de plus en plus sévère sous ses cheveux gris, répondit :

— Serait-ce votre maman qu'elle devrait rester dehors.

La paroi transparente s'écarta, laissant une ouverture par laquelle Lars commença à se faufiler. Brusquement, une sonnette d'alarme retentit :

— Vous êtes armé, dit le vieux fonctionnaire en tendant la main d'un air habitué.

Lars vida ses poches :

— Pas d'armes. Un stylo à bille, de la monnaie. Vous voyez ?

— Mettez tout cela là-dedans.

Par une petite fenêtre dans le mur, un fonctionnaire, l'œil implacable, tendait un petit panier en fil de fer. Il y déposa le contenu de ses poches, puis, sur instructions, sa ceinture à la boucle métallique, et enfin, comme dans un rêve, ses souliers. En chaussettes, il se dirigea vers la porte de la grande salle et fit son entrée.

L'aide de camp du général Nitz, Mike Dovbrovsky, lui aussi général mais à trois étoiles seulement, leva les yeux. Sans changer d'expression, d'un signe de tête, il invita d'un geste péremptoire le nouveau venu à prendre place près de lui.

Un préposé quelconque, Gene-il-ne-se-rappelait-plus-le-nom, debout sur ses chaussettes, avait poursuivi son discours en gesticulant très fort et en parlant d'une voix de fausset. Lars fit semblant de le suivre avec la plus grande attention. En réalité, il se sentait soudain fatigué. Intérieurement, il se reposait. Il avait réussi à entrer. Tout le reste lui semblait maintenant secondaire, très ordinaire.

— Voici M. Lars, dit le général Nitz, interrompant l'orateur.

Aussitôt, Lars se redressa, réprimant difficilement un sursaut :

— Je suis venu aussi vite que je le pouvais, dit-il assez stupidement.

Le général Nitz expliqua :

— M. Lars, nous avons dit aux Russes que nous savons qu'ils mentent. Qu'ils ont mis sur orbite BX-3, c'est le nom de code du nouveau sat. Qu'ils ont violé l'article 10 des Protocoles dits de Dépiautage de 2002. Que dans une heure, s'ils ne reconnaissent pas avoir lancé ce sat, nous avons l'intention de l'abattre par un missile sol-air.

Silence. Le général Nitz semblait attendre la réponse de Lars. Si bien que Lars demanda :

— Et qu'a répondu le gouvernement soviétique ? Ce fut le général Mike Dovbrovskv qui lui répondit :

— Qu'il serait heureux d'utiliser toutes ses stations d'observation pour localiser ce sat, afin que notre missile aille droit au but. Et c'est ce que les Russes ont fait. Et ils ont même découvert — ce que nous n'avions pas fait avec nos instruments — un champ de distorsion qui entoure BX-3, et dont le but est évidemment d'égarer un missile thermotropique.

— Je croyais que vous aviez envoyé un jeu de robots percept-extenseurs.

Il y eut un silence, puis le général Nitz prit la parole.

— Même si vous devez vivre encore cent ans, Lars, vous devrez affirmer à tous ceux que vous rencontrerez y compris moi-même, que nous n'avons jamais envoyé de robot percept-extenseur. Et que, puisqu'il en est ainsi, il s'agit d'une invention d'un de ces ignobles reporters de journaux. Et si cela ne suffit pas, vous direz que c'est issu tout droit de l'imagination de ce type de la télé... comment s'appelle-t-il.

— Joyeux Commis-Voyageur, dit l'une des aides-consomm, Molly Neumann.

Est-ce vraiment son nom ? s'étonna Lars. Jusqu'alors il avait cru que c'était le titre de l'émission matinale...

— Voyez-vous, Lars... continua le général Nitz.

Il lui sembla que ce visage en forme de carotte trahissait un amusement inimaginable, un peu gauche malgré tout.

— ... Voyez-vous Lars, pour étrange que cela puisse paraître, quelqu'un, un participant *bona fide* à cette session, a suggéré —

vous en rirez certainement – que nous vous demandions de faire un de vos numéros complets, chant et danse, vous savez avec accompagnement de banjo, etc., bref, que vous entriez en transe. Pouvez-vous puiser une arme dans l'espace hyperdimensionnel ? Franchement, Lars, dites-le nous. Pouvez-vous en tirer quelque chose qui élimine BX-3. Je vous en prie, Lars, ne vous payez pas ma tête. Si vous nous dites simplement non, nous ne vous mettrons pas à la porte pour cela. Nous essaierons simplement de penser à quelque chose d'autre.

— Non, je ne peux pas, dit Lars.

Les paupières du général battirent. De compassion, eût-il dit, bien que ce fût impossible.

De toute façon, cela ne dura qu'un instant. Son expression sardonique reprit le dessus :

— Quoi qu'il en soit, vous êtes honnête, et c'est ce que je vous demandais.

Il eut un rire qui ressemblait à un aboiement. Une femme du nom de Min Dosker d'une voix curieusement haut perchée, très femme du monde :

— Il pourrait essayer.

— Je peux essayer, fit Lars très vite avant que le général Nitz pût écarter simplement la proposition. Laissez-moi vous expliquer...

Le général lui coupa la parole pour dire d'une voix lente :

— Non, n'expliquez rien. Faites-moi cette faveur personnelle. Lars, je ne vous l'ai pas dit, mais Mme Dosker est de SeRKeB. Alors, puisqu'elle est ici, ne nous exposez pas en long et en large comme vous opérez, ce que vous pouvez et ne pouvez pas faire. À cause de la présence de Mme SeRKeB, nous ne pouvons être totalement francs. Vous nous comprenez, n'est-ce pas. Min ? Min Dosker tripotait ses micro-documents, l'air irrité :

— Je trouve que votre médium devrait essayer...

— Et le vôtre, cette fille Toptchev ? demanda le général Dovbrovsky.

— On m'a informé qu'elle était...

Elle hésita, manifestement, elle aussi était tenue à une certaine réserve.

— Morte ? fit la voix grinçante du général Nitz. Les tensions successives l'ont probablement tuée.

— Oh non ! protesta *Mme* Dosker, horrifiée. Lilo Toptchev est... choquée. Elle fait une cure de calme à l'Institut Pavlov de la Nouvelle-Moscou. Pour le moment, elle est incapable de travailler, mais elle n'est pas morte.

L'un des aides-consomm, une nullité, demanda :

— Quand sortira-t-elle de son état de prostration ? En avez-vous une idée ?

— Dans quelques heures, d'après ce que nous espérons.

Montrant ses dents jaunes, irrégulières, le général Nitz grimaça, se frotta les mains et dit soudain :

— Soit. Powderdry, je suis content que vous soyez ici. Je le suis vraiment. J'aime les gens comme vous qui ne supportent pas qu'on leur raccroche le vidéophone au nez. Lars voulut dire son mot :

— Quelle sorte de personne est cette Lilo... ?

Le général Bronstein, assis à l'extrémité de la table, du côté du général Dovbrovsky, lui jeta un tel regard qu'il s'interrompit net et même, Dieu puissant, se sentit rougir. Déjà le général Nitz reprenait la parole :

— Quand étiez-vous la dernière fois à Fairfax, en Islande ?

— Il y a six ans, répondit Lars.

— Et avant ?

— Jamais.

— Désirez-vous y aller ?

— J'irais n'importe où. J'irais chez Dieu le père. Oui, je serais content de faire quelque chose.

Le général Nitz approuva d'un signe de tête :

— C'est bien. Votre Toptchev devrait être sortie de son choc disons vers minuit, heure de Washington, n'est-ce pas, madame Dosker ?

— J'en suis certaine.

— Avez-vous jamais essayé de travailler avec un autre médium, monsieur Lars ? demanda quelqu'un.

— Non.

Heureusement, il avait pu contrôler sa voix.



— ... Mais je serais heureux de joindre mes capacités et mes années d'expérience à celles de Mlle Toptchev. En fait... Il hésita un instant avant de poursuivre :

— ... Depuis quelque temps, il m'arrive de penser qu'une telle fusion pourrait être hautement avantageuse pour les deux blocs.

Avec une désinvolture voulue, le général Nitz déclara :

— Nous avons ce psychiatre de la clinique Wallingford. Ce sont trois médiums pour armes qu'on nous propose. Les essais ne sont pas encore achevés, mais...

Brutalement, il se tourna vers Lars :

— ...Vous n'aimeriez guère cela, monsieur Lars. Vous n'aimeriez pas cela du tout. Alors, nous vous épargnerons ce désagrément. Pour l'instant.

De là main droite, il fit un geste semblable à un tic. À l'extrémité de la salle, un jeune commandant s'inclina pour appuyer sur le bouton d'un vidéophone. Il prononça quelques mots à voix basse dans un micro, parlant avec des personnes invisibles, puis, se redressant, indiqua de la main l'écran qui s'illumina.

Un visage s'y dessina ; l'image tremblotante venait de très loin sans doute, relayée par satellite. Le général Nitz eut un geste vers Lars :

— Est-ce que notre homme peut collaborer avec votre jeune fille ?

Les yeux lointains et troubles du visage de l'écran se fixèrent sur Lars, tandis que le jeune officier traduisait dans son microphone.

— Non, fit l'homme de l'écran.

— Pourquoi pas, monsieur le maréchal ? demanda Nitz.

Ce visage était celui du plus haut dignitaire de Pip-Est, l'homme qui détenait le pouvoir, président du Comité central du parti communiste et secrétaire général de la SeRKeB, Maxime Paponovitch, maréchal de l'Armée Rouge.

— Parce que nous devons la protéger contre toute publicité. Elle n'est pas bien... je veux dire malade. Je regrette. C'est dommage.

Les yeux de félin de Paponovitch surveillaient la réaction de Lars, comme s'ils pouvaient déchiffrer depuis longtemps le code de ses pensées. Lars, respectueusement, se leva :

— Monsieur le Maréchal, vous commettez une terrible erreur. L'Union Soviétique s'oppose-t-elle à ce qu'on cherche à remédier à cette mauvaise situation ? Indiscutablement, le visage de l'écran exprimait maintenant de la haine, et ses yeux continuaient à scruter ses pensées.

Si on m'interdit de collaborer avec Mlle Toptchev je renforcerai les mesures de sécurité du Bloc-Ouest et considérerai que nous nous occupons seulement de nous. Je vous demande de revenir sur votre décision, pour protéger les milliards d'hommes de pip-Est. Et je suis prêt à rendre publique la nature de notre effort de collaboration, en dépit des instructions éventuelles du présent Conseil. J'ai accès direct aux informedia. Et votre refus...

— Entendu, fit le maréchal Paponovitch. Dans les vingt-quatre heures qui suivent, Mlle Toptchev se trouvera à Fairfax, Islande.

Mais son regard triomphant ne laissait aucun doute sur ce qu'il pensait : « Vous venez de faire seulement ce que nous avions l'intention de faire, nous aussi. Mais vous en avez assumé la responsabilité. En cas d'échec, c'est sur vous que cela retombera. Si bien que nous avons gagné. Merci.

— Merci, monsieur le Maréchal, dit Lars en se rasseyant.

Peu lui importait d'avoir été ou non habilement manipulé. La seule chose qui comptait pour lui était que, dans les vingt-quatre heures qui suivraient, il connaîtrait enfin Lilo Toptchev.

## XIII

La fugue psychologique complexe de Mlle Toptchev laissait à Lars le temps, avant son départ pour l'Islande, de poursuivre le projet que lui avait suggéré Maren.

Il préféra approcher l'ambassade soviétique personnellement, et non par vidéophone. En entrant dans l'immeuble moderne loué à un prix élevé, il se dirigea vers l'employée assise au premier bureau pour demander M. Aksel Kaminsky.

Toute l'ambassade semblait être en proie à une sorte de frénésie. La confusion régnait, comme si le personnel déménageait ou brûlait ses archives.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il à un jeune fonctionnaire au visage boutonneux, qui examinait rapidement ce qui lui parut être des photos de la KACH qui n'avaient rien de secret.

En parfait anglais, le jeune homme répondit ;

— Un accord a été conclu avec la Secnat de l'ONU-O : désormais nous allons utiliser le rez-de-chaussée comme bureau d'échanges d'informations.

Heureux d'interrompre un instant un travail fastidieux, il ajouta :

— ... Naturellement, le véritable lieu de rencontre se trouve en Islande, et non ici. Nous ne disposons ici que de matériaux courants.

Son visage graveleux exprimait le désappointement que lui inspirait cette nouvelle fournée de tâches. Ce n'était pas le satellite étranger qui l'ennuyait, ce petit employé perdu dans l'univers de la bureaucratie. C'étaient les travaux monotones que lui imposait la situation, une situation – se dit Lars – qui pouvait peut-être débarrasser ce jeune homme de tout son travail de routine.

— Monsieur Lars ! Lars se leva :

— Monsieur Kaminsky. Comment allez-vous ?

— Mal.

Il avait l'air fourbu, fiévreux, surmené.

— Cette chose là-haut, monsieur Lars ? Qu'est-ce que c'est ?  
Qui sont-ils ?

— Je me le demande moi-même, monsieur Kaminsky.

— Une tasse de thé ?

— Non, merci.

— Savez-vous ce que votre télé vient d'annoncer ? J'étais dans mon bureau. J'ai entendu le déclic qui précède les informations. Je vous demande pardon de vous apporter d'aussi mauvaises nouvelles, comme le Spartiate retour de la bataille des Thermopyles. Mais... il y a maintenant un second satellite étranger sur orbite.

Lars ne trouva rien à répondre.

— ... Venez dans mon bureau.

Il le précéda à travers le tumulte jusqu'à une petite pièce latérale dont il referma derrière eux la porte. Il semblait s'être un peu calmé et parlait plus lentement, sans le débit saccadé, hystérique, d'un vieil homme effondré :

— ... Pendant que vous m'attendiez, ils ont mis ce second satellite sur orbite. Nous savons maintenant qu'ils peuvent peupler notre ciel. Par centaines de satellites, s'ils le veulent. Notre ciel ! Pensez un peu, ils ne tournent pas sur l'orbite de Jupiter ou de Saturne, là où nous n'avons que quelques spacionefs et sats de surveillance. Ils sont ici. Ils ont traversé nos défenses facilement. Sans aucun doute, ce sont des spacionefs qui les ont déposés comme des œufs, sans avoir à les lancer pour les mettre sur orbite. Mais ces spacionef personne ne les a vus. Aucun dispositif de contrôles ne les a détectés. Ce sont des vaisseaux capables peut-être de changer de système, de l'univers anti-matière à l'univers matériel. Et nous avons toujours cru...

— Oui, nous avons cru que ces êtres fongiformes qui vivent sur Titan et qui savent prendre l'aspect de tous nos objets d'usage quotidien, étaient nos grands adversaires extra-terrestres. Vous avez devant vous un vase, et le temps de tourner le dos, cela crève votre paroi dorsale et se loge dans

l'épiploon du péritoine d'où il faut l'extraire au moyen d'une opération chirurgicale.

— Oui, j'en ai vu un une fois, non pas en train de simuler un objet, mais dans sa forme originale, vésiculaire. Prêt à vous bombarder au cobalt.

Il avait l'air vraiment malade.

— ... Est-ce que cela ne nous ouvre pas les yeux monsieur Lars ? Nous avons une idée de ce qui est possible. Je veux dire que nous savons seulement que nous ne savons pas.

— Aucun percept-extenseur n'a pu nous fournir un renseignement sur la morphologie de ces...

Il chercha le mot pour ne pas dire « ennemi » ou « étranger », trouva seulement : «...adversaires ».

— Je vous en prie, monsieur Lars. Nous avons tous les deux le temps de parler de choses plus agréables. Que désirez-vous ? Certainement pas entendre de mauvaises nouvelles. Alors, quoi ?

Il remplit sa tasse d'un thé noir et froid.

— Je dois rencontrer Lilo Toptchev à Fairfax dès qu'elle sera remise psychologiquement. Vous m'avez interrogé quand nous étions au café au sujet d'un élément...

— Nous n'avons pas besoin de conclure un marché, monsieur Lars. Oublions les armes. Nous ne sommes plus à l'époque du « dépiautage ». Elle ne reviendra jamais.

Lars émit un grognement, comme un animal blessé.

— ... Jamais plus, monsieur Lars. Vous et moi, je parle symboliquement : l'Est et l'Ouest sont sortis de l'état de sauvagerie, de destruction. Nous avons été malins. Nous sommes devenus copains-copains, nous avons conclu des accords, avec de grandes poignées de mains pour finir, nos Protocoles de '02. Nous étions redevenus... comment dit la Bible ? Sans feuilles de figuier...

— Nus, dit Lars.

— Et maintenant, ces filles déshéritées qu'on voit dans nos rues, et ces purzouves, comme vous dites, tous ces pauvres types lisent dans leurs journaux que deux satellites « pas de chez nous » ont surgi dans le ciel, peut-être se font-ils un peu de souci ? Ils

se demandent quelle nouvelle arme conviendra le mieux. Celle-ci ? Non. Alors, celle-là, ou celle-là !

Il faisait des gestes vers des armes non-existantes comme s'il en avait plein son bureau. Sa voix changea, devint presque un gémissement désespéré :

— ... Jeudi, premier satellite étranger. Vendredi, second satellite étranger. Et samedi, ainsi de suite...

— Samedi, nous utiliserons l'arme qui figure dans le catalogue sous le numéro 241, et la guerre sera terminée.

Kaminsky eut un rire douloureux :

— Le 241 ! À utiliser uniquement contre des formes du genre exosquelette, n'est-ce pas ? Une fois la chitine dissoute, l'ennemi est transformé en œuf poché, n'est-ce pas ? Eh oui, voilà qui contenterait le pauvre purzouve. Je me rappelle que la KACH a réussi à obtenir une copie pirate de l'enregistrement vidéo du 241 en pleine action dramatique. Heureusement que vous aviez pu trouver sur Callisto des formes de vie chitineuses ; une démonstration purement graphique aurait manqué d'efficacité. Même moi, j'ai été ému. Et cela se passe sous le sol californien, dans les catacombes de Lanferman. Ce doit être passionnant d'assister aux différents stades du processus de la création, n'est-ce pas ?

— Passionnant, en effet, dit Lars, impassible. Kaminsky choisit un document sur son bureau une simple feuille, ce qui était une anomalie pour l'époque :

— Ce sont des renseignements que nous devons communiquer aux média du Bloc-Ouest. Ce n'est pas « officiel », vous comprenez, mais une « fuite ». Les interviewers des jours et de la télé « surprennent » une discussion, ont ainsi une idée de ce que projette Pip-Est, etc.

Il poussa la feuille vers Lars.

Du premier coup d'œil, Lars comprit la stratégie de la SeRKeB. Stupéfiant, pensa-t-il. Ces gens-là se moquaient d'agir comme des idiots. Ce qu'ils voulaient, c'est se protéger en empêchant qu'on parle de leurs idioties. Et cela, tout de suite, non pas après la défaite de l'« ennemi » ou après sa victoire. Bref, quoi qu'il arrive, Paponovitch, Nitz, et leurs sous-ordres ne pensaient qu'à une chose : tirer leur épingle du jeu beaucoup

plus que protéger les quatre milliards d'êtres humains sur lesquels planait une menace inconnue.

Quelle vanité que celle de l'homme ! Même dans les postes les plus élevés ! Il leva les yeux vers Kaminsky :

— Ce document m'inspire une nouvelle théorie sur Dieu et sur la création.

Kaminsky s'inclina poliment, attendant la suite :

— ... D'un seul coup, voici que je comprends toute l'histoire de la chute de l'homme. Pourquoi tout a si mal tourné...

Kaminsky, l'air très las, soupira :

— Vous êtes intelligent, monsieur Lars. Je suis d'accord avec vous. Nous autres, nous savons, n'est-ce pas ? Le Créateur a loupé sa création, et plutôt que de corriger ce qu'il y avait de mal, il a inventé une histoire pour rejeter sa faute sur quelqu'un de responsable : un vaurien qui *a voulu* que les choses soient ainsi.

— Et voilà pourquoi, monsieur Kaminsky, un sous-entrepreneur de l'État, quelque part dans le Caucase, est en train de voir résilier son contrat avec le gouvernement, qui va le citer en justice.

— Maintenant, monsieur Lars, dites-moi pourquoi vous êtes venu à l'ambassade ?

— Je voudrais avoir une bonne photo, tridimensionnelle et en couleurs, animée si possible, de Mlle Toptchev.

— Entendu. Pouvez-vous attendre vingt-quatre heures ?

— Je désire me préparer à l'avance.

— Pourquoi ?

Le regard de Kaminsky s'était soudain aiguisé.

— Vous avez entendu parler des portraits nuptiaux.

Ah ! C'est le sujet de beaucoup de drames, d'opéras et de légendes héroïques. Mais vous êtes sérieux, monsieur Lars. Vous avez des ennuis. Ce qu'on appelle ici à l'Ouest des *problèmes*.

— J'en suis conscient.

— Mlle Toptchev est ridée, desséchée, un vrai sac de cuir. Elle serait dans un home de vieillards, si elle n'avait son talent de médium.

Ce coup le désarçonna presque complètement. Il se sentit lui-même atteint de sénilité.

— ... Vous en avez presque avalé votre langue, monsieur Lars. Pardonnez-moi cette petite expérience genre Pavlov. Je vous demande pardon. Mais réfléchissez. Vous allez à Fairfax pour sauver quatre milliards d'êtres humains, et non pour trouver une maîtresse qui remplacera votre compatriote Maren Faine, votre Liebesnacht du moment. Comme vous l'avez trouvée pour remplacer... comment s'appelait-elle ? Betty ? La précédente, celle qui d'après la KACH avait des jambes adorables.

— Mon Dieu ! Toujours la KACH, avec les êtres vivants qu'elle transforme en renseignements vendus au milligramme.

— Et à n'importe quel acheteur. À votre ennemi, à votre ami, à votre femme, à votre employeur ou pis encore : à vos employés. L'agence sur laquelle le chantage croît comme l'ivraie. Mais comme vous l'avez découvert dans cette photo floue de Mlle Toptchev, la KACH retient toujours quelque chose, afin de vous tenir en haleine. Pour être sûre que vous aurez encore besoin d'elle. Voyez-vous, monsieur Lars. J'ai une famille, une femme et trois enfants en Union soviétique. Ces deux satellites dans notre ciel peuvent tuer et m'atteindre. Ils peuvent vous atteindre, par exemple si votre maîtresse de Paris mourait de façon atroce, contaminée ou...

— Soit.

— Je voulais simplement vous adresser une requête, c'est tout. Vous allez à Fairfax pour que rien de semblable ne nous arrive. Je prie Dieu pour que vous et Lilo Toptchev trouviez quelque chose, une pièce maîtresse, notre bouclier. Nous sommes des enfants qui jouent protégés par l'armure de leur père. Comprenez-vous ? Si vous oubliez cela, l'essentiel...

Il avait pris une clé et ouvert l'un des tiroirs de son bureau démodé :

— Je possède ceci.

C'était un automatique à balle explosive qu'il tenait à la main.

— ... En tant que fonctionnaire dans une organisation qui ne peut jamais revenir en arrière, mais qui durera tant qu'elle ne sera pas incendiée, détruite, je peux vous donner un



renseignement. Avant que vous partiez pour Fairfax, on vous avertira qu'il n'y a pas de retour. Quelque part, nous avons commis une erreur. Un spacioneuf de surveillance ou satellite de contrôle sur grande orbite, un sat solaire, n'a pas rempli la tâche prévue. Et à cause de cette lacune, un système de relais ou un percept-extenseur est demeuré muet.

Il haussa les épaules, rangea son arme automatique dans le tiroir qu'il referma soigneusement à clé.

— ... Je suis en train de déraisonner.

— Puisque vous vivez à l'Ouest, vous devriez en profiter pour consulter un psychiatre, dit Lars.

Il fit demi-tour, poussa la porte du bureau de Kaminsky, se retrouva dans les pièces principales bourdonnantes d'activité. Kaminsky s'était arrêté à la porte de son bureau :

— Je le ferai moi-même, monsieur Lars, si vous échouez.

Lars se retourna, l'espace d'un moment :

— Quoi ?

— Avec ce que je vous ai montré, et qui attend dans le tiroir.

— C'est noté.

Ils lâchent tous les pédales, se dit-il. Ils croient encore qu'on peut résoudre les difficultés de cette manière quand la situation est vraiment grave, quand c'est une question d'importance vitale. L'évolution des cinquante dernières années n'a fait qu'effleurer l'être humain. Il est resté le même.

Non seulement nous devons affronter la présence de deux satellites étrangers, mais nous ne sommes pas préparés à supporter une tension quelconque, nous devons subir un retour au glaive, à la violence. Toutes les conventions, accords et traités, tout n'est que tromperie. On nous a trompés à l'Est comme à l'Ouest. C'est autant notre faute que la leur : nous avons voulu prendre la route la plus facile, nous avons cru en elle. Et moi-même, pensa-t-il, en plein milieu de cette crise, je me suis précipité à l'ambassade soviétique...

Et qu'est-ce que j'en ai tiré ? Un vieil automatique pointé non vers ma cavité abdominale, mais vers le plafond.

Mais cet homme avait raison. Kaminsky m'a dit la vérité, sans rodomontade, sans tomber dans l'hystérie : si nous échouons, Lilo et moi, les deux blocs nous détruiront. Ils

demandèrent de l'aide ailleurs. Lanferman et ses ingénieurs, surtout Pete Freid, verront ce fardeau retomber sur leurs épaules, et que Dieu les aide s'ils n'y arrivent pas eux non plus, car ils nous rejoindront, Lilo et moi, dans la tombe.

« Ô mort, où est ta victoire ? » C'était une vieille question. Maintenant je peux y répondre, pensa-t-il. Cette victoire est ici. C'est moi.

En hélant un sauteur, il lui vint à l'esprit qu'il n'avait pas obtenu de Kaminsky ce qu'il était venu chercher : il n'avait pas réussi à tirer de son vis-à-vis une photo bien nette de Lilo Toptchev.

En cela également, Kaminsky avait agi correctement. Lars Powderdry devrait attendre sa première entrevue avec son homologue soviétique pour connaître enfin ses traits. Il ne partirait pas préparé.

## XIV

Tard dans la soirée, alors qu'il dormait dans son appartement de New York, *ils* vinrent :

— Elle est tout à fait remise, monsieur Lars. Alors, si vous voulez vite vous habiller ? Nous nous occuperons de vos bagages. Notre aéronef attend sur le toit.

Le chef des hommes du FBI ou de la CIÀ ou de Dieu sait quelle police, des professionnels toutefois habitués à être éveillés et en plein travail à cette heure de la nuit, commença, à la stupéfaction incrédule de Lars, à fourrager dans ses tiroirs et ses armoires pour en tirer le nécessaire d'une manière efficace, silencieuse, mécanique. Ses hommes l'entouraient, chacun accomplissant sans mot sa tâche, tandis qu'encore endormi, irritable, il les contemplait sans parvenir à secouer son étonnement.

Enfin, s'étant repris, il se dirigea vers la salle de bains.

Comme il se passait de l'eau sur le visage, un policier lui dit, de la pièce voisine, négligemment :

— Ils en ont mis trois, maintenant, sur orbite.

— Trois, répéta-t-il stupidement, regardant son visage ridé, fripé par le sommeil, dans le miroir.

Ses cheveux pendaient sur son front comme des algues sèches, et automatiquement il tendit la main vers son peigne.

— Trois satellites. Et le troisième est différent, c'est ce que disent les stations de dépistage.

— Le genre hérisson ?

— Non. Différent seulement. Ce n'est pas un appareil de contrôle. Il ne recueille pas d'inform, comme les deux premiers. Peut-être qu'ils ont déjà fait leur travail.

— En restant là-haut, ils ont prouvé que nous ne pouvions pas les descendre.

Et pour cela, ils n'avaient même pas besoin d'être remplis d'un équipement complexe : deux coques vides suffisaient.

Les policiers étaient vêtus de complets gris sombre de coupe classique et, avec leur crâne rasé, ils ressemblaient à des moines ascètes. Alors que tous se rendaient sur le toit de l'immeuble, l'homme à la droite de Lars, assez rougeaud de teint, lui dit :

— D'après ce que nous savons, vous vous êtes rendu cet après-midi à l'ambassade soviétique.

— C'est exact.

— Cette ordonnance que vous avez...

— Leur défend de m'accoster. Mais moi, je peux le faire. Ils n'ont pas d'ordonnance contre moi, eux.

— Vous avez réussi ?

Sur le coup, il ne sut que répondre. Cette question signifiait-elle que le FBI ou la CIA connaissent la cause de sa démarche ? Enfin, comme ils traversaient la terrasse en direction de l'aéronef gouvernemental, appareil qui lui était familier, genre chasseur à grand rayon d'action, il répondit :

— Il m'a dit ce qu'il voulait dire... Est-ce réussir ? L'aéronef s'éleva. New York, rapidement, s'évanouit derrière eux. Ils survolaient déjà l'Atlantique. Les lumières, les habitations des hommes, disparurent. Lars, regardant en arrière, ressentit une sorte de regret névrotique, une sensation aiguë, pénétrante, de perte, une perte telle que rien ne pourrait jamais la compenser de toute l'éternité.

— Comment allez-vous faire ? demanda le policier qui pilotait.

— Je vais leur donner l'impression absolue, totale, entière, exhaustive, inconditionnelle, que je suis franc, honnête, loyal, naïf, véridique, loquace...

Furieux, le policier l'interrompit :

— Espèce d'idiot ! Ce sont nos vies qui sont en jeu !

Quand Lars répondit, sa voix avait changé :

— Vous êtes cadre, n'est-ce pas ? Tout comme votre compagnon ? Alors, vous savez que je peux vous fournir un gadget, un élément « dépiauté » d'un système de guidage de soixante stades, qui allumera vos cigares en faisant résonner à l'arrière-plan un quatuors cordes de Mozart, tandis qu'un autre gadget, élément lui aussi dépiauté d'un second article multiplex, vous servira votre nourriture, vous la mâchera, même en

recrachant tous les noyaux si c'est nécessaire, dans un troisième gadget, lequel...

L'un des policiers tourna la tête vers son compagnon :

— Je comprends maintenant pourquoi les gens détestent à ce point tous ces dessinateurs de mode d'armes. Ce sont d'ignobles tapettes...

— Non, dit Lars. Vous vous trompez. Ce n'est pas là que le bât me blesse. Voulez-vous savoir ce qui ne va pas en moi ?... Dans combien de temps arrivons-nous ?

— Presque tout de suite, répondirent les deux policiers en même temps.

— Je vais faire de mon mieux. Ce qui ne va pas, c'est que je ne fais pas ce que je devrais faire. Ça démolit un homme ; à cause de cela, il a peur de tout. Mais je suis payé, ou j'ai été payé jusqu'à maintenant, pour ne pas faire ce que j'aurais dû faire. Parce que c'est cela qu'on a voulu de moi.

Le policier qui était son voisin demanda :

— Croyez-vous, Powderdry, que vous et cette Lilo Toptchev pouvez y arriver ? Avant que ceux de là-haut...

Il eut un geste vers le ciel semblable à celui d'un laboureur d'autrefois.

— ... avant qu'ils nous laissent tomber dessus la chose quelle qu'elle soit qu'ils préparent en disposant leur réseau de sats, ce qui leur permet de bien calculer leur coup, de toucher exactement l'endroit qu'ils veulent. Par exemple – et c'est ce que je crois – le Pacifique qu'ils transformeront en vapeur en nous faisant bouillir comme des homards du Maine. Lars garda le silence.

— Il ne dira rien, dit le policier qui pilotait.

Son ton était un curieux mélange de colère et de désolation, celui d'un enfant, et Lars se sentit touché. Lui-même devait avoir ce ton, parfois.

— À l'ambassade soviétique, ils m'ont dit très sérieusement qu'ils nous tueraient, elle et moi, si jamais nous ne trouvions rien, si ce n'est une de ces prétendues armes avec lesquelles nous gagnons notre vie depuis des dizaines d'années. Oui, ils nous tueront, si vous ne nous tuez pas d'abord.

Le policier-pilote répondit, calmement :

— Nous vous tuerons d'abord. Parce-que nous serons plus près de vous. Mais pas tout de suite. Il y aura un délai convenable.

Sa curiosité éveillée, Lars demanda :

— Vous l'a-t-on ordonné ? Ou est-ce une idée à vous ?

Pas de réponse.

— ... Vous ne pouvez me tuer tous les deux, dit Lars, tentant de paraître à la fois philosophe et désinvolte. Mais il n'avait pas le cœur à la philosophie, et sa désinvolture ne fut guère appréciée. Aussi reprit-il :

— ... Peut-être le pourriez-vous quand même. Saint Paul ne dit-il pas qu'un homme peut renaître ? Oui, mourir et revenir à la vie. Si un homme naît deux fois, on peut également l'assassiner deux fois.

Son voisin le policier lui donna enfin la réplique :

— Dans votre cas, ce ne serait pas un assassinat. Il ne précisa pas sa pensée, mais peut-être était-elle indéfinissable, pensa Lars. Il sentait peser sur lui leur haine, leur frayeur, leur espoir aussi. Ils espéraient encore, comme Kaminsky. Pendant des années, ils avaient payé pour qu'il ne produise aucune arme vraiment mortelle, et maintenant, avec une naïveté totale, ils étaient prêts à s'accrocher à ses basques, comme Kaminsky, mais toujours avec cette menace sous-jacente : ils le tueraient, s'il échouait. Il commençait à comprendre beaucoup de choses auxquelles il n'avait jamais pensé, sur cette société dirigée par les « cadres ».

Le fait d'être à l'intérieur, de savoir vraiment ce qui se passait, ne leur avait pas facilité la vie. Comme lui, ils souffraient. Ils n'étaient pas, comme on le lui avait dit récemment, orgueilleux, vaniteux, enflés d'*hubris*. La connaissance les rendait incertains, inquiets, pour la même raison que l'ignorance permettait à la multitude, aux purzouves, de dormir en paix. Trop de maturité d'esprit, trop de responsabilité, voilà ce qui écrasait les cadres, jusqu'à ces deux nullités, ces deux policiers, ainsi que leurs collègues qui devaient continuer à emballer chez lui ses chemises, ses souliers, ses sous-vêtements et ses combinaisons dans des valises et des boîtes. Et le fond de leur inquiétude, qu'était-il ?

Simplement qu'ils savaient, comme Lars, que leur destin reposait entre les mains de faibles d'esprit. C'était simple comme cela. Faibles d'esprit à l'Est, faibles d'esprit à l'Ouest, faibles d'esprit comme le maréchal Paponovitch et le général Nitz. Faibles d'esprit – se dit-il soudain – comme *lui-même*, et il sentit la honte lui enflammer le front. C'était la médiocrité absolue de leurs chefs qui effrayait les cercles dirigeants. Le dernier « surhomme », le dernier homme de fer, avait été Joseph Staline. Depuis... rien que des petits mortels, des fonctionnaires politicien amateurs de compromis...

Mais l'autre terme de l'alternative était encore pire, et cela, tous le savaient, même les purzouves au niveau qui était le leur.

Cet autre terme, ils le voyaient maintenant sous la forme de trois satellites étrangers.

D'une voix traînante, comme si cela n'avait pas très grande importance, le policier-pilote déclara :

— Voici l'Islande.

Au-dessous d'eux, les lumières de Fairfax brillaient.

## XV

Les projecteurs ouvraient devant lui un tunnel lumineux et doré dans lequel il s'engagea. Le vent des glaciers du nord, pénétrant jusqu'aux os, le mordit soudain, et il avança rapidement, suivi par les deux policiers. Eux aussi grelottaient, et tous trois se hâtèrent de gagner aussi vite que possible le bâtiment le plus proche.

La porte étanche du bâtiment se referma derrière eux, et la chaleur les assaillit. Ils s'arrêtèrent un instant, haletants. Les visages des policiers étaient affreusement rouges et enflés, pas autant peut-être à la suite des changements atmosphériques qu'à cause de leur tension d'esprit, comme s'ils avaient redouté d'être saisis et rejetés dehors.

Quatre membres de la KVD, police secrète soviétique, surgirent du néant, vêtus de complets en laine, démodés, d'avant la mode des combinaisons, de chaussures basses pointues, portant chacun une cravate tricotée. Ils semblaient s'être détachés littéralement, métaphysiquement, des murs de l'antichambre dans lequel Lars et les deux policiers des États-Unis du Bloc-Ouest reprenaient leur souffle.

Sans un mot, avec de lents gestes rituels sans tromperie, les policiers du Bloc-Ouest et de la police secrète soviétique échangèrent leurs documents d'identification. Chacun d'eux devait en porter sur lui deux ou trois kilos : cet échange de cartes, de portefeuilles et de clés bourdonnantes accordées aux ondes céphaliques, semblait devoir se poursuivre indéfiniment.

Et tous gardaient le silence, aucun d'eux ne levait les yeux. Toute leur attention était concentrée sur les documents qui établissaient leur identité.

Lars s'écarta, vit un distributeur automatique de chocolat chaud, y introduisit une pièce de monnaie et se retrouva bientôt, une tasse cartonnée à la main, buvant à petites gorgées, debout, très las, conscient qu'il avait vraiment mal à la tête et



qu'il n'avait même pas pris la peine de se raser. Au fond de lui-même, il regretta l'aspect inférieur, inconvenant, vraiment lamentable, qui devait être le sien.

Quand les policiers du Bloc-Ouest eurent enfin terminé cet échange de matériel d'identification avec leurs collègues de Pip-Est, il dit d'un ton sarcastique :

— J'ai l'impression d'être une victime de la Gestapo. Tiré du lit, pas rasé et dans mes plus mauvais vêtements, ayant à affronter...

— Vous n'aurez pas à affronter un *Reichsgericht*, dit un policier de l'Est qui l'avait entendu.

Son anglais était d'une précision un peu artificielle, celle qu'on peut attendre d'un enregistrement éducatif audio-visuel. Lars pensa immédiatement aux robots, aux androïdes, à toutes les machines en général. C'était un présage de mauvais augure, se dit-il. Il se rappela que ce genre de débit, totalement plat, sans modulation, était souvent l'indice de certaines formes larvées de maladies mentales, en général de lésions au cerveau. Il réprima un grognement. Il savait maintenant ce que voulait dire T.S. Eliot : le monde ne finirait pas dans une explosion, mais dans un gémissement. Un gémissement, une plainte inaudible devant cet aspect mécanique de ceux dont il était désormais le prisonnier. Ce mot définissait exactement sa situation, que cela lui plût ou non.

Le Bloc-Ouest, pour des raisons qui naturellement lui échappaient et qu'il n'avait aucune possibilité de juger, avait accepté que sa rencontre avec Lilo Toptchev eut lieu sous la juridiction de l'Union soviétique. Peut-être était-ce la preuve du peu de confiance que le général Nitz et son entourage avaient en lui et en ce qui pouvait résulter de cette entrevue. Il s'adressa au policier soviétique :

— Je vous demande pardon, mais je ne parle pas l'allemand. Il va falloir que vous m'expliquiez.

Ou alors interroger Orville, là-bas, dans cet appartement d'un univers différent, maintenant perdu.

— Il est vrai que vous autres Américains ne connaissez aucune langue. Mais vous avez un bureau à Paris. Comment vous débrouillez-vous ?

— En ayant une maîtresse qui parle français, italien et russe, et qui est formidable au lit, ce que vous pouvez noter dans mon dossier. C'est elle qui dirige mon bureau de Paris.

Il se tourna vers les deux policiers des États-Unis qui l'avaient accompagné :

— Allez-vous me laisser ici ?

— Oui, monsieur Lars.

Dans leur réponse, il n'y avait aucune trace de mauvaise conscience ou même de simple intérêt. Un chœur grec exprimant un rejet total de responsabilité humaine ou morale. Pendant un instant, il demeura consterné. Et si les Soviets décidaient de le garder ? À qui le Bloc-Ouest s'adresserait-il pour obtenir des dessins d'armes nouvelles ? En partant du principe que l'invasion de l'atmosphère terrestre par des inconnus fût d'abord repoussée... Mais personne ne l'en croyait capable.

— Par ici, monsieur Lars.

Les quatre hommes de la KVB l'avaient entouré et il se retrouva au milieu d'eux sur un escalier roulant, puis dans une salle d'attente où des gens normaux, des hommes et des femmes, attendaient un départ ou une arrivée. Tout cela était étrange, pensa-t-il, un rêve.

— Puis-je acheter une revue ? demanda-t-il.

— Certainement.

Les quatre hommes l'accompagnèrent jusqu'à l'étalage et, comme des sociologues, le regardèrent faire son choix. La Bible ? pensa-t-il. Pourquoi pas l'autre bout de l'échelle ? Un livre de bandes dessinées comme celui-ci, en couleurs sinistres, bon marché : « *L'homme-pieuvre bleu de Titan* » ? Pour autant qu'il pouvait en juger, c'était la pire niaiserie qu'il y eût en vente. Il paya l'employé robot avec une pièce américaine. La machine le remercia de sa voix automatique, nasillarde.

Comme ils s'éloignaient, l'un des hommes de la KVB demanda :

— Lisez-vous normalement ce genre de littérature, monsieur Lars ?

— Je garde soigneusement toute la collection, depuis le Numéro Un.

Un sourire officiel lui répondit.

— ... Et ça a beaucoup baissé, surtout au cours de la dernière année.

Il roula le magazine et le mit dans sa poche.

Plus tard, en survolant les toits de Fairfax dans un sauteur militaire du gouvernement de l'URRS, il jeta un coup d'œil sur cette bande dessinée à la lueur insuffisante de l'éclairage du plafond, juste au-dessus de sa tête.

Naturellement, il n'avait jamais jusqu'alors lu une telle idiotie. C'était atroce ! L'homme-pieuvre bleu, suivant une longue tradition toujours en honneur, faisait sauter des immeubles entiers, éliminait à jamais des escrocs, et à la fin de chaque épisode, reprenait son déguisement favori : il redevenait Jason St. James, employé des plus ternes chargé d'assurer le fonctionnement d'un ordinateur. Cela également était traditionnel, pour des raisons qui se perdaient dans l'obscur passé des bandes dessinées, mais qui avaient également rapport à la petite amie de Jason St. James, Nina Whitecotton, laquelle tenait une rubrique de cuisine pour gourmets dans le *Chronicle Times* de Monrovia, un journ mythique répandu soi-disant dans toute l'Afrique occidentale.

Autre détail intéressant : Nina Whitecotton était une négresse. Aussi noire d'ailleurs que tous les autres héros de la bande dessinée, y compris l'homme-pieuvre bleu quand il redevenait Jason St. James ! Et la ville de ses exploits était « une grande région métropolitaine quelque part au Ghana ».

Cette bande dessinée s'adressait donc à un public afro-asiatique. Par l'un des hasards du mécanisme distributeur autonome mondial, elle avait échoué en Islande.

Dans le second épisode, l'homme-pieuvre bleu se voyait temporairement privé de ses pouvoirs surnaturels par la présence d'un météore de zularium, métal rare « du système de Bételgeuse ». Et le dispositif électronique par lequel l'assistant de l'homme-pieuvre bleu, Harry North, professeur de physique à Kinshasa, lui redonnait sa puissance perdue juste à temps pour prendre la main dans le sac les monstres de « la quatrième planète de Proxima, Agakana », ce dispositif ressemblait à vous en couper le souffle à l'article 204, tiré d'un de ses dessins.

Dans le troisième épisode, le dernier du livre, Harry North intervenait une fois de plus à temps, avec une intelligence consommée, en utilisant une autre machine qui lui était familière, bien qu'il ne pût immédiatement lui assigner son numéro d'ordre. L'homme-pieuvre bleu triomphait une fois de plus, mais sur des êtres provenant de la sixième planète d'Orion. Heureusement, d'ailleurs, car ces êtres étaient particulièrement abominables : l'artiste s'était surpassé.

— Vous trouvez cela intéressant ? demanda l'un des policiers de la KVB.

Intéressant, pensa Lars, et comment ! L'écrivain et le dessinateur s'étaient certainement adressé à la KACH pour dérober quelques-unes de ses idées les plus originales au point de vue technologique. Peut-être pouvait-il soumettre cette affaire de vol aux tribunaux ?

Mais ce n'était pas le moment. Il remit le magazine dans sa poche.

Le sauteur atterrissait sur un toit. Le moteur cessa de tourner, et la porte s'ouvrit pour qu'il pût descendre. De la même voix neutre, avec le même vocabulaire précis, l'homme de la KVB s'adressa à lui :

— C'est un motel. Mlle Toptchev l'occupe en entier. Nous avons expulsé les autres clients et disposé des sentinelles pour assurer votre sécurité. Vous ne serez nullement dérangé.

— Vraiment ? Est-ce sûr ?

Son interlocuteur réfléchit, le temps de mettre sa phrase au point :

— Vous pouvez avoir de l'aide à n'importe quel moment. Et naturellement le service courant : sandwiches, café, liqueurs...

— Médicaments ? Drogues ?

Le policier le regarda. Comme lui, ses trois collègues contemplaient Lars, solennellement, avec des yeux ronds de hibou.

— ... C'est que je prends des drogues. Je croyais que la KACH vous avait avertis. Et j'en prends toutes les heures.

— Quelles drogues ?

Le ton de l'homme était prudent, sinon soupçonneux :

— De l'escalatium.

Il était sûr de l'effet : ce fut une consternation générale.

— Mais, monsieur Lars. L'escalatium est un toxique cérébral. Vous n'auriez plus six mois à vivre !

— Je prends aussi de la Coniorizine, pour compenser cette toxicité métabolique. Je les mélange, je les écrase avec une cuiller à thé pour en faire une poudre que je fais dissoudre dans un précipité, lequel est une solution injectable...

— Mais monsieur, vous pouvez en mourir. De convulsions vasculaires-motrices ! En moins d'une demi-heure...

Les quatre policiers soviétiques avaient l'air épouvantés. Enfin l'un d'eux prit une décision :

— Nous allons faire venir immédiatement votre médecin du Bloc-Ouest, le Dr Todt. Il pourra surveiller le processus de vos piqûres. Nous ne pouvons assumer cette responsabilité. Est-ce que cette combinaison de stimulants est absolument indispensable pour que vous entriez en transe ?

— In-dis-pen-sa-ble !

Une fois de plus, ils conférèrent entre eux :

— Voulez-vous descendre, monsieur Lars ? Vous trouverez en bas Mlle Toptchev qui, à notre connaissance, n'utilise aucune drogue. Restez avec elle jusqu'à l'arrivée du Dr Todt et de vos deux médicaments.

Leurs regards étaient sévères ;

— ... Vous auriez dû nous prévenir, ou amener avec vous vos drogues et le Dr Todt. Les autorités de l'Ouest ne nous ont pas informés.

Ils étaient vraiment fâchés.

— Entendu, dit-il en se dirigeant vers la rampe automatique.

Quelques instants plus tard, il se retrouva devant la porte de Mlle Toptchev, accompagné du policier qui parlait le mieux l'anglais. Il s'entendit soudain dire à voix haute :

— J'ai peur.

Le policier avait déjà frappé. Il se retourna pour dire d'un ton moqueur :

— Peur de confronter votre talent avec celui de *notre* médium, monsieur Lars ?

— Non...

Ce n'était pas cela. Il redoutait que Lilo fût telle que Kaminsky l'avait décrite : un sac d'ossements et de peau, desséchée, flétrie, noircie, comme le cuir d'un porte-monnaie mis au rebut. Consumée intérieurement, peut-être, par les exigences de leur profession commune. Dieu seul savait ce qu'elle avait dû endurer de la part de son « client ». Ils étaient beaucoup plus durs dans cette partie du monde, et depuis toujours. Cela explique peut-être la décision du général Nitz qui le plaçait ainsi sous l'autorité de Pip-Est, se dit-il : il sait qu'on peut me soumettre ici à des pressions plus fortes et il s' imagine que, dans ce cas, il se peut que je fonctionne mieux.

En d'autres mots, pensa-t-il lugubrement, depuis le début, je n'aurais jamais tout dit. Ici, sous la juridiction de la KVB, en présence de l'organisme supérieur de l'Union soviétique, le SeRKeB, tout serait différent. Le général Nitz faisait davantage confiance aux méthodes de Pip-Est pour lui arracher ses secrets, s'il en avait, qu'à celles de ses propres employés.

*Mais c'est ce que je crois moi aussi*, se dit-il soudain. La porte s'ouvrit, et il vit Lilo Toptchev. Elle portait un sweater en jersey noir, un pantalon et des sandales, ses cheveux rejetés en arrière étaient retenus par un ruban. Elle ne semblait pas avoir plus de dix-sept ou dix-huit ans. Sa silhouette était celle d'une adolescente qui n'a pas encore atteint sa maturité. D'une main, elle tenait un cigare, maladroitement, gauchement, pour avoir l'air d'une véritable adulte, pour les impressionner, lui et l'homme de la KVB. Cela aussi était manifeste. D'une voix voilée par l'émotion, Lars se présenta :

— Je suis Lars Powderdry.

Souriante, elle tendit la main, une main petite, douce, fraîche, qu'il eût pu écraser dans la sienne, et qu'il prit délicatement, avec une extrême déférence, avec l'impression qu'en la serrant maladroitement, il pouvait l'endommager à jamais.

Le policier le poussa littéralement dans la chambre. Puis la porte se referma derrière lui.

Il était seul avec Lilo Toptchev. Son rêve s'était réalisé.

— Voulez-vous une bière ? demanda-t-elle.

Ses dents étaient d'une régularité parfaite, minuscules et bien rangées. Le type nordique, absolument pas slave.

— Vous avez une bonne connaissance de l'anglais. Je me demandais comment ils allaient résoudre la barrière linguistique.

Il avait en effet redouté la présence d'un tiers, d'un interprète habile, toujours en retrait, mais entre eux.

— J'ai appris l'anglais à l'école.

— Est-ce possible ? Vous n'avez jamais été à l'Ouest ?

— Je n'étais jamais sortie de l'Union soviétique avant cette fois-ci. En fait, la plupart des régions de Pip-Est, surtout celles où domine la Chine, me sont interdites.

D'une démarche souple, elle gagna la kitchenette de la suite plus ou moins luxueuse d'un motel indiscutablement réservé aux cadres pour lui chercher une bouteille de bière. Mais à la porte, elle fit un geste pour attirer son attention et lui indiquer le mur, en face de lui, contre lequel elle s'était appuyée. Puis ses lèvres articulèrent, mais sans un son : *micro*.

Un dispositif audio-visuel les surveillait, naturellement. Comment pouvait-il en être autrement ? Il se rappela le livre d'Orwell, *1984*, devenu un classique. Mais dans ce cas, nous savons que nous sommes surveillés et, théoriquement au moins, par nos bons amis. Nous sommes *tous* amis, maintenant. Sauf si l'on en croyait ce qu'avait dit Kaminsky : si nous ne parvenons pas à sauter à travers le cerceau enflammé, Lilo et moi, ces bons amis nous tueront.

Mais qui pouvait les en blâmer ? C'était une chose qu'Orwell n'avait pas prévu ; *ils* ont peut-être raison, et *nous* tort, n'est-ce pas ? Elle revint avec la bière :

— Je vous souhaite tout le bonheur possible, dit-elle en souriant. Sais-tu que je suis déjà amoureux de toi ? pensa-t-il.

Nous tueront-ils vraiment, pour cela ? Alors, que Dieu les aide ! Parce que toute leur civilisation et eux tous, à l'Est comme à l'Ouest, ne valent vraiment pas la peine d'être sauvés.

— ... Qu'est-ce que c'est que cette histoire de drogues ? J'ai entendu des bribes de votre conversation sur le toit, avec les policiers. Est-ce vrai, ou vous amusiez-vous à compliquer leur tâche ?

— C'est vrai, répondit Lars.  
— Je n'ai pas saisi le nom des drogues. J'avais pourtant ouvert la porte pour mieux entendre.  
— Escalatium.  
— Oh non !  
— Et la coniorizine. Je les mélange...  
— Oui, ça j'ai entendu. Vous vous les injectez en piqûres. Vraiment ? J'ai cru que vous disiez cela pour les embêter.

Elle le regardait avec une expression très digne, mais avec un certain amusement. Aucune désapprobation, aucune surprise horrifiée chez elle, rien de l'indignation morale de l'homme de la KVB, qui inévitablement était simple d'esprit. Chez elle, c'était presque de l'admiration. Lars enchaîna :

— Si bien que je ne peux rien faire jusqu'à ce qu'arrive mon médecin. Si ce n'est...

Il s'assit sur un siège noir en fer forgé.

— ... attendre en buvant de la bière. Et en te regardant.  
— Moi aussi, je prends des drogues.  
— Ils m'ont affirmé le contraire.  
— Ce qu'ils disent ou savent, c'est ce que voit un ver qui chemine dans un tas de fumier...

Elle se tourna vers l'espion audio-visuel dissimulé dans le mur :

— ... Et cela vaut également pour vous, Guéchenko !  
— Qui est-ce ?  
— Le commandant du service de renseignements de l'Armée Rouge qui commande spécialement l'équipe de surveillance de la KVB. C'est lui qui étudiera l'enregistrement de ce que nous faisons et disons maintenant, vous et moi, n'est-ce pas vrai, commandant ? dit-elle en se tournant vers le mur.

Puis, faisant de nouveau face à Lars, elle expliqua calmement :

— ... Voyez-vous j'ai été condamnée. Lars la regarda :  
— Vous voulez dire que vous avez commis un crime, un crime légal, bien défini, – et que vous avez été jugée...  
— Jugée et condamnée. Tout cela en tant que pseudo... Je ne sais pas comment l'appeler. Par un mécanisme ; oui, c'est cela, par un mécanisme. Par lequel je suis en ce moment, légalement,



en dépit de toutes les garanties civiles et politiques de la Constitution, une personne qui n'a plus aucun recours. Tous les tribunaux soviétiques me sont fermés. Aucun juriste ne peut rien pour moi. Je ne suis pas comme vous. Je *sais* ce que vous êtes, Lars, ou M. Lars, ou M. Powderdry, quel que soit le nom que vous préféreriez. Je sais comment on vous traite dans le Bloc-Ouest. J'envie depuis des années votre position, votre liberté, votre indépendance !

— Croyez-vous que je puisse leur dire leurs quatre vérités quand ça me chante ?

— Oui. J'en suis sûre. La KACH me l'a dit. J'ai obtenu des renseignements sur vous, en dépit de ces gens qui vivent plongés dans leur tas de fumier, comme Guéchenko.

— La KACH vous a menti, Lilo.

## XVI

Ses paupières battirent. La main qui tenait le cigare éteint et la boîte de bière, se mit à trembler. Lars dit encore :

— Pour l’instant, je suis en leur pouvoir aussi totalement que vous l’êtes.

— N’êtes-vous pas venu ici *volontairement* ?

— Oui. En fait, j’ai personnellement plaidé ma cause devant le maréchal Paponovitch. Personne ne m’a obligé à venir ici. Personne ne m’a menacé d’un revolver. Mais quelqu’un a tiré son revolver de son tiroir pour que je le voie bien et que je sache...

— Un homme du FBI ?

Ses yeux s’étaient agrandis, comme ceux d’un enfant auquel on raconte un exploit fabuleux.

— Non, pas à proprement parler. Un *ami* du FBI, dans ce monde amical, coopératif, qui est celui où nous vivons. Mais ce n’est pas important. Nous ne devons pas nous laisser déprimer en parlant de cela. Ce que vous devez savoir, c’est qu’ils peuvent à tout moment mettre la main sur moi. Le moment venu, ils me l’ont fait comprendre.

— Ainsi, la différence n’est pas si grande, dit-elle pensivement. Et on m’avait dit que vous étiez une sorte de prima-donna !

— J’en suis une. Je suis difficile à vivre. On ne peut compter sur moi. Mais, malgré tout, s’ils le veulent vraiment, ils peuvent tirer de moi ce dont ils ont besoin. Et c’est cela qui compte. Qu’est-ce que vous prenez comme drogue ?

— De la formophane.

Il n’en avait jamais entendu parler. Maladroitement aussi gauchement qu’un adolescent qui veut jouer à l’adulte, elle avala quelques gorgées de bières, directement de la boîte, continuant :

— C’est un médicament rare. Vous ne l’avez pas à l’Ouest. C’est une firme de l’Allemagne de l’Est, une ancienne usine

appartenant à un cartel pharmaceutique d'avant l'époque nazie, qui le fabrique. En réalité, on le fabrique...

Elle hésita un instant. Manifestement, elle se demandait s'il était sage de poursuivre :

— ... On le fabrique uniquement pour moi. L'institut Pavlov de la Nouvelle-Moscou a analysé pendant six mois mon métabolisme cérébral pour voir ce qu'on pouvait faire pour... *l'améliorer*. Une fois en possession de sa formule chimique, on l'a transmise à TA-G. Chemie. Et l'A.G. Chemie fabrique pour moi deux grammes de formophane par mois.

— Quel en est l'effet ?

— Je ne sais pas, répondit-elle prudemment.

Il eut soudain peur. Pour elle. Pour ce qu'ils avaient fait et pouvaient refaire aussi souvent qu'ils le voudraient.

— Ne ressentez-vous vraiment aucun effet ? Une plongée plus profonde dans l'état de transe ? Une transe plus longue ? Moins de séquelles désagréables ? Vous devez ressentir quelque chose. Vos dessins se sont peut-être améliorés ? Voilà pourquoi ils vous donnent de la formophane.

— Peut-être pour m'empêcher de mourir ?

La peur qui le rongait devint encore plus forte :

— Pourquoi mourir ? Expliquez-vous. Même si l'on considère la nature épileptiforme de...

Il essayait de ne pas hausser la voix, de parler sans passion, comme si la chose avait peu d'importance.

— Je suis très malade, dit-elle. Mentalement. J'ai ce qu'ils appellent des « dépressions ». Voilà pourquoi je fais et ferai toujours de longs séjours à l'Institut Pavlov. Ils éprouvent beaucoup de difficultés à me maintenir en état de fonctionner, Lars. C'est un fait. C'est une affaire de tous les jours, et la formophane m'est une aide. J'en prends, et je suis heureuse d'en prendre. Je n'aime pas ces « dépressions », quel que soit le nom qu'on leur donne. Savez-vous ce que je ressens alors ?

Elle se pencha vers lui, avec une sorte de passion :

— ... Voulez-vous le savoir ?

— Naturellement.

— Une fois, j'étais en train de regarder ma main. Je l'ai vue se dessécher, mourir, devenir la main d'un cadavre. Elle a pourri,

est devenue poussière. Et cela a gagné tout mon corps. Je ne vivais plus. Et puis... je suis revenue à la vie. Mais d'une autre façon, c'était la vie d'après. D'après la mort... Dites quelque chose.

— Je pense que cela pourrait intéresser les institutions culturelles et religieuses.

C'était tout ce qui lui était venu à l'esprit.

— Dites-moi, Lars. Pensez-vous que nous deux, tous les deux ensemble, nous soyons capables de faire ce qu'ils veulent ? Pouvons-nous leur donner ce qu'ils appellent... je hais ce mot... une arme véritable.

— Évidemment.

— Mais d'où la tirerons-nous ?

— De l'endroit que nous... visitons. Comme si nous prenions de la psylocybine, qui est apparentée, comme vous le savez, à l'hormone des glandes surrénales. Mais j'ai toujours préféré penser que c'est comme si je prenais du *téo-nanacatyl*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un mot aztèque qui signifie « la chair de Dieu ».

— Vous le connaissez sous le nom de son alcaloïde : la mescaline.

— Visitons-nous le même endroit, vous et moi ?

— Probablement.

— Où est-ce ?

Elle avait levé la tête, l'attendant, l'écoutant, le regardant.

— Vous ne dites rien. Vous ne savez pas. Moi, je sais.

— Alors, dites-le moi.

— Je vous le dirai si vous prenez de la formophane.

Elle se leva, disparut dans la pièce voisine. Elle revint avec deux cachets qu'elle lui tendit.

Pour des raisons qu'il ignorait, qui d'ailleurs ne l'intéressaient pas, il avala les deux cachets avec sa bière sans même esquisser un geste de protestation. Pendant un moment, les cachets lui collèrent à la gorge, semblèrent devoir y rester, puis glissèrent au-delà du point d'où il aurait pu les rejeter en toussant. Désormais, la drogue faisait partie de lui, quel que fût son effet, quelle que fût l'influence particulière qu'elle pût avoir sur lui. Il l'avait prise de confiance. C'était ainsi.

Confiance en Lilo Toptchev, pensa-t-il soudain, et non dans cette drogue. Ce fut alors qu'elle dit à sa grande surprise :

— Tout homme capable de faire cela est un homme qui a échoué.

Elle semblait triste, mais absolument pas déçue. Comme si la confiance qu'il lui montrait faisait ressurgir un pessimisme instinctif, profondément enfoui en elle. Ou était-ce quelque chose de plus ? Le fatalisme slave ?

Il ne put s'empêcher de rire, comme si elle se caricaturait elle-même. En réalité, il ne savait rien d'elle, ne pouvait pas déchiffrer le fond de sa pensée. Elle dit soudain :

— Vous allez mourir. J'avais préparé à l'avance ce que j'ai fait. J'ai peur de vous.

Elle eut un sourire :

— ... Ils m'ont toujours dit que si je les laissais tomber, des hommes de main de la KVB qui opèrent déjà dans le Bloc-Ouest, vous kidnapperaient, vous transporteraient à Boulganinegrad pour vous utiliser, tandis qu'ils me rejetteraient sur ce qu'ils appellent « le tas d'ordures de l'histoire ». À la vieille manière consacrée. À la manière de Staline.

— Je ne croirai jamais, même l'espace d'une seconde, que vous me dites la vérité.

— Vous ne croyez pas que vous avez fait tout ce chemin juste pour que je vous assassine ?

Il se contenta de répondre d'un signe de tête. Après un instant, elle soupira :

— Vous avez raison.

Il se laissa aller en arrière sur son siège, enfin soulagé. Sa respiration reprit.

— ... Mais j'ai peur de vous. Ils m'ont toujours menacé avec vous, j'ai vécu avec cette épée de Damoclès au-dessus de ma tête, si bien qu'il me suffisait de penser à vous pour vous haïr. Évidemment, vous mourrez. Tout le monde meurt. Tous sont morts dans le passé. Mais vous ne mourrez pas de ce que je viens de vous donner. C'est un stimulant du métabolisme du cerveau, qui ressemble à de la sérotonine. Je vous l'ai donné parce que je voulais vraiment voir l'effet que ça vous fait. Savez-vous ce que je voudrais arriver à faire avec vous ? Essayer tous

deux vos drogues avec la mienne. Nous n'associerions pas seulement notre talent, mais nos stimulants métaboliques pour voir ce que nous en tirerions. Parce que...

Elle hésita un instant, de plus en plus l'air d'une enfant, à la fois sombre et excitée :

— ... Parce que nous devons réussir, Lars. Nous le devons.

— Nous réussirons, affirma-t-il d'un ton rassurant. Et soudain, alors qu'il était assis, la boîte de bière à la main, alors qu'il la regardait nonchalamment, pensant qu'il s'agissait d'une bière excellente, danoise, brune, la drogue fit son effet.

D'un seul coup, il se trouva comme envahi par un feu dévorant. Il parvint péniblement à se redresser, les mains en avant. La boîte de bière tomba, se mit à rouler, répandant partout son contenu sur le tapis, des traînées sombres, laides, mousseuses, comme si l'on venait d'égorger quelque grand animal et que sa vie sortait de lui à flots. Comme si, en dépit de ce qu'elle venait de dire, pensa-t-il, j'étais entré dans le royaume de la mort. Dieu puissant !

— Qu'y a-t-il ?

La voix de Lilo lui parvenait de très loin.

— C'est votre sérotonine... Il s'exprimait avec difficulté.

— ... Peut-être la combinaison avec l'alcool, la bière. Pouvez-vous... la salle de bain.

Il fit un pas, deux pas.

Elle le guidait, effrayée. Cela, il en était sûr, il voyait encore son visage marqué par la peur.

— ... Ce n'est rien. Je... Ce fut tout.

Le monde s'était évanoui. Il était mort. Et il se retrouvait dans un autre monde éclatant de lumière terrible, auquel il n'avait encore jamais accédé.

## XVII

Un homme presque semblable à une idole, les traits de son visage comme gravés dans un bloc de granit, se penchait sur Lars. Il portait un uniforme élégant, constellé de médailles aux rubans de différentes couleurs.

Il dit enfin :

— Il vit maintenant.

Deux membres du corps médical s'inclinèrent. Ils portaient de longues blouses blanches, toutes simples, qui retombaient jusque sur leurs pieds. Lars aperçut un équipement de survie qui avait dû coûter un prix stupéfiant, des grandes machines au bruit rythmé, avec des tuyauteries et des appareils de mesure, des groupes générateurs, le tout fonctionnant à grand bruit. L'air était chargé d'ozone auquel se mêlait une odeur de pharmacie. Il vit également une table couverte d'instruments, et il reconnut l'un d'eux, qu'on employait pour une trachéotomie.

Mais les médecins soviétiques n'avaient pas eu à l'utiliser. Il reprenait conscience à temps.

Le dispositif de surveillance, pensa-t-il, ce dispositif caché dans le mur, avec son matériel audio-visuel enregistrant constamment tout ce qui se passait, remplissant un but qui pouvait devenir sinistre, avait signalé sa chute, déclenché l'alarme, le tout assez tôt pour le sauver.

Arriver à la salle de bain n'eût pas été suffisant. Il regarda l'officier de l'Armée Rouge en grand uniforme, avec ses médailles, son col dur et ses épaulettes :

— Commandant Guéchenko, dit-il.

— Oui, monsieur Lars...

L'officier, il le voyait maintenant, était pâle.

— ... C'est votre nerf pneumogastrique. Puis quelque chose avec la moelle épinière et l'œsophage : personnellement, je ne comprends pas très bien. Mais pendant une minute ou deux,

vous étiez bien près de... Évidemment, on pouvait toujours vous congeler et vous éloigner d'ici, en avion. Mais...

— Je sais, fit Lars. J'ai senti que c'était très près.

Il tourna la tête, vit Lilo Toptchev, blottie contre le mur du fond. Elle le regardait fixement.

— Croyez-vous que je l'ai fait exprès ?

Sa voix venait de très loin, lui sembla-t-il, et il l'entendait à peine. Pendant un instant, il crut rêver, puis il comprit qu'elle était là et ce qu'elle demandait. Il connaissait aussi la réponse. La vérité. Mais à voix haute, pour mieux la protéger, il déclara :

— Un accident.

— C'était un accident, répéta-t-elle. Elle semblait prête à défaillir.

— Je pense que nous en sommes tous conscients. Vous avez eu une réaction allergique, fit le commandant Guéchenko sans pouvoir cacher son irritation.

La croyez-vous vraiment, commandant ? Un professionnel comme vous ? Non, on ne peut pas vous tromper comme cela. Même moi, je sais distinguer un accident du reste. Elle a tenté le coup, et puis elle a eu peur parce que ma disparition entraînait la sienne. Elle a dû le comprendre devant la violence de ma réaction. Elle ne pouvait pas la prévoir : elle n'est pas encore une adulte.

Mais pourquoi ? De peur que je la remplace ? Ou peur de quelque chose d'autre ?

Lorsqu'il parla, ce fut pour s'adresser à Lilo :

— C'est l'arme ?

— Oui.

— Vous pensiez que ça viendrait. Par nous, comme ils l'espèrent.

— Ce serait trop, dit-elle.

Il la comprenait de mieux en mieux :

— Comme jadis, avant les Protocoles. Quand il n'y avait pas d'accord. Ni de supercherie. Quand les armes étaient des armes.

Elle répondit dans un murmure :

— Comme jadis. Je l'ai su dès que je vous ai vu. Ensemble, nous y arriverions, ce serait fait, et personne ne pourrait rien y changer. Nous serions là où s'étend notre conscience, et où ils



ne peuvent aller. Ils peuvent tout combiner : lapsilocybine-psilocibé, la stropharia mexicaine, l'acide lysergique, la diéthylamide, tout ensemble. Ils ne peuvent pas nous suivre. Et ils le savent.

Le commandant Guéchenko, furieux, intervint en criant presque :

— Les satellites ! *Trois* ! M'entendez-vous. Et il va y en avoir un quatrième, un cinquième, et ce sera notre fin à tous.

— Évidemment ! Je vous comprends. Vous avez sans aucun doute raison.

Elle gardait tout son sang-froid et semblait d'avance admettre sa défaite. Le commandant Guéchenko se tourna vers Lars pour répéter d'une voix sardonique :

— Sans aucun doute ! Vous l'avez entendue ?

Ses yeux scrutaient Lars, cherchaient à deviner sa réaction. Lars parlait encore avec difficulté :

— Vous n'avez pas à vous faire du souci à mon sujet ou au sujet de mon attitude. Il y a quelque chose qui ne va pas en elle. Je vois désormais clairement pourquoi vous la maintenez sous une telle surveillance. Je vous comprends parfaitement. À partir de maintenant, je veux le Dr Todt.

— Il sera là dans quelques minutes. Et il demeurera constamment sur place si bien qu'elle n'aura plus la possibilité de tenter contre vous une autre agression psychotique. Et si vous le désirez, un de nos fonctionnaires médecins peut lui aussi...

— Todt me suffira, dit-il en s'asseyant.

Le commandant Guéchenko s'inclina comme pour faire les plus expresses réserves :

— J'espère que vous ne vous trompez pas. De toute façon, nous agissons comme vous le voulez dans toute cette affaire.

Il se retourna vers Lilo :

— ... Nous pourrions vous traduire devant un tribunal, vous le savez, n'est-ce pas ?

Comme elle se taisait, Lars prit la parole :

— Je désire courir ce risque. Je veux continuer à travailler avec elle. En fait, nous n'avons même pas commencé. Et nous devrions nous y mettre. Je pense que la situation le commande.

Toujours sans prononcer une parole, Lilo Toptchev ralluma son cigare. Ses mains tremblaient. Sans le regarder, les yeux fixés sur l'allumette, elle lançait des bouffées de fumée grise.

Non, il ne pourrait pas avoir confiance en elle pendant encore longtemps, très longtemps. Et quant à la comprendre...

— ... Dites-moi, commandant. Avez-vous assez de pouvoir pour lui demander de jeter ce cigare. J'ai déjà de la difficulté à respirer.

Immédiatement, deux policiers en civil avancèrent vers elle. D'un air provocant, elle laissa tomber le cigare à terre, sans l'éteindre. Il y eut un grand silence dans la pièce tandis que tous la regardaient. Lars parla de nouveau :

— Elle ne le ramassera jamais. Vous pouvez attendre tant que vous voudrez.

Un homme de la KVB se baissa, ramassa le cigare et l'éteignit dans un cendrier.

— ... Je veux travailler avec vous, Lilo. Êtes-vous d'accord ?

Il la regardait attentivement, essayant de deviner ce qu'elle ressentait, ce qu'elle pensait, mais sans succès. Même les professionnels qui l'entouraient semblaient impuissants. Elle nous échappe, se dit-il. Il faut pourtant aller de l'avant malgré ce mauvais départ. Et dire qu'elle tient nos vies entre ses mains ; des mains d'enfant...

Mon Dieu, quelle pagaille !

Le commandant l'aidait à se mettre debout. Tout le monde dans la pièce se mit en mouvement pour lui prêter assistance, et ils se gênaient les uns les autres d'une manière qui l'eût amusé à un autre moment. Le commandant l'emmena à l'écart pour lui parler :

— Vous savez pourquoi nous avons pu intervenir aussi vite.

— Oui, elle m'avait indiqué l'endroit où se trouvent les récepteurs.

— Vous comprenez pourquoi nous les avons installés.

— Peu m'importe pourquoi.

Le commandant Guéchenko voulut le rassurer :

— Elle coopérera. Nous la connaissons. Nous avons au moins appris assez de choses sur elle pour pouvoir le prédire.

— Vous n'avez pas prévu ce qui vient d'arriver.

— Nous ne pouvions prévoir qu'une préparation que supporte parfaitement son métabolisme cérébral pouvait vous être fatale. Et nous nous demandons comment elle a pu le savoir, à moins qu'elle ait agi au hasard.

— Elle n'a pas agi au hasard, dit Lars.

— Serait-ce l'effet d'une faculté pré-cognitive que vous auriez, vous autres médiums ?

— Peut-être... mais est-elle malade au sens clinique du mot ?

— Vous voulez dire psychologiquement ? Absolument pas. Elle est téméraire, débordante de haine. Elle nous déteste, elle refuse de coopérer. Mais elle n'est pas malade.

— Et si vous la laissiez aller ?

— Aller ? Aller où ?

— N'importe où. Donnez-lui sa liberté. Ne vous occupez plus d'elle pendant un temps. Vous ne me comprenez pas ?

Il était en train de perdre son temps. Il voulut toutefois faire encore un essai. L'homme à qui il s'adressait n'était ni idiot ni fanatique. Simplement conditionné par son milieu.

— ... Savez-vous ce qu'est une fugue ?

— Oui, une fuite.

— Laissez-la fuir jusqu'à ce qu'elle...

Il hésita. Ironiquement, avec toute la sagesse de son âge, une sagesse qui n'était limitée ni au monde soviétique ni à l'instant présent, Guéchenko demanda :

— Jusqu'où, monsieur Lars ?

Il attendait une réponse. Lars n'avait pas changé d'avis :

— Je veux demeurer seule avec elle et entreprendre le travail que nous devons accomplir, elle et moi. En dépit de ce qui s'est passé. Et il faut agir sans délai, sinon nous courrons le risque d'affaiblir encore ce qu'il peut y avoir en elle de désir de coopérer. Renvoyez tout le monde et envoyez-moi mon médecin.

\*

\* \*

Le Dr Todt était au courant :

— Je voudrais procéder à un examen complet. Lars lui mit la main sur l'épaule :

— Il faut que nous nous mettions au travail, elle et moi. Les examens doivent attendre. Ils attendront mon retour à New York.

L'air de plus en plus morose, son nez aquilin paraissant encore plus mince, le Dr Todt haussa les épaules :

— *De gustibus non disputandum est*. C'est de la folie, voilà mon opinion. Ils m'ont refusé la formule de leur poison si bien que nous ne pouvons même pas l'analyser. Dieu seul sait l'effet qu'il a eu sur vous.

— Il ne m'a pas tué, et pour cette fois nous nous contenterons de cette constatation. De toute façon, faites bien attention à nous pendant tout le temps que dureront sa transe et la mienne. Et si vous avez quelques mesures à prendre pendant ce temps-là...

— Oui, je procéderai à un électrocardiogramme et à un électro-encéphalogramme, mais seulement sur vous. Pas sur elle. Ils n'ont qu'à assumer leurs responsabilités. Elle n'est pas ma patiente. Vous savez ce que je pense ?

Son ton était de plus en plus aigre.

— Vous pensez que je devrais retourner à New York.

— Le FBI peut vous enlever...

— Avez-vous les capsules d'escalatium et de coniorizine ?

— Oui, et Dieu merci, je n'aurai pas à vous piquer. C'est la première décision raisonnable que vous prenez aujourd'hui.

Todt lui tendit les deux petites capsules.

— Je n'ose pas me faire piquer. Cela pourrait réveiller ce poison qu'elle m'a donné.

C'était un avertissement, pensa-t-il. Désormais, il serait plus prudent avec ces drogues, bien qu'il fût habitué à elles. Ou peut-être s'imaginait-il les connaître ?

Il s'immobilisa face à Lilo Toptchev, qui lui rendit calmement son regard. Il chercha un instant le moyen d'engager la conversation de façon apaisante :

— Je suppose que vous auriez pu me donner quatre cachets au lieu de deux. C'eût été pire.

— C'est bon, dit-elle d'un ton tragique. Je me rends. Il n'y a pas moyen d'échapper à cette fusion idiote de nos esprits, n'est-ce pas ? Il faut que je cesse d'être un individu, que je perde le

peu de moi qu'ils me laissaient ! Seriez-vous surpris, monsieur Lars, si c'était moi qui avais mis ces satellites en orbite ? Grâce à un talent parapsychologique encore inconnu ?

Elle souriait, heureuse de son idée, pour improbable qu'elle fût.

— ... Vous n'avez pas peur, non.

— Absolument pas, dit-il.

— Eh bien, je parie que je pourrais effrayer *quelqu'un* en parlant de la sorte. Mon Dieu, si j'avais seulement accès aux infomedia, comme vous. Mais peut-être pouvez-vous les toucher à ma place ? Vous pourriez citer mes paroles.

— Commençons maintenant.

Sur un ton très calme, Lilo Toptchev l'avertit :

— Si vous mettez votre esprit à l'unisson du mien je vous préviens que quelque chose va vous arriver. Arrêtons-nous là, je vous en supplie.

— Commençons tout de suite. Le Dr Todt nous surveillera.

— Le Dr « La Mort ».

— Pardon, fit-il, interloqué. Derrière lui, la voix du Dr Todt s'éleva :

— C'est juste. C'est ce que mon nom « Todt » signifie en allemand : mort. Elle a tout à fait raison.

Comme si elle se parlait à elle-même, d'une voix soudain chantante, Lilo proféra :

— Et c'est cela que je vois. Je vois la mort. Si nous allons plus loin.

Le Dr Todt tendit à Lars un verre d'eau :

— Prenez vos médicaments.

Rituellement, comme avant chaque transe, Lars prit un exalatium et une coniorizine. Mais en les avalant, et non par injection. Le résultat, espérait-il, serait le même.

Les yeux du Dr Todt ne le quittaient plus :

— Si la formophane, qui lui est indispensable, est toxique pour vous, si elle tend à supprimer le fonctionnement de votre système neuro-végétatif, vous devriez vous demander quelle est la différence qu'il peut y avoir entre vos deux talents parapsychologiques ? Car il est évident qu'il y a une différence. Et une différence radicale.

— Vous ne croyez pas que nous puissions fonctionner ensemble, elle et moi ? demanda Lars.

— Il est probable que non, dit le Dr Todt calmement.

— Eh bien, nous allons le savoir bientôt, fit Lars. Lilo Toptchev se détacha enfin du mur où elle était restée appuyée et se dirigea vers eux, les yeux brillants :

— Oui, nous le saurons bientôt.

## XVIII

Lorsque Surley Febbs arriva enfin à la Forteresse Washington, il fut surpris de découvrir qu'en dépit de la concordance parfaite de ses papiers d'identification, il ne pouvait entrer.

La présence dans le ciel de satellites étrangers hostiles avait suscité une recrudescence des mesures, des formalités et des procédures de sécurité. Ceux qui étaient déjà à l'intérieur ne pouvaient plus sortir. Surley G. Febbs, à l'extérieur, ne pouvait entrer.

Assis lugubrement dans un parc du centre de la ville, contemplant un groupe d'enfants qui jouaient, Febbs, accablé par un sentiment de frustration, en vint à se demander : « Mais que suis-je venu faire ici ? C'est une escroquerie ! Ils vous annoncent que vous êtes un aide-consomm, et quand vous vous présentez, ils vous ignorent ! »

Cela dépassait sa compréhension.

Les satellites ? Une excuse, naturellement. Ces salauds voulaient simplement garder le monopole du pouvoir. N'importe qui un peu averti, versé depuis assez longtemps dans l'étude de l'esprit humain et de la société – comme moi – s'en rend immédiatement compte.

Ce dont j'ai besoin, c'est d'un avocat, se dit-il. Le plus grand des avocats, dont je peux m'assurer les services si je le veux.

Seulement, il n'avait pas envie de dépenser tant d'argent pour le moment.

Se plaindre aux journaux ? Mais leurs pages étaient remplies de titres sensationnels, à vous faire crier de peur, au sujet des satellites. Comment les purzouves se seraient-ils occupés d'autre chose, comme par exemple des véritables valeurs de l'homme et du tort causé à un simple citoyen ? Comme toujours, les ignorants et les sots étaient complètement absorbés par les crétineries des mass-media. Ce n'était pas son cas à lui, Surley

G. Febbs. De toute façon, cela ne l'introduisait pas à l'intérieur de la Forteresse Washington.

Un vieil homme chancelant s'approcha, vêtu de ce qui semblait être les restes reprisés, rapiécés et maintes fois lavés d'un quelconque uniforme militaire. Lentement, il gagna le banc sur lequel se trouvait Febbs, hésita un instant, puis s'assit dans un craquement de toutes ses articulations.

— Salut, dit-il d'un filet de voix rauque. Toussotant, crachotant, il s'essuya les lèvres humides du revers de la main.

— Hem, grogna Febbs.

Il n'avait nullement envie de converser, surtout avec cet épouvantail à moineaux. On devrait fourrer ces gens-là dans un foyer d'anciens combattants, pensa-t-il, avec défense d'en sortir. Ils devraient tous être morts depuis longtemps ! Le vétéran fit un geste vers les enfants et, malgré lui, Febbs regarda :

— Regardez-moi ça. Ça joue ! À des jeux auxquels on jouait déjà avant votre naissance. Les jeux ne changent jamais. Le meilleur qu'on ait jamais inventé, c'est le Monopoly. Vous connaissez ?

— Hem, fit Febbs.

— Moi, j'ai un Monopoly. Pas sur moi, mais je sais où je peux l'avoir. Au cercle des anciens combattants.

De nouveau, il leva l'index, une sorte de branchage desséché par l'hiver.

— ... Voulez-vous jouer ?

— Non, déclara Febbs très clairement.

— Pourquoi pas ? C'est un jeu adulte. Moi, je joue tout le temps, parfois huit heures dans une journée. À la fin j'arrive toujours à être propriétaire des terrains plus chers...

— Je suis aide-consomm, dit Febbs pour couper court.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Un haut fonctionnaire du Bloc-Ouest.

— Vous êtes dans l'armée ?

— Pas du tout !

Dans l'armée, lui ! Un militaire, comme tous ces crétins !

— Ce sont des militaires qui gouvernent le Bloc-Ouest, insista le vétéran.



— Le Bloc-Ouest, expliqua Febbs, est un *gestalt* économique et politique, dont le fonctionnement à l'échelon suprême est assuré par un Conseil composé de...

— Maintenant, ils jouent aux barres, oui, aux barres. Je m'en souviens. Savez-vous que j'ai fait la Grande Guerre ?

Febbs décida qu'il était temps de changer de banc. Dans son humeur actuelle, alors qu'on venait de lui refuser son droit légal, celui de s'asseoir à la table du Conseil de la Secnat de l'ONU-O, il n'était pas disposé à prêter l'oreille aux soi-disant « exploits » de ce laissé-pour-compte, cette espèce de relique tremblotante et sénile.

— J'étais le chef d'une G.T.H. Chargé de l'entretien, mais en uniforme. Et nous étions en première ligne. Avez-vous jamais vu une G.T.H. en action ? L'une des meilleures armes tactiques qu'on ait inventées, mais avec des ennuis constants dans l'alimentation et l'allumage. Un peu trop de voltage, et toute la tourelle explosait, vous vous souvenez ? Ou peut-être était-ce avant votre époque ? De toute façon, cette alimentation par feed-back...

— Ça va, ça va, dit Febbs, en se tordant presque de rage.

Il s'était dressé d'un bond et commençait à s'en aller. Le vieux poursuivait :

— Un jour, j'ai été blessé par les fragments d'un cône qui s'était détaché du système de soupape à baïonnette.

La Grande Guerre, mon œil ! Une petite révolte dans une colonie quelconque ! Un peu de bruit pendant une journée. Et la G.T.H., Dieu seul savait ce que pouvait être ce rossignol qui devait certainement faire partie des cent premières séries d'armes. On devrait mettre au rebut les servants avec leurs armes. Pas idée de gaspiller le temps de gens précieux comme lui avec des bêtises semblables !

Puisque les circonstances le chassaient du parc, il décida de faire un second essai pour s'introduire au *Kremlin*, Quelques instants plus tard, il expliquait à la sentinelle :

— C'est une violation de la constitution du Bloc-Ouest ! Sans moi, votre réunion d'en bas ne vaut pas plus qu'une assemblée de kangourous, compris ? Rien n'est légal sans mon vote. Appelez votre supérieur, votre chef. Dites-le lui.

Impassible, le visage de granit, l'homme ne l'écoutait même pas.

Au même moment, un énorme sauteur noir gouvernemental passa au-dessus d'eux et amorça sa descente sur la piste de ciment, au-delà du poste de garde. Instantanément, la sentinelle prit son vidéophone, commença à donner des ordres.

— Qui est-ce ? demanda Febbs, dévoré de curiosité comme par une armée de fourmis.

Le sauteur avait atterri. Et Febbs en vit descendre... le général George Nitz.

— Général ! hurla Febbs d'une voix aiguë qui, au-delà de la barrière électrifiée, atteignit l'homme en uniforme.

— ... Général ! Je suis votre compagnon ! J'ai sur moi les papiers qui prouvent que j'ai accès au Conseil, je suis un aide-consomm, et j'exige que vous usiez de votre autorité pour qu'on me laisse entrer, sinon j'intente une action en justice pour violation de mes droits. Je n'ai pas encore consulté mon avocat, général, mais je parle sérieusement. Général !

Le général Nitz, continuant à s'éloigner, avait déjà disparu dans le petit bâtiment qui constituait la seule superstructure de la Forteresse souterraine.

Le vent glacial de Washington fouettait les jambes de Febbs. Pas d'autre bruit que celui de la voix de la sentinelle, qui continuait à donner des ordres dans le vidéophone.

— Nom de... dit Febbs, désespéré.

Un petit sauteur de louage tout délabré atterrissait maintenant devant la barrière. Une femme entre deux âges, portant un manteau démodé de couleur sale, s'approcha timidement du garde, pour dire avec une fermeté affectée :

— Jeune homme, je dois me rendre au Conseil de la Secnat de l'ONU-O. Je m'appelle Martha Raines et je suis une aide-consomm nouvellement promue.

Pour prouver ses dires, elle fouillait déjà dans son sac. La sentinelle abaissa un instant son vidéophone pour dire brièvement :

— Depuis une heure trente ce matin, heure du sixième fuseau horaire, de nouvelles mesures de sécurité sont appliquées :

personne n'est admis même avec un laissez-passer AÀ ou supérieur. Je regrette, madame.

Il reprit sa conversation interrompue, penché sur son vidéophone. Pensivement, Febbs s'approcha de l'inconnue :

— Je suis dans la même situation désagréable que vous, Madame...

— Mademoiselle.

— Mademoiselle. On nous refuse ce qui est notre droit légal, et je songe sérieusement à entreprendre une action en justice contre les responsables.

Martha Raines avait l'air d'une souris, et ses soupçons étaient presque aussi marqués que les siens :

— Serait-ce ces satellites ? Évidemment. Tout le monde s'occupe d'eux, et ils se fichent pas mal de nous. Et moi qui suis venue de si loin, de Portland, dans l'Oregon. Vraiment, c'est trop fort. J'ai abandonné ma boutique de cartes de vœux, je l'ai donnée à ma belle-sœur, tout cela pour accomplir ma tâche de patriote. Et maintenant, voyez ça ! Ils ne veulent pas nous laisser entrer !

Elle avait l'air plus abasourdie que furieuse.

— ... Ça fait la cinquième porte que j'essaie. Chaque fois, c'est la même chose. Ils ont reçu des instructions.

— Nous allons entrer, dit Febbs.

— Mais si à chacune de ces portes...

— Nous allons trouver les quatre autres aides-consomm. Nous constituerons un groupe d'action. Ils n'oseront pas nous refouler tous ensemble : ce n'est qu'en divisant qu'ils peuvent régner sur nous. Je ne pense pas qu'ils oseront faire de même quand nous serons réunis tous les six. Ce serait admettre qu'ils siègent dans une illégalité voulue. Et je vous parie que si nous nous adressons tous les six à l'un de ces interviewers autonomes, de l'émission du Joyeux Commis-Voyageur, par exemple, et que nous lui disions tout, on délaisserait ces satellites assez longtemps pour que justice soit faite.

En effet, Febbs avait aperçu plusieurs interviewers de la télé à la porte principale. Toutes les agences d'informedia étaient en alerte constante à cause des satellites.

Il ne restait plus qu'à joindre les quatre autres aides-consomm. Mais déjà un autre sauteur de louage descendait, atterrissait. À l'intérieur, Febbs distingua un adolescent nerveux, l'air déçu, et il eut aussitôt l'intuition que c'était là un autre aide-consomm récemment promu.

Et quand nous serons à l'intérieur, pensa Febbs en serrant les mâchoires de rage, nous allons les faire sauter ! Nous dirons à cette espèce de gros imbécile de Nitz qu'il peut aller se faire cuire un œuf !

Déjà, il haïssait ce général qui l'avait ignoré. Nitz ne savait pas que les choses allaient changer. Il s'en apercevrait bientôt, tout comme jadis, quand le sénateur Joe McCarthy, ce grand Américain du siècle dernier, avait obligé les crétins de son temps à l'écouter. Oui, Joe McCarthy les avait tous secoués vers 1950, et maintenant Surley Febbs et cinq autres citoyens typiquement consommateurs, munis de papiers indiscutables, d'une authenticité que nul ne pouvait mettre en doute et qui faisaient d'eux les représentants qualifiés de deux milliards d'êtres humains, allaient secouer les puces de tous ces incapables !

Comme l'adolescent nerveux descendait de son sauteur, Febbs se dirigea vers lui, l'air sombre et décidé :

— Je suis Febbs, dit-il, et cette dame est Martha Raines. Nous sommes des aides-consomm nouvellement promus. En êtes-vous un ?

Le jeune homme avala visiblement sa salive :

— Oui... et j'ai essayé à la porte E, et alors à...

— Peu importe, déclara Febbs.

Une vague de confiance le gonflait soudain de force. Il voyait de loin un interviewer autonome. Le robot s'approchait d'eux.

Mû par une colère soudaine, Febbs marcha à sa rencontre, ses deux collègues le suivant avec docilité. Ils semblaient heureux de le laisser agir pour eux, d'avoir un porte-parole.

Un chef, voilà ce qu'ils avaient trouvé.

Febbs lui-même se sentait transformé. Il n'était plus un homme. Il était une Force Spirituelle.

Jamais il ne s'était senti aussi bien.

## XIX

Lars commençait à mal discerner ce qui se passait autour de lui. Il était assis en face de Lilo, ne la quittant pas des yeux, tandis que le Dr Todt surveillait les enregistrements de l'électrocardiogramme et de l'électro-encéphalogramme. Mais ses pensées étaient encore claires : *cette fille va tenir sa promesse*. Quelque chose de grave va se passer. Je le sens et je sais que je n'y suis pour rien. Le Bloc-Ouest a déjà trois médiums pour me remplacer. Et sans aucun doute, l'Est en a encore davantage.

Mais le Pip-Est n'était pas plus son ennemi que le KVB. Les autorités soviétiques venaient de prouver leur bonne volonté. Elles lui avaient sauvé la vie. Sa Némésis était assise juste en face de lui, une fille de dix-huit ans qui portait un sweater de jersey noir, des sandales, un pantalon collant, et dont les cheveux étaient maintenus en arrière par un ruban. Cette fille, mue par la haine et par la peur, avait, comme mesure d'introduction, tenté de le tuer.

Mais tu es si terriblement attirante, pensa-t-il, physiquement et sexuellement, oui, sexuellement, que...

Oui, je me demande comment tu es sans ce sweater, sans ce pantalon et pieds nus, sans même ce ruban. Voilà une direction dans laquelle je voudrais bien te rencontrer, mais comment ? Est-ce que les systèmes de surveillance audio-visuels nous en empêcheraient ? Personnellement, que toutes les écoles militaires soviétiques et leurs cadets se rincent l'œil sur un tel enregistrement, cela me serait bien égal. Mais pour toi, certainement pas. Tu nous haïrais d'autant plus, moi comme eux.

L'effet des drogues commençait à se faire sentir. Bientôt, il perdrait connaissance, et quand il reviendrait à lui, le Dr Todt l'aurait ramené de l'autre monde avec un dessin. La production

était automatique, au point de vue neurologique, s'entend : c'est-à-dire que le dessin serait là, on n'y serait pas.

— Avez-vous un amant ? demanda-t-il à Lilo.

Son froncement de sourcils était de mauvais augure :

— Cela ne regarde personne.

— C'est important pour moi. Le Dr Todt intervint :

— Lars, votre électro-encéphalogramme montre que vous...

— Je sais...

Il articulait déjà difficilement, sa mâchoire était totalement engourdie :

— ... Lilo, moi, j'ai une maîtresse. Elle dirige mon bureau de Paris. Savez-vous que...

— Quoi ?

Elle continuait à le fixer d'un air soupçonneux.

— Que je laisserais bien Maren pour vous ?

Il vit que le visage de Lilo s'adoucissait. Puis un rire s'éleva, un rire ravi, qui remplit la pièce :

— C'est merveilleux ! Vous le pensez vraiment ?

Il put seulement acquiescer de la tête. Il en était au stade où il ne lui était plus possible de parler. Mais Lilo ne s'y trompa pas, et son visage rayonna soudain, comme si une auréole de gloire le baignait.

D'un haut-parleur du mur, une voix froide d'homme d'affaires dit :

— Mademoiselle Toptchev, vous devez synchroniser le rythme de vos ondes alpha avec celles de M. Lars. Dois-je vous envoyer un médecin ?

— Jamais, répondit-elle très vite. L'auréole qui nimbait son visage avait disparu.

— ... Personne de l'institut Pavlov, comprenez-vous ! Elle glissa de son siège pour s'agenouiller près de Lars. Elle appuya sa tête contre la sienne, et ce contact physique lui rendit un peu de son rayonnement, une sorte de chaleur, sembla-t-il à Lars. Le Dr Todt intervint nerveusement :

— Dans vingt-cinq secondes, M. Lars sera parti. Pouvez-vous y arriver ? Votre stimulant cérébral...

— Je l'ai pris. Ne pouvez-vous pas nous laisser seuls, tous les deux ? Évidemment non !

Après ce moment d'irritation, elle soupira. Puis s'adressant à Lars :

— ... Lars, monsieur Powderdry. Vous n'avez pas eu peur quand vous avez cru que vous alliez mourir. Je vous ai vu, vous avez compris soudain... Pauvre Lars...

Elle lui caressa les cheveux, maladroitement :

— ... Vous gardez votre maîtresse à Paris probablement parce qu'elle vous aime. Mais moi, je ne vous aime pas. Voyons quelle sorte d'arme nous pouvons faire à nous deux. Notre enfant...

— Il ne peut vous répondre, mais il vous entend, dit le Dr Todt.

— Quel drôle d'enfant à mettre au monde, par deux étrangers. Ma tentative d'assassinat a-t-elle fait de nous deux amis ? De bons amis ? Des amis intimes ? De cœur, comme vous dites. Je préfère cela.

Elle lui avait pris la tête et la pressait contre la laine rugueuse qui recouvrait son sein.

Et il le sentit. Il sentit contre sa joue ce grattement sombre et doux, et le gonflement régulier de cette poitrine qui respirait. Il pensa que cette surface de laine sans doute synthétique le séparait d'elle, mais qu'il y avait encore, normalement, une autre couche de tissu, dessous, et peut-être une troisième couche encore. Mais de ses lèvres aux miennes, il n'y a rien, sauf une distance, une distance infranchissable, celle d'une feuille de papier à dessin.

— En sera-t-il toujours de même ?

Son ton devenait de plus en plus doux :

— ... Vous pourriez mourir dans cette posture, Lars. Comme si vous étiez un enfant à moi. Vous, et non plus un dessin.

Elle se tourna vers le Dr Todt :

— Je m'en vais, moi aussi. Ne vous inquiétez pas.

— Nous ferons le voyage ensemble, lui et moi. Que ferons-nous en dehors de l'espace-temps, là où vous ne pouvez pas nous suivre ? Ne le devinez-vous pas ?

Elle se mit à rire, tandis que ses mains, soudain très douces, caressaient les cheveux de Lars. Il entendit encore la voix de Todt, qui disait :

— Dieu seul le sait...

Et ce fut tout. D'un seul coup, le grattement du tissu contre sa joue n'exista plus.

Il lutta pourtant pour retenir ce qui s'écoulait ainsi entre ses doigts. Mais au lieu de cela, il se retrouva serrant fortement, grotesquement, un stylo à bille.

Sur le plancher, il vit une feuille de papier froissée. Il était de retour. Cela semblait impossible. Il ne pouvait le croire, ni se le figurer. Mais la sensation de peur qu'il avait encore lui restitua la réalité de ce mode.

Le Dr Todt s'empara du dessin :

— Intéressant, Lars. De toute façon, vous êtes maintenant plus vieux d'une heure. Et vous revenez avec le dessin très simple d'un...

Il se mit à glousser de rire. Oui, le Dr Todt riait.

— ... d'un treuil à vapeur.

Encore étourdi, Lars s'assit, prit à son tour le dessin. Malgré son incrédulité, il dut se rendre à l'évidence : le Dr Todt ne plaisantait pas. Il avait devant lui un treuil à vapeur d'un ancien modèle. C'était tellement drôle qu'il n'avait nullement envie de rire.

Mais ce n'était pas tout.

Lilo Toptchev ressemblait à un petit tas de vêtements, à un androïde habillé, mis au rebut pour une raison inconnue, et qu'on aurait laissé tomber d'une hauteur considérable. Elle étreignait une feuille de papier. Instantanément il put voir, même dans son état à demi-inconscient, que ce dessin n'était pas celui d'une machine archaïque. Il avait échoué ; Lilo avait réussi. Il ouvrit ses doigts raidis pour prendre la feuille. Elle était toujours étendue à terre. Sans bouger, elle dit :

— Mon Dieu, quel mal de tête !

Elle n'avait même pas ouvert les yeux :

— ... Quel est le résultat ? C'est oui ou c'est non ? Encore quelque chose à « dépiauter » ?

Les paupières toujours closes, elle attendait la réponse.

— ... Je vous en prie, répondez-moi, l'un ou l'autre. Mais ce dessin, se dit Lars, n'est pas celui de Lilo.

C'est le mien. Ou plutôt le mien partiellement. Oui, certains traits n'étaient pas de lui, il les reconnaissait : depuis des



années, la KACH lui ramenait de Pip-Est des dessins semblables. Lilo avait fait sa part de travail et lui la sienne : ensemble, ils avaient tracé ces traits. Physiquement peut-être, leurs deux mains tenant le même stylo à bille ? Le Dr Todt devait le savoir, et non seulement lui, mais les « huiles » soviétiques qui avaient suivi l'enregistrement audio-visuel de ce qui venait de se passer. Et le FBI le saurait également par la suite, grâce à cet enregistrement, ou peut-être un accord avait-il eu lieu pour que la transmission fut immédiate.

— Lilo, levez-vous, dit-il.

Elle ouvrit les yeux, souleva la tête. Son visage était hagard, son expression sauvage, celle d'un oiseau de proie.

— ... Vous avez l'air terrible.

— Je suis terrible. Je suis une criminelle. Ne vous l'ai-je pas avoué ?

Elle parvint à se mettre debout, chancelante, et serait retombée si le Dr Todt, impassible, ne l'avait soutenue.

— ... Merci, Dr Mort. Merci... La KACH ne vous a-t-elle pas rapporté que je vomis après chacune de mes transes ? Emmenez-moi dans la salle de bains. Vite ! Et donnez-moi de la phénotiazine. Vous en avez, n'est-ce pas ?

Lars demeura seul, assis encore à même le sol, comparant les deux dessins. Le premier représentait un treuil à vapeur. Le second...

On eût dit une souricière, un piège à rats autonome, homostatique, thermotropique. Mais pour des rats dont le quotient intellectuel serait de 230 ou plus, qui auraient vécu un millier d'années, des rats mutants qui n'avaient jamais existé et qui n'existeraient jamais si l'évolution continuait dans le même sens et sur le même rythme.

Son intuition, celle du premier coup d'œil, ne l'avait pas trompé : ce truc-là était inutilisable.

À la base de la nuque, il ressentit comme un courant d'air glacé, un souffle de terreur géant : le frisson mortel de l'échec. Assis sur le sol de cette chambre de motel, se balançant d'avant en arrière, il entendait de loin les haut-le-cœur de la femme qu'il aimait.

## XX

Plus tard, on leur servit du café. À lui, à Lilo Toptchev, au Dr Todt et à l'officier de l'Armée Rouge, le commandant des services de renseignement Tibor Apostokaguian Guéchenko, qui était leur gardien et les protégeait contre les insanités qu'ils se sentaient prêts à commettre. Buvons à notre mort, pensa Lars, à haute voix, Lilo dit :

— C'est un échec.

— Et comment !

Il n'osait affronter son regard. Guéchenko, dans un geste très slave, presque sacerdotal, leva la main comme pour en caresser l'air ambiant :

— Un peu de patience.

Il fit un signe de tête, et un de ses assistants apparut et lui tendit une dépêche rédigée en caractères cyrilliques :

— ... Un satellite nouveau a été mis sur orbite. Et il émettrait un champ de halage de nature électromagnétique... Je ne comprends pas très bien, je ne suis pas physicien. Mais ce champ affecte une de vos villes, la Nouvelle-Orléans.

— Comment cela ? Guéchenko haussa les épaules :

— Elle a disparu. Comme ensevelie ou cachée. Toute communication avec elle est interrompue et vos appareils de mesure ont enregistré une diminution de sa masse. La barrière opaque qui dissimule tout est reliée à ce satellite. C'est à peu près ce que nous avions prévu ?

Sans se presser, il avala une gorgée de café.

— Je ne comprends pas, fit Lars, la gorge serrée.

Au-dedans de lui, la peur faisait battre son cœur comme un tambour, sans arrêt.

— Ce sont des négriers. Ils ne veulent pas atterrir. Je pense qu'ils prélèvent des échantillons de notre population, des esclaves. D'abord, à la Nouvelle-Orléans.

Il eut un second haussement d'épaules :

— ...Mais nous les battons. En 1941, quand les Allemands...

Lars l'interrompit brutalement :

— Avec un treuil à vapeur ? Il se tourna vers Lilo :

— ...C'est donc cela la vraie, l'authentique raison pour laquelle vous avez tenté de me tuer ? Pour que nous n'arrivions jamais à nous retrouver au point où nous sommes, en train de boire une tasse de café comme...

Le commandant Guéchenko lui coupa la parole avec beaucoup d'à-propos psychologique :

— Vous lui fournissez un alibi, monsieur Lars. C'est malsain, parce que cela peut l'engager encore plus sur la voie de l'irresponsabilité.

Il se tourna vers Lilo :

— Non. Ce n'est pas la véritable raison.

— Dites-le lui donc, Lilo.

— Pourquoi lui dirais-je ?

— Parce que vous avez voulu nous épargner à tous deux la terrible connaissance de ce qui se passait. C'était une forme de pitié.

— L'inconscient a ses façons de procéder, dit Lilo pensivement.

Une fois de plus, le commandant Guéchenko intervint, cette fois avec force :

— Il n'y a pas d'inconscient. C'est un mythe. Il n'y a que des réflexes conditionnés. Et vous le savez, vous, mademoiselle Toptchev. Monsieur Lars, vous n'avez aucun mérite à tenter de faire ce que vous faites. Mademoiselle Toptchev est soumise aux lois de l'Union soviétique.

Lars soupira. Il tira de sa poche le livre de bandes dessinées qu'il avait acheté au terminus aérien et spatial. Il le tendit à Lilo qui lut le titre avec curiosité : « L'Homme-Pieuvre bleu de Titan et ses aventures étonnantes parmi les protoplasmes féroces des Huit Lunes de la Mort. »

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, les yeux soudain grands ouverts.

— Un aperçu du monde extérieur. Ce que la vie serait pour vous si vous abandonniez cet homme et Pip-Est pour venir avec moi.

— C'est ce qu'on trouve à vendre dans le Bloc-Ouest ?

— Surtout en Afrique occidentale.

Elle se mit à tourner les pages, examinant ces dessins blafards, vraiment horribles. Le commandant Guéchenko, abîmé dans de sombres pensées, regardait droit devant lui sans rien voir. Son visage fin et clair trahissait le désespoir que ses paroles avaient réussi jusqu'alors à dissimuler. Sans aucun doute, il devait penser aux nouvelles qui concernaient la Nouvelle-Orléans... comme tout homme raisonnable ne pouvait manquer de faire. Car il était indéniablement un homme raisonnable. Ce n'est pas lui qui eût perdu son temps à regarder un livre de bandes dessinées. Mais Lilo et moi, se dit-il, nous ne sommes pas raisonnables. Comme le prouvait l'étendue de leur échec.

— Ne remarquez-vous pas quelque chose de curieux dans ce petit livre ? demanda-t-il à Lilo.

— Si. Ils ont utilisé plusieurs de mes dessins.

— Quoi ! s'exclama-t-il. VOS dessins.

Il n'avait remarqué que les copies des siens.

— ... Laissez-moi jeter un coup d'œil. Elle lui indiqua une page :

— Regardez ici. C'est mon gaz lobotomique.

Elle fit un signe en direction du commandant Guéchenko.

— ... Ils l'ont expérimenté sur des prisonniers politiques et la Télé a présenté les résultats. Ceux de cette bande dessinée. Une fois leur cortex cérébral endommagé, les victimes répètent indéfiniment les mêmes gestes, leur cerveau leur donnant toujours les mêmes instructions. Ce dessinateur a transformé les prisonniers politiques en être bi-cérébraux originaires de Io. Il a certainement vu notre émission de télé. Mais ce qui est extraordinaire, c'est que l'enregistrement n'a été présenté que la semaine dernière.

Incrédule, Lars lui prit le livre des mains :

— La semaine dernière ?

Manifestement, ce livre était imprimé depuis bien plus longtemps. Il était daté du mois précédent. Cela faisait soixante jours, peut-être, que cet exemplaire attendait d'être acheté à

l'étalage du terminus spatial. D'un seul coup, il se tourna vers le commandant Guéchenko :

— Commandant, il faut que je contacte la KACH !

— Maintenant ? Immédiatement ?

— Oui.

Sans mot dire, le commandant Guéchenko prit le recueil des bandes dessinées des mains de Lars et commença à le feuilleter. Puis il se leva, fit un geste. Un assistant apparut aussitôt. Les deux hommes se mirent à discourir en russe. Lilo le prévint :

— Il ne donne pas l'ordre de faire venir le représentant de la KACH, mais d'avoir des renseignements sur cette firme du Ghana.

Puis elle s'adressa elle-même en russe au commandant Guéchenko. Jamais Lars n'avait ressenti à tel point l'insularité linguistique de l'Américain qu'il était. Il y avait là quelque chose de provincial, se dit-il, et il eût donné tout au monde pour comprendre ce qu'ils se disaient. Tous les trois parlaient des bandes dessinées, et finalement le commandant tendit le recueil à son assistant.

L'assistant sortit en courant, le livre à la main. Derrière lui, la porte claqua comme s'il était pris de folie.

— Ce livre est à moi, protesta Lars, comme si cela avait de l'importance.

— Le représentant de la KACH viendra, mais pas tout de suite. Ils veulent d'abord mener à bien leur enquête ; ensuite, vous ferez la vôtre.

Sans répondre à Lilo, Lars s'adressa au commandant :

— Je désire retourner sous la juridiction du FBI. Maintenant même. J'insiste pour que cela ait lieu tout de suite.

— Finissez d'abord votre café.

— Il y a quelque chose qui ne va pas. Oui, quelque chose avec ce livre de bandes dessinées. Qu'est-ce que c'est ?

— Ils sont bouleversés, dit Lilo. Ils croient que la KACH a vendu des reproductions de mes dessins à cette firme. Ils sont furieux. Peu leur importe que le Bloc-Ouest ait accès à ces dessins, mais une simple firme, non. C'est trop fort.

— Évidemment, fit Lars.

Mais ce n'est pas tout, se dit-il. Il y a quelque chose d'autre. Ils étaient beaucoup trop agités. C'est alors que le commandant Guéchenko prit la parole :

— Il y a un autre facteur, le facteur temps.

Il se versa une autre tasse de café, mais le liquide était froid maintenant, et il reposa la tasse.

— Ce livre de bandes dessinées a paru trop tôt, est-ce cela ? demanda Lars.

— Oui.

— Trop tôt même pour la KACH ?

— Oui.

— Ce n'est pas possible, s'exclama Lilo.

Le commandant Guéchenko lui jeta un regard bref, dépourvu de toute sympathie :

— Dans l'épisode final, l'Homme-Pieuvre de je ne sais quoi est emprisonné sur un astéroïde. Il a besoin d'une source d'énergie. Il construit alors une machine à vapeur. Cette machine lui servira à réactiver l'émetteur de son spacinef à demi démolé par les... Il eut une grimace de mépris :

— ... par les Fleurs-Carnivores pseudonomiques de Ganymède.

— Alors, c'est du dessinateur de ce magazine que nous avons tiré nos propres dessins, fit Lars... Ce n'est pas étonnant...

— Non, ce n'est pas étonnant que vous ne puissiez produire l'arme dont nous avons besoin, quand il nous la faut absolument. Comment une arme véritable pourrait-elle provenir d'une source pareille ?

Il avait repris son café froid et l'avalait à petites gorgées. Quand il leva la tête, ce fut pour fixer Lars d'un air particulièrement déçu, accusateur.

— Si nous lisons simplement ce qui se passe dans l'esprit d'un dessinateur de bandes dessinées, comment avons-nous pu de temps à autre trouver quelque chose d'intéressant ?

Le commandant Guéchenko eut un geste de dédain :

— Oh, cet artiste ! Il a beaucoup de talent, savez-vous. Un esprit inventif. Il nous a bien fait marcher pendant un bon bout de temps, vous et nous, l'Ouest et l'Est !

— C'est la pire chose qui pouvait... commença Lars.

— Oui, mais intéressante.

Les yeux du commandant Guéchenko allèrent de Lars à Lilo.

— ... Intéressante, mais lamentable.

— Lamentable, en effet, dit Lars d'une voix soudain empâtée.

## XXI

Après un moment de silence, Lilo dit froidement :

— Comprenez-vous ce que cela signifie, Lars ? Maintenant, ils peuvent s'adresser directement à lui, au dessinateur de cette horrible bande dessinée sortie de la boue. Ils n'ont plus besoin de nous. Ils n'auront jamais plus besoin de nous.

Ironiquement, mais toujours avec la même politesse raffinée, le commandant Guéchenko murmura :

— Nous adresser à lui directement ? Mais pourquoi, mademoiselle Toptchev. Qu'a-t-il à nous offrir ? Croyez-vous qu'il ait quelque chose de vraiment utile dans son esprit ?

— Non, fit Lars. Cet homme dessine seulement des bandes dessinées. Ces inventions ne valent rien, depuis toujours.

Avec une courtoisie de plus en plus insultante, le commandant Guéchenko reprit la parole :

— Elles ne valaient rien, mais c'était justement ce dont nous avions besoin ! Ce n'est plus le cas maintenant. L'Homme-pieuvre ne peut pas voler à travers l'espace et abattre ces satellites d'un coup de poing. D'ailleurs, nous aurons beau l'appeler : il ne viendra pas. Pendant des années, on s'est moqué de nous. Cet artiste sera enchanté. Manifestement, c'est un dégénéré. Avoir trouvé quelque chose d'aussi vulgaire que cette bande dessinée et je note en passant qu'elle est en anglais, le langage officiel du Bloc-Ouest – le prouve.

— Ne lui reprochez rien. Ce n'est pas sa faute si, télépathiquement, d'une façon absolument inconcevable, nous lui volons ses idées depuis des années.

Lilo secoua la tête :

— Ils ne lui reprocheront rien. Ils vont tout simplement l'enlever, le transporter à l'institut Pavlov et essayer par tous les moyens d'obtenir de lui ce qu'ils n'ont pu obtenir de nous. À tout hasard, au cas où ce malheureux aurait quand même quelque chose en lui...



Elle semblait soulagée. Dans son immaturité, elle ne voyait qu'une chose : désormais, on ne ferait plus pression sur elle.

Lars s'adressa à Lilo :

— Si vous êtes vraiment si heureuse, ne le montrez pas. Essayez de vous contenir.

Bien au contraire, elle se mit à rire :

— Je commence à croire que c'est exactement ce qu'ils méritent. C'est vraiment drôle. Je suis désolée pour ce dessinateur du Ghana, mais franchement, n'avez-vous pas envie de rire vous-même, Lars ?

— Non.

— Alors, vous êtes aussi fou que lui.

D'un geste de dédain, elle montrait le commandant Guéchenko, fière et heureuse de sa supériorité.

— Commandant, puis-je demander un numéro au vidéophone ?

— Pourquoi pas ?

L'assistant reparut, Guéchenko lui dit quelques mots en russe. Lars fut mené dans un couloir où se trouvait une cabine vidéophonique.

Il appela Lanferman Associates à San Francisco, puis demanda Peter Freid.

Ce dernier avait l'air débordé de travail et son visage était maussade. Mais en apercevant Lars, il esquissa un geste de salutation :

— Comment est-elle ?

— Jeune, physiquement attirante. Je dirais même « sexy ».

— Alors, vos problèmes sont résolus.

— Hélas, non. Chose curieuse, c'est plutôt le contraire. Mais je voudrais que vous me rendiez un service. À me facturer, naturellement. Si vous ne pouvez le faire vous-même ou le faire faire...

— Pas de discours. Accouchez !

— Voilà : je voudrais toute la collection de « L'Homme-Pieuvre bleu de Titan » depuis le premier numéro. C'est une bande dessinée tridimensionnelle vous savez, le truc qui gigote quand on le regarde. Je veux dire que les seins des filles

bougent, que leur zone pelvienne bouge, que les monstres salivent...

— Je note : « L'homme-Pieuvre bleu de Titan », il me semble que j'ai vu ça, bien que ce ne soit pas fait pour l'Amérique du nord. Mes enfants le lisent, je crois. C'est l'une des pires saletés, mais pas illégale, pas vraiment porno. Comme vous le dites, les filles gigotent de partout, mais au moins elles ne...

— Prenez chaque numéro. Employez vos meilleurs ingénieurs. Dressez la liste des armes employées dans toutes les séquences. Séparez les nôtres de celles de Pip-Est. Faites des bleus aussi exacts que possible à partir de ces dessins.

— Entendu, fit Pete. Quoi encore ?

— Dressez une troisième liste de toutes les armes qui ne sont ni les nôtres ni celles de Pip-Est. En d'autres mots, celles que nous ne connaissons pas. Peut-être n'en trouverez-vous aucune, mais peut-être que si. Et celles-là, elles aussi, faites-en des bleus aussi exactes que possible. Je voudrais ensuite des maquettes et...

— Êtes-vous arrivé à quelque chose avec Lilo ?

— Oui. Un treuil à vapeur. Pete le regarda :

— Sérieusement.

— Sérieusement.

— Ils vont vous massacrer.

— Je le sais.

— Vous ne pouvez pas leur échapper ? Revenir au Bloc-Ouest ?

— Je peux essayer. Je pourrais essayer. Mais il y a des choses bien plus importantes pour l'instant ; Maintenant, écoutez-moi. J'ai un second travail pour vous, mais que vous ferez en premier. Contactez la KACH.

— Très bien.

— Demandez-lui le détail de toutes les personnes responsables de « L'homme-Pieuvre bleu de Titan ». Les préparateurs, les dessinateurs, les créateurs de maquettes, les scénaristes.

Pete prenait toujours note :

— Entendu.

— C'est urgent.

Il vit Pete écrire : « Urgent ».

— Et à quoi dois-je envoyer mon rapport ?

— À moi, si je suis de retour au Bloc-Ouest. Sinon, c'est vous qui devrez agir. Troisième travail.

— Allez-y !

— Touchez par vidéophone la ligne spéciale du FBI. Qu'ils préviennent leur équipe de Fairfax que je suis...

Un déclic. Il s'arrêta : l'image de Pete avait disparu, l'écran était vide. Les policiers soviétiques qui avaient écouté toute sa conversation venaient d'y mettre fin.

Ce qui l'étonnait, c'est qu'ils ne l'eussent pas fait plus tôt.

Il sortit de la cabine, s'arrêta un instant. D'un côté, ce couloir se terminait en cul-de-sac. De l'autre, deux policiers de la KVB l'attendaient.

Et pourtant, le FBI lui aussi était à Fairfax. Si seulement il avait pu le toucher, alors...

Mais le FBI avait reçu l'ordre de collaborer avec la KVB, naturellement. Et les policiers américains le remettraient tout simplement entre les mains du commandant Guéchenko.

Quel monde merveilleux, pensa-t-il, fondé sur la coopération de chacun et de tous, à moins que vous ne soyez la seule personne qui refuse de coopérer et qui aimerait sortir de là...

Il était préférable d'éliminer les intermédiaires et de traiter directement avec le commandant Guéchenko.

À contrecœur, il retourna dans la suite du motel.

Assis autour de la table, Guéchenko, le Dr Todt et Lilo Toptchev buvaient encore du café et feuilletaient des journaux tout en conversant en allemand. Bon Dieu se dit-il, encore une langue que je ne connais pas !

— *Wie geht's ?* demanda le Dr Todt.

— *Taurig, Können Sie nicht sehen ?* (Tristement ne voyez-vous pas ?) dit Lilo. (Puis s'adressant à lui.) Alors, qu'avez-vous fait, Lars ? Avez-vous demandé au général Nitz de vous faire la faveur de vous ramener chez vous ? Et il vous a répondu non, car vous étiez maintenant sous la juridiction de la KVB, bien que l'Islande soit supposée être terrain neutre. *Nicht wahr ?* (Pas vrai) ?

Lars s'adressa au commandant Guéchenko :

— Commandant, je vous demande officiellement l'autorisation de discuter de ma situation seul avec un représentant de la police des États-Unis, la FBI. Me l'accordez-vous ?

— C'est facile.

Un homme de la KVB entra brusquement dans la pièce, les surprenant tous, Guéchenko compris. Il s'approcha du commandant, lui tendit un document tapé à la machine. Après l'avoir lu, Guéchenko leva la tête pour regarder Lars :

— Je pense que votre idée d'avoir tous les numéros de « l'Homme-Pieuvre bleu de Titan » et de demander à la KACH une analyse complète de tous les créateurs de cette bande dessinée, est bonne. Naturellement, nous le faisons de notre côté, mais il n'y a aucune raison pour que vos gens n'en fassent pas autant. Toutefois, pour gagner du temps, vous devriez demander à vos associés de San Francisco avec lesquels vous venez de converser, de nous transmettre tous les matériaux utilisables sur lesquels ils peuvent mettre la main ; C'est une ville américaine qui est attaquée la première, n'est-ce pas ?

— Si je peux parler à un agent du FBI, d'accord. Sinon, je refuse.

— Je vous ai déjà dit que c'était facile.

Il s'adressa à son subordonné en russe. Lilo traduisit aussitôt :

— Il lui a dit de sortir et de revenir dans cinq minutes en disant en anglais qu'il n'a pu toucher le FBI ici à Fairfax.

Le commandant Guéchenko lui jeta un coup d'œil irrité :

— En plus de tout ce que nous avons à vous reprocher, voici que vous vous opposez à une opération de sécurité. C'est de la trahison, un crime puni de mort. Avez-vous envie d'être fusillée ? Pourquoi, une fois pour toutes, ne vous taisez-vous pas ?

— Eh bien, lancez donc un mandat d'arrêt... commença Lilo.

Le Dr Todt l'interrompit d'une voix très ferme :

— Commandant, mon patient, M. Powderdry, semble extrêmement tendu, surtout à la suite de ce qu'il vient d'apprendre. Avez-vous une objection à ce que je lui donne un tranquilisant ?

— Faites, faites, docteur !

De plus en plus maussade, d'un geste, Guéchenko renvoya son subordonné, mais sans lui avoir donné d'autres instructions, remarqua Lars.

De sa trousse, le Dr Todt tira plusieurs flacons, une boîte en fer blanc, plusieurs prospectus de produits pharmaceutiques, des échantillons divers qu'il examina et dans lesquels il fit un choix en grommelant, en réfléchissant à mi-voix.

De nouveau, un assistant de Guéchenko lui apporta un document que celui-ci étudia sans mot dire avant de se tourner vers Lars :

— J'ai un début d'informations au sujet de l'artiste qui a créé cette horreur d'Homme-Bleu. Cela vous intéresse-t-il ?

— Évidemment.

— Quant à moi, je m'en moque totalement, fit Lilo.

Le Dr Todt continuait à fouiller dans sa trousse noire, décidément pleine à craquer. En quelques mots, le commandant résuma le résultat des premières investigations que l'appareil des services secrets soviétiques venait de faire :

— L'artiste se nomme Oral Giacomini. C'est un blanc d'origine italienne émigré au Ghana il y a dix ans. Il a fait plusieurs séjours dans une institution mentale de Calcutta, laquelle n'a pas un très bon renom. Sans une quantité d'électrochocs et de supprimeurs thalamiques, il serait dans un état de prostration schizophrénique complète.

— Ah ! fit Lars.

— De plus, c'est un ancien inventeur. Par exemple, il a construit un fusil à évolution, il y a environ douze ans, qu'il a breveté en Italie. Probablement dans le but de l'utiliser contre l'empire austro-hongrois !

Avec mépris, Guéchenko reposa le document sur la table où le café le macula immédiatement sans qu'il parut s'en soucier. Cet homme est aussi dégoûté que moi, pensa Lars.

— ... Les idées de Giacomini, d'après les psychiatres de second rang de Calcutta, étaient un chaos d'illusions grandioses, schizophréniques, de rêveries, dépourvues de valeur, toutes axées sur l'empire du monde. Et c'est de cette nullité, de ce

lunatique, que vous avez tiré tous deux votre inspiration pour vos « armes ».

Le Dr Todt avait refermé sa trousse pour s'asseoir tranquillement et les regarder.

— Vous avez mon tranquillisant ? demanda Lars.

Le Dr Todt avait bien *quelque chose* dans ses mains qui reposaient sagement sur ses cuisses, quelque chose qu'elles recouvraient et qu'on ne voyait pas. Il prit la parole :

— Ce que j'ai, c'est un pistolet-laser. Il le montra, le dirigea sur le commandant Guéchenko :

— ... Je savais qu'il était dans ma trousse, mais sous tout le reste, que j'ai dû ôter d'abord. Commandant, je vous arrête pour détenir un citoyen du Bloc-Ouest contre sa volonté.

Sur ses genoux, il y avait un second objet, un émetteur-récepteur miniaturisé complet, avec micro et antenne. Il le prit et se mit à parler dans le micro qui était de la grosseur d'une puce :

— M. Connors ? J.F. Connors, s'il vous plaît ? Il expliqua aux trois autres :

— ... Connors est le chef du FBI à Fairfax... M. J.F. Connors ? Oui. Nous sommes au motel. Oui, l'appartement 6. Là où ils nous ont emmenés tout de suite. Ils ont l'intention d'enlever M. Powderdry et de le garder en Union soviétique avec mademoiselle Toptchev. Ils attendent le moyen de transport. Il y a partout des agents de la KVB... C'est bien. Merci.

Il ferma le contact, remit l'appareil dans sa trousse.

Assis tous les quatre, ils gardèrent dès lors le silence. Puis il y eut à la porte du motel une explosion de bruits, de grognements, de coups amortis, de sons confus – mais sans rien qui rappelât celui d'une voix humaine. Cela dura quelques minutes. Le commandant Guéchenko avait l'air résigné, mais mécontent. Lilo, elle, était comme pétrifiée, toute droite sur sa chaise, le visage rigide.

La porte s'ouvrit en coup de vent. Un policier du FBI, un de ceux qui avaient accompagné Lars dans son voyage, apparut ; son pistolet laser balaya tous les objectifs éventuels qui se trouvaient dans la pièce, y compris eux-mêmes. Un second policier entra, échevelé, qui avait perdu sa cravate quelque part.

Le commandant Guéchenko se leva, déboutonna son étui-revolver et leur tendit son arme, sans dire un mot.

— Nous retournons à New York, fit le premier policier.

Guéchenko haussa les épaules : Marc-Aurèle lui-même n'eût pas montré plus de résignation.

Comme Lars et le Dr Todt se dirigeaient vers la porte, Lilo Toptchev dit soudain :

— Lars, moi aussi je veux partir.

Les deux policiers échangèrent un regard. L'un d'eux dit quelques mots dans le micro accroché sous son revers de veste, conversa à voix inaudible avec un supérieur invisible. Brusquement, il s'adressa à Lilo :

— Entendu. Ils sont d'accord.

— Vous ne serez peut-être pas heureuse là-bas, la prévint Lars. Nous n'aurons plus la faveur des autorités.

— Peu importe. Je ne veux plus être ici.

— Allons-y ! dit Lars. Et il pensa à Maren.

## XXII

Dans le parc de la Forteresse Washington, l'ancien combattant de la Grande Guerre, tremblant de faiblesse et toujours vêtu de son uniforme rapiécé, contemplait les enfants qui jouaient, en se parlant à mi-voix, quand il aperçut, descendant sans hâte le sentier, faisant crisser le gravier sous leurs pas, deux sous-lieutenants de l'Académie de l'Air du Bloc-Ouest, deux jeunes hommes au visage rasé de près et luisant de propreté, mais à l'expression d'une intelligence vraiment surprenante :

— Belle journée, hein ? dit le vieux.

Ils s'arrêtèrent un instant, par politesse.

— ... J'ai combattu dans la Grande Guerre, fit le vieux avec orgueil. Vous autres, vous n'avez jamais vu le combat de près, mais moi, j'étais chef à bord d'une G.T.H. Vous n'avez jamais vu une G.T.H. exploser parce que son circuit électrique et le champ inducteur se mettent en panne ? Heureusement, j'étais loin, si bien que j'ai survécu. J'ai passé des mois à l'hôpital. Un bateau-hôpital.

— Ah oui, fit l'un des sous-lieutenants, par pure déférence.

— Était-ce lors de la révolte de Callisto il y a six ans ? demanda l'autre.

L'ancien combattant eut un petit éclat de rire qui ressemblait à un croassement :

— Il y a soixante-trois ans de cela. Ensuite, j'ai eu mon propre atelier de réparations. Mais j'ai toujours des hémorragies internes, et j'ai dû cesser de travailler, sauf pour de petites choses...

— Soixante-trois ans... Mais c'était en 1940, pendant la Seconde Guerre mondiale.

Stupéfaits, tous deux regardaient le vieillard.

— Non, fit celui-ci. C'était en 2005. Je m'en souviens à cause de ma médaille. C'est gravé dessus.



Il porta la main au revers de sa grande capote qui sembla se désintégrer en poussière quand il l'écarta et découvrit son blouson avec la petite médaille qui y était accrochée.

Les deux jeunes officiers se penchèrent sur la surface de métal où apparaissaient quelques lettres et un chiffre.

— Mais c'est vrai, Ben. Tu peux lire 2005. Tous deux se regardèrent :

— *Mais c'est l'année prochaine.*

— Savez-vous comment nous les avons battus dans la Grande Guerre ?

Il respirait difficilement, mais il était trop heureux d'avoir un public pour ne pas poursuivre.

— ... Elle a été longue, cette guerre. À croire qu'elle ne terminerait jamais. Mais que pouvez-vous faire contre une dérouleuse de G.T. ? C'est ce qu'ils ont découvert en fin de compte ! Ils n'en revenaient pas !

Il eut un petit rire, essuya du revers de la main la salive qui moussait aux commissures de ses lèvres :

— ... Finalement, nous y sommes arrivés. Évidemment, il y a eu tous ces échecs.

De dégoût, il cracha par terre :

— ... Ces dessinateurs de mode d'armes étaient des incapables. Des crétins !

Celui qui s'appelait Ben l'interrompit :

— Mais qui était l'ennemi ?

L'ancien combattant mit du temps pour comprendre la question, et quand il le fit, il ne cacha pas son mépris, un mépris profond, écrasant. Du coup, il se leva de son banc, fit quelques pas pour s'éloigner, puis se retourna :

— *Eux*, naturellement. Les négriers de Sirius !

Les deux jeunes gens s'étaient levés et le rattrapaient.

— Je pense que... fit l'un d'eux, et il fit un geste.

— Oui, fit Ben.

Il s'adressa au vieillard :

— Écoutez, grand-père. Nous allons en bas avec vous.

— En bas ? demanda le vieil homme, à la fois ahuri et craintif.

— Oui, au *Kremlin*. Sous terre. Là où se tiennent les réunions du Conseil de la Secnat de l'ONU-O. Avec le général Nitz. Vous savez bien qui est le général Nitz, grand-père ?

Grommelant, le vieillard fit un effort pour rassembler ses souvenirs :

— Ben, il y était, lui aussi, avec nous, dit-il enfin.

— En quelle année sommes-nous ? demanda Ben. L'ancien combattant le regarda joyeusement :

— Là, tu ne m'auras pas, mon petit. Nous sommes en 2068.

Ses yeux brillants semblèrent soudain s'éteindre :

— ... Attends un peu... 2067. Tu essayais de m'avoir, hein ? Mais j'me suis pas trompé, n'est-ce pas ? C'est bien ça : 2067.

Il s'était tourné vers le second sous-lieutenant. Ben s'adressa à son camarade :

— Je reste avec lui. Toi, cours chercher une voiture militaire, officielle. Il ne faut pas le perdre.

— D'accord.

Il se leva, partit au pas de course dans la direction des installations de surface du *Kremlin*. Tout en courant, il ne pouvait s'empêcher de penser : « Mais qu'est-ce que c'est donc qu'une dérouleuse de G.T. ? Et qu'est-ce que c'est qu'une G.T.H. ? »

## XXIII

Au dernier étage souterrain de Lanferman Associates, plus ou moins directement sous la ville californienne de San José, Pete Freid était assis devant son établi extensible. Autour de lui, les machines-outils étaient immobiles, silencieuses.

Il regardait le numéro d'octobre 2003 de la bande dessinée africaine « L'homme-Pieuvre Bleu de Titan » ; ses lèvres remuaient de temps à autre tandis qu'il passait au crible l'aventure de l'Homme-Pieuvre bleu qui affrontait « la créature atroce et hostile surgie à la surface de la planète Io après un sommeil de deux milliards d'années dans les profondeurs de cette planète. » Il en était au moment où l'Homme-Pieuvre bleu reprenait conscience grâce aux efforts télépathiques, frénétiques de son fidèle assistant, et parvenait à convertir son détecteur G portable de radiations en un « émanateur bi-polaire ionisant magnéto-cathodique ».

Avec cet émanateur, l'Homme-Pieuvre-bleu menaçait la créature atroce et hostile qui essayait d'enlever Mlle Whitecotton (Coton-blanc pour les Français), l'amie au teint noir et aux mamelles bien formées de l'Homme-Pieuvre bleu. La créature avait réussi à déchirer la blouse de Mlle Whitecotton, découvrant ainsi un sein – un seul, comme le spécifiait la loi internationale qui réglementait sévèrement le matériel de lecture des enfants. Ce sein, exposé à la lueur vacillante du ciel d'Io, battait chaudement et commença à bouger vraiment quand Pete actionna le petit levier qui commandait le mouvement de la page. Le téton se dilata, semblable à une petite ampoule phosphorescente qui s'agitait dans les trois dimensions, et il aurait continué indéfiniment à se le trémousser jusqu'à usure totale de la pile garantie pour fonctionner cinq ans, si Pete n'y avait mis fin.

Le doigt de Pete caressait le tabulateur de son. Les héros de la bande conversaient d'une voix grêle. Il soupira : il avait noté

jusqu'alors seize « armes » différentes, mais la télé venait d'annoncer que Boise, dans l'Idaho, ne répondait plus. La ville avait disparu derrière le « rideau gris », comme l'appelaient maintenant les reporters de la télé et des journaux.

Le rideau gris de la mort.

Sur son bureau, le vidéophone sonna. Le visage fatigué de Lars apparut sur l'écran.

— De retour ?

— Oui. À mon bureau de New York.

— Dites-moi, qu'allez-vous faire maintenant que la S.A.M. Lars n'a plus de raison d'être, ni à New York ni à Paris ?

— Est-ce vraiment important ? Dans une heure, je dois me présenter au Conseil, dans le *Kremlin*.

— Ses membres siègent sans arrêt sous terre, au cas où l'ennemi attaquerait la capitale. Je vous conseille de rester sous terre, vous aussi. D'après ce qu'on sait, le dispositif de l'ennemi n'a d'effet qu'en surface.

Pete se sentait découragé, malade physiquement. Il acquiesça d'un signe de tête :

— Qu'en dit Maren ? Lars hésita un instant :

— Je n'ai pas encore parlé à Maren. Le fait est que j'ai ramené ici Lilo Toptchev. Elle est à côté de moi.

— Montre-la moi.

— Pourquoi ?

— Pour que je puisse voir comment elle est faite. C'est tout.

Sur l'écran surgit le visage ensoleillé, tout simple d'une jeune fille au teint légèrement pâle, avec des yeux étranges, un peu rétrécis, attentifs, et une bouche aux lèvres closes, presque pincées. Elle avait l'air à la fois effrayé et dur. Il a ramené avec lui cette gosse, se dit Pete. Pourra-t-il s'entendre avec elle ? Moi, je ne pourrais sans doute pas... Elle semble difficile, prête à se révolter constamment.

Mais il est vrai qu'il aime les femmes qui ne sont pas commodes. Une sorte de perversité chez lui.

Quand les traits de Lars remplacèrent l'image de Lilo, Pete dit :

— Maren va vous éventrer... Avez-vous pensé à cela ? Vous pouvez inventer toutes les histoires que vous voulez, elle ne les avalera pas, même sans son gadget télépathique.

Le visage fermé, Lars répondit :

— Je n'ai pas l'intention de lui raconter des histoires. Franchement, je ne pense pas à cela. Savez-vous, Pete, je crois que ces êtres venus d'autre part, quels qu'ils soient et d'où qu'ils viennent, nous tiennent vraiment à leur merci.

Pete garda le silence. Qu'aurait-il pu dire ?

— ... J'ai parlé avec Nitz au vidéophone. Il m'a raconté quelque chose d'étrange. Il s'agit d'un ancien combattant d'une drôle de guerre. Je n'ai pas très bien saisi. Mais cela concerne une arme. Il m'a demandé si j'avais entendu parler de quelque chose qui s'appelle une G.T.H. Non. Et vous ?

— Moi non plus. Je ne connais pas d'arme de ce nom. La KACH nous aurait tenus au courant.

— Qui sait ? Alors, au revoir.

Pete le vit encore appuyer sur le bouton : devant lui, l'écran s'obscurcit.

## XXIV

En atterrissant, Lars découvrit que les mesures de sécurité étaient encore renforcées. Il lui fallut presque une heure pour entrer, grâce à l'intervention personnelle d'un haut fonctionnaire qui le reconnut et se porta garant pour lui. En descendant, il se dit qu'il assistait peut-être à la dernière réunion de la Secnat de l'UNO-O.

On y prenait les décisions finales.

À sa surprise, le général Nitz interrompit son exposé pour lui dire :

— Vous n'êtes pas au courant, mais ce n'est pas votre faute : vous étiez en Islande. Il y a du nouveau, comme je vous l'ai dit au vidéo.

Il fit un geste. À l'autre bout de la salle, un jeune officier introduisit une bobine derrière un écran d'un mètre de large.

Un vieillard apparut. Il était maigre et portait ce qui avait été autrefois, sans doute, un uniforme qu'on ne pouvait reconnaître. Il disait d'une voix hésitante :

— ... Et alors, on les a écrasés. Ils ne s'attendaient pas à ça. Tout allait si bien pour eux, c'était si facile...

À un nouveau signal de Nitz, le jeune officier pressa sur un bouton : le son cessa, l'image s'immobilisa : Nitz s'adressa à Lars :

— Regardez-le bien. Ricardo Hastings, ancien combattant d'une guerre qui a eu lieu il y a une soixantaine d'années... à ce qu'il s'imagine, du moins. Depuis des mois, depuis des années peut-être, ce vieil homme s'est assis chaque jour sur un banc du parc juste en face des installations de surface de la citadelle, essayant de trouver quelqu'un qui écoute son histoire. Enfin, quelqu'un l'a écouté. À temps ? Peut-être, peut-être pas. Tout dépend de l'état de son cerveau. D'après le premier examen il souffre de démence sénile, mais il se souvient de certains détails

par exemple, de l'arme qui était la sienne pendant la Grande Guerre.

— La « génératrice temporelle de halage » ? demanda Lars.

Croisant les bras et s'appuyant au mur qui était derrière lui, le général Nitz poursuivit :

— Il n'y a pas de doute que c'est à cause de cette arme, dont il était proche, ou plutôt d'une malfaçon de cette arme, qu'il se retrouve ici d'une façon que nous ne pouvons concevoir, à une époque qui est pour lui du passé, un passé de plus d'un demi-siècle. Il est trop sénile pour s'en rendre compte. Il ne peut pas comprendre, c'est tout. Mais peu importe. Ce qui importe, c'est que cette « Grande Guerre » qui a eu lieu il y a des années, alors qu'il était un tout jeune homme, est indiscutablement le conflit dans lequel nous sommes engagés à l'heure actuelle. Ricardo Hastings a déjà pu nous renseigner sur la nature et sur l'origine de l'ennemi. Nous savons enfin, grâce à lui, quelque chose sur les êtres que nous allons combattre.

Lars comprit le silence qui avait suivi l'exposé du général ;

— Et vous espérez obtenir de lui l'arme qui a permis de vaincre cet ennemi ?

— Nous espérons tout et rien.

— Confiez-le à Pete Freid, dit soudain Lars.

Le général Nitz porta la main à son oreille comme pour le faire répéter.

— ... Finissez-en avec tous ces discours. Envoyez cet homme à Lanferman Associates, pour que leurs ingénieurs puissent se mettre tout de suite au travail...

— Mais s'il meurt ?

— Mais s'il ne meurt pas ? Combien de temps croyez-vous qu'un homme comme Pete Freid met pour tirer un bleu à partir d'une simple idée, un bleu qui permet de construire un prototype ? Pete Freid, c'est un génie ! Il pourrait reconstituer un chat à partir du dessin d'un enfant. Il est en train d'étudier les numéros de « L'Homme-Pieuvre bleu de Titan ». Dites-lui d'arrêter et de se mettre au travail sur Ricardo Hastings.

Nitz secoua la tête :

— J'ai parlé à Pete Freid, et...

— Je sais ce que vous lui avez dit. Mais cessons de discourir ! Envoyez Hastings en Californie, ou plutôt faites venir Pete à Washington. Vous n'avez pas besoin de moi. *Vous n'avez besoin de personne, d'aucun de ceux qui sont dans cette salle.* C'est Pete Freid qu'il vous faut. Moi, je n'ai plus qu'à m'en aller.

Il se leva.

— ... Je n'ai plus rien à faire ici. Jusqu'au moment où vous aurez Freid sur cette affaire Hastings.

Nitz l'arrêta d'un geste :

— Pourquoi n'essaieriez-vous pas d'abord de tirer quelque chose d'Hastings. Pendant que Freid arrive ici...

— Il ne faut que vingt minutes, et même moins, pour faire venir à Washington quelqu'un de Californie.

— Mais, Lars, Hastings est sénile. Est-ce que vous savez ce que veut dire ce mot : *sénile* ? Il est presque impossible d'établir avec lui un contact verbal. Alors, si vous pouviez puiser quelque chose dans les restes de cet esprit qui demeure inaccessible de façon ordinaire, normale.

Lars se décida sur-le-champ :

— Entendu. Mais qu'on prévienne Freid immédiatement.

Il montrait du doigt le vidéophone placé au bout de la table. Nitz fit un geste, donna un ordre bref.

— ... Autre chose, fit Lars. Je ne suis plus seul. Nitz le regarda :

— ... Lilo Toptchev est désormais avec moi.

— Veut-elle coopérer ? Peut-elle travailler ici avec nous ?

— Pourquoi pas ? Elle a un talent certain, aussi grand que l'a jamais été le mien.

— Je vous ferais transporter tous les deux à l'hôpital de Bethesda où se trouve le vieillard. Vous prendrez votre collaboratrice en cours de route. Entre-temps Freid arrivera.

— Entendu, dit Lars, enfin satisfait. Le général Nitz eut un sourire :

— Pour une prima donna, vous savez ce que vous voulez.

— Je sais ce que je veux non pas parce que je suis une prima donna, mais parce que j'ai une frousse de tous les diables. J'ai peur que ceux d'en haut mettent la main sur nous parce que nous n'aurons pas su à temps ce que nous voulons.



## XXV

Dans un sauteur gouvernemental grande vitesse, que pilotait un certain Irving Blaufard, sergent de carrière bâti en hercule et que rien n'émouvait, Lars prit le chemin de New York pour rejoindre son bureau.

— Cette dame, demanda le sergent, c'est bien la dessinatrice de mode d'armes des Soviets ? Celle dont tout le monde parle ?

— Elle-même.

Impressionné, le sergent se tut. Déjà, le sauteur atterrissait sur le toit de l'immeuble de la S.A. M. Lars, écrasé par les tours énormes qui l'entouraient.

— Ce n'est vraiment pas grand, Monsieur. Tout le reste est certainement sous terre.

— Même pas, dit Lars stoïquement.

— Évidemment, il ne vous faut pas beaucoup de matériel.

Déjà, Lars s'extrayait du sauteur, courait jusqu'à la rampe qui se mit immédiatement en mouvement. Un moment plus tard, il s'engouffrait dans le couloir qui menait à son bureau.

Au moment où il ouvrait la porte, Henry Morris surgit :

— Maren est ici.

La main sur la poignée de la porte, Lars s'arrêta net, les yeux fixés sur lui.

— ... La KACH l'a peut-être prévenue que Lilo Toptchev était venue d'Islande avec vous. Ou ce sont des agents parisiens de la KVB qui ont tenu à venger cet enlèvement.

— A-t-elle vu Lilo ?

— Pas encore. Nous l'avons interceptée dans le hall extérieur, celui du public.

— Qui est avec elle ?

— Bill et Ed McIntyre, du bureau de dessin. Mais elle est vraiment bouleversée. On ne croirait pas que c'est la même femme. Franchement, Lars, elle n'est pas reconnaissable.

Lars ouvrit la porte. Seule dans la pièce, Lilo regardait par la fenêtre New York, cette ville inconnue pour elle.

— Êtes-vous prête ?

Sans se retourner, Lilo dit :

— J'ai entendu. J'ai un sens auditif extraordinaire. Votre maîtresse est ici, n'est-ce pas ? Je savais qu'elle viendrait. Je l'avais prévu.

L'intercom de son bureau bourdonna, et la voix de sa secrétaire, Miss Grabhorn, s'éleva, cette fois sans aucune trace perceptible de dédain, complètement affolée :

— Monsieur Lars, Ed McIntyre vous avertit que Mlle Faine lui a faussé compagnie ainsi qu'à Bill Manfreti et qu'elle se dirige vers votre bureau.

— C'est bon.

Il attrapa Lilo par le bras, l'entraîna le long du couloir jusqu'à la rampe la plus proche. Elle le suivait passivement, molle comme une poupée de chiffons. Il avait l'impression de soutenir un frêle androïde, incapable de motivation véritable, dépourvu de vie. Lilo était-elle vraiment indifférente, ou tous ces événements l'avaient-ils affectée à tel point qu'elle lâchait pied ? Mais ce n'était pas le moment de faire de la psychologie. La rampe les emportait vers le toit où les attendait le sauteur gouvernemental.

Comme ils débouchaient sur le toit, ils aperçurent devant eux, sortant de l'autre rampe à l'extrémité opposée du bâtiment, une silhouette féminine : Maren Faine.

Henry Morris n'avait pas menti : elle était méconnaissable. Elle portait un long manteau de fourrure qui descendait, à la mode dite vénusienne, jusqu'aux chevilles, des talons très hauts, un tout petit chapeau avec de la dentelle, d'énormes boucles d'oreille et, chose extraordinaire, son visage n'était pas fardé, ni même ses lèvres. Son teint était blafard, d'un jaune pailleux, sépulcral, comme si la mort l'avait accompagnée depuis Paris dans son survol de l'Atlantique. Et la mort glaçait son regard, ses yeux soudain saillants comme ceux d'un oiseau, impénétrables mais brillants de ruse et de détermination.

— Bonjour, fit Lars.

— Bonjour, Lars. Bonjour, mademoiselle Toptchev. Pendant un court moment, ce fut le silence. Jamais Lars ne s'était senti aussi mal à l'aise.

— Qu'y a-t-il, Maren, dit-il enfin.

— Ils m'ont téléphoné directement de Boulganinegrad. Quelqu'un du SeRKeB ou d'un de leurs services. Je ne l'ai pas cru jusqu'à ce que la KACH me l'ait confirmé.

Elle souriait. Puis elle fouilla dans le sac qu'elle portait suspendu à l'épaule par une courroie noire.

Le pistolet qu'elle en tira était certainement le plus petit de tous ceux qu'il avait jamais vus.

La première idée qui lui vint à l'esprit fut qu'il s'agissait d'un jouet, d'une plaisanterie. Elle l'avait certainement gagné en prime dans un distributeur automatique de chewing-gum. Puis il comprit qu'il s'agissait là d'une arme authentique, une de celles fabriquées en Italie, spécialement pour les sacs de femme.

Il entendit derrière lui la voix de Lilo :

— À qui ai-je affaire ?

Le ton était poli, rationnel, aimable même. Surpris, il se retourna pour la voir.

Décidément, on ne connaissait jamais quelqu'un à fond. En voyant Lilo, il demeura bouche bée. À un moment vraiment critique, alors que tous deux faisaient face à l'arme minuscule mais dangereuse que Maren braquait sur eux, Lilo Toptchev s'était soudain transformée en une dame tout à fait adulte, aussi sociable, aussi gracieuse que si elle faisait son entrée dans une réunion de cadres haut placés. Elle se montrait soudain à la hauteur de l'événement, dans une sorte de justification de la qualité, de la valeur de l'humanité entière. Désormais, personne n'arriverait à le convaincre que l'être humain n'était qu'un animal debout sur ses deux pattes de derrière, porteur d'un mouchoir de poche et capable de distinguer le jeudi du vendredi. Même la définition d'Orville, tirée de Shakespeare, paraissait vidée de son contenu cynique et insultant. Quel étrange sentiment, pensa-t-il, non seulement d'aimer une femme, mais de l'admirer. D'une voix précise, Maren répondait :

— Je m'appelle Maren Faine.

Lilo Toptchev ne l'impressionnait pas, *elle*.

Lilo tendit la main, évidemment en signe d'amitié :

— Je suis heureuse de faire votre connaissance, et j'espère...

Levant son minuscule pistolet, Maren fit feu. Et de ce petit gadget mal nettoyé mais qui luisait comme s'il eût été d'une propreté rigoureuse, sortit ce qu'on appelait jadis, lors du premier stade du développement technologique, une balle explosive dum-dum.

Mais cette cartouche avait évolué avec les années. Tout en conservant l'élément principal, l'explosion au moment de l'impact, elle faisait bien davantage : chacun de ses fragments continuait à exploser, et c'était une moisson d'éclats qui déchirait la totalité du corps de la victime et tout ce qui se trouvait autour d'elle. Instinctivement, Lars se laissa tomber à terre, cachant son visage et se faisant tout petit. L'animal qui était en lui retrouva la position fœtale, genoux repliés, tête baissée, les bras autour du corps, sachant qu'il ne pouvait rien pour Lilo. Tout était fini. Les siècles pouvaient s'écouler indéfiniment, comme autant de gouttes d'eau, jamais Lilo Toptchev ne réapparaîtrait dans les cycles et dans les hasards de la race humaine.

Il continuait à penser comme quelque machine logique construite pour calculer et analyser froidement, en dépit des événements extérieurs : ce n'est pas moi qui ai dessiné cette arme. Elle est d'avant mon époque. C'est un monstre d'autrefois, un monstre antique. C'est tout le mal dont ont hérité les hommes, un mal venu du passé, déposé soudain au seuil de mon existence, et qui vise ce qui m'est cher, tout ce à quoi je tiens et que je voudrais tant protéger. Tout cela disparaît à cause de la pression de l'index contre une détente, un morceau de métal qui fait partie d'un mécanisme si petit qu'on pourrait l'avaler, oui, le faire disparaître ainsi, dans un sursaut d'avidité, de désir, de désir de vivre. Désormais, tout était joué.

Les yeux clos, il demeura là où il était. Tant pis si Maren tirait une seconde fois, sur lui. Et un autre désir l'envahit soudain, celui d'en finir : pourquoi Maren ne tirait-elle pas ? Il ouvrit les yeux.

Il ne se trouvait plus sur le toit, au haut de la rampe mobile. Il n'y avait plus de Maren Faine, plus d'arme minuscule. Il ne vit pas les restes atrocement déchirés, déformés, sanguinolents et poisseux, de ce qui avait été une femme, la preuve tangible de la malignité d'une autre femme. Il ne comprit plus : il se trouvait dans la rue d'une ville qui, il en était sûr, n'était pas New York. Il eut l'impression soudaine d'un changement de température.

Quelque part, pas très loin, il devait y avoir des montagnes couvertes de neige. Il frissonna, regarda autour de lui, entendit un bruit d'avertisseurs, celui d'un trafic de surface.

Ses jambes, ses pieds, lui faisaient mal. Et il avait soif.

Près d'un drugstore automatique, il aperçut une cabine publique de vidéophone. Il y entra, le corps raidi, endolori de fatigue. Il ouvrit l'annuaire : il se trouvait à Seattle.

Depuis combien de temps ? Une heure ? Des mois ? Des années ? Il souhaita soudain avoir derrière lui un nombre d'années interminables : il avait fait une fugue presque sans fin et maintenant il était vieux, usé fini, jeté au rancart. Il se rappela soudain le Dr Todt. Dans la fusée qui les ramenait d'Islande, le médecin s'était mis à chanter une vieille ballade allemande qui contait la défaite d'un homme : « *Und die Hunde schnurren an den alten Mann* ». Et il avait traduit : « Et les chiens grognaient, montraient les dents au vieillard ».

Il inséra une pièce de monnaie dans la fente et composa le numéro de Lanferman Associates, à San Francisco :

— Donnez-moi Pete Freid.

La standardiste avait une voix éclatante de jeunesse :

— M. Freid est absent pour affaires. Nous ne pouvons le toucher, monsieur Lars.

— Et Jack Lanferman ?

— Jack Lanferman non plus. Mais je crois pouvoir vous dire où ils sont, monsieur Lars. À la Forteresse Washington. Ils y sont depuis hier. Peut-être pouvez-vous les toucher là-bas ?

— Merci. Je sais comment.

Son second appel fut pour le général Nitz. D'échelon en échelon, hiérarchiquement, sa demande d'entretien gravit tous les degrés qui le séparaient du général, et au moment où il allait renoncer, découragé, se trouva face au commandant en chef :

— Que faites-vous ? La KACH n'a pu vous trouver. Ni le FBI.  
— Les chiens m'ont montré les dents. Ils grognaient après moi.

De toute ma vie, je n'avais jamais rien entendu de pareil.

— Où êtes-vous ?

— À Seattle.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas.

— Lars, vous avez une mine terrible. Et savez-vous ce que vous faites et ce que vous dites ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de chiens ?

— Je ne sais pas où ils sont. Mais je les ai entendus.

Le général Nitz dit soudain :

— Elle a vécu six heures. Mais naturellement il n'y avait pas beaucoup d'espoir. Maintenant, c'est fini. Mais peut-être le savez-vous déjà ?

— Je ne sais rien.

— Les funérailles n'ont pas encore eu lieu : on pensait que vous alliez réapparaître. On vous a cherché partout. Évidemment, vous comprenez maintenant ce qui vous est arrivé.

— Une transe.

— Et vous venez d'en sortir ? Lars fit oui de la tête.

— ... Lilo se trouve avec...

— Quoi ?

— Lilo est à Bethesda. Avec Ricardo Hastings. Elle essaie de tirer de lui un croquis utilisable. En en a produit plusieurs, mais...

Lars l'interrompt :

— Lilo est morte. Maren l'a tuée avec un pistolet italien, un Beretta calibre 12. Je l'ai vue. J'ai tout vu.

Les yeux fixés sur lui, le général Nitz dit :

— Maren Faine a fait feu avec le pistolet qu'elle tenait à la main. Nous avons l'arme, nous avons ses empreintes digitales. Mais elle n'a pas visé Lilo. Elle s'est tuée.

Après un instant de silence, Lars dit :

— Je ne savais pas.

— Du moment qu'elle a tiré, quelqu'un devait mourir, n'est-ce pas ? Ce genre de pistolets ne marche pas. C'est un miracle si les fragments ne vous ont pas tués tous les trois.

— C'était donc un suicide.

Oui, un suicide. Il en était sûr. Elle n'avait jamais eu l'intention de tuer Lilo, même si elle l'avait cru un instant. Il poussa un soupir de fatigue, de résignation. Rien de philosophique dans cette résignation se dit-il. Il n'avait plus la force de lutter, simplement.

D'ailleurs, qu'aurait-il pu faire ? Tout cela s'était passé pendant sa transe, sa fugue. Il y avait déjà si longtemps que Maren était morte. Lilo se trouvait à Bethesda. Lui, après un voyage dans le néant, ressurgissait dans le centre de Seattle, aussi loin que son inconscient avait pu l'emmener de New York, de tout ce qui avait eu lieu.

— Lars, pouvez-vous revenir ? Pour aider Lilo. Parce qu'elle n'y arrive pas. Elle avale sa drogue, cette préparation de l'Allemagne de l'Est, elle entre en transe, seule avec Ricardo Hastings et sans personne à proximité qui puisse la distraire. Et quand elle redevient elle-même, c'est avec le même dessin.

— Eh oui, ceux qu'elle puise dans l'esprit d'Oral Giacometti.

— Absolument pas.

— Vous en êtes sûr ?

D'un seul coup, il se retrouvait l'esprit vif, prêt à agir.

— Ces dessins sont tout à fait différents de ce qui peut ressembler à une « génératrice temporelle de halage ». Pete Freid les a examinés et il l'a constaté. Elle aussi le constate.

— Ils sont tous pareils.

Il ressentait maintenant une sensation d'horreur :

— Pareils ? Que voulez-vous dire ?

— *Calmez-vous*, Lars. Ce n'est pas une arme. Il s'agit de quelque chose fait dans une substance organique, de quelque chose de physiologique, d'anatomique...

Le général Nitz hésitait : sans aucun doute le vidéophone était piégé : quelque part, la KVB était à J'écoute.

— Dites, dites, insista Lars.

— Elle dessine un androïde d'un type nouveau. Mais seulement un androïde. Comme ceux que Lanferman utilise

sous terre pour essayer leurs prototypes d'armes. Vous voyez ce que je veux dire : aussi humain que possible.

Lars n'hésita plus :

— J'arrive.



## XXVI

Trois jeunes officiers des « marines » bien pris dans leur uniforme élégant, l'accueillirent dans l'immense parking aménagé sur l'hôpital militaire. Ils l'escortèrent – comme un haut dignitaire, ou un criminel, se dit-il, ou comme un mélange des deux – jusqu'à la rampe qui menait à l'étage où *cela* avait lieu dans le plus grand secret.

*Cela*, c'était le mot qu'ils avaient employé : comme pour déshumaniser l'opération à laquelle il allait prendre part.

Il s'entendit dire :

— Tout vaut mieux que de tomber dans leurs mains, – s'ils ont des mains, ces négriers venus d'un lointain système stellaire.

— Que dites-vous, Monsieur ?

— Rien.

Le plus grand des trois hommes, et il était réellement de très haute taille, insista :

— Vous avez appris quelque chose, Monsieur ? Comme ils passaient le dernier contrôle, Lars demanda au même marine :

— Avez-vous vu cet ancien combattant, ce Ricardo Hastings ?

— Un moment seulement, monsieur.

— Quel âge lui donnez-vous ?

— Peut-être quatre-vingt-dix ans. Peut-être cent ans. Plus vieux, qui sait.

La dernière porte s'ouvrit devant eux, pour un instant seulement, comme si elle savait d'elle-même combien de personnes étaient autorisées à entrer. Par l'entrebâillement, il aperçut des gens en blouse blanche, des médecins.

— ... Mais je veux bien vous faire un pari au sujet de l'âge de Ricardo Hastings.

— Allez-y, monsieur.

— Il a six mois.

Les trois marines le regardèrent.

— Non. Même pas : quatre mois.

Il continua à avancer, laissant derrière lui son escorte : Il avait aperçu Lilo Toptchev.

— Bonjour, fit-il.

Elle se retourna instantanément avec un sourire fugitif :

— Bonjour.

— Je vous croyais à la Morgue.

— Je suis en train de m’amuser, comme vous le voyez.

— Vous savez, quand elle a tiré...

— Oui, j’ai pensé que c’était pour moi, et vous avez eu la même idée. Et ça n’a pas été pour moi. Vous n’avez pas regardé, mais moi non plus je n’aurais pas regardé si j’avais cru que c’était pour vous. Depuis, je n’ai fait que penser, penser, penser sans arrêt. Et je me suis fait du souci à cause de vous... Vous êtes entré en transe et vous êtes parti, simplement. Quant à elle, je crois qu’elle ne s’était jamais servi de ce pistolet auparavant. Elle n’avait aucune idée de ce qu’il pouvait faire.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je travaille. Dieu seul sait combien je travaille !

Il est dans la chambre à côté. Venez le voir. Elle lui montrait le chemin :

— ... Vous ont-ils dit que je n’ai pas réussi ?

— Avec ce qui nous arrive pour ainsi dire chaque heure, ce pourrait être pire.

Au cours de son voyage, il avait appris le nombre fantastique d’êtres humains que les monstres venus d’ailleurs avaient rayés de l’existence terrestre. C’était horrible. En tant que calamité, il n’y avait aucun précédent dans l’histoire de l’homme.

— Ricardo Hastings dit qu’ils viennent de Sirius. Et que ce sont des négriers : ils enlèvent des esclaves comme nous le soupçonnions. Ce sont des créatures chitineuses, et elles obéissent à une hiérarchie physiologique qui date de plusieurs millions d’années : sur les planètes de leur système, à environ neuf années-lumière d’ici, les formes à sang chaud n’ont jamais franchi le stade lémurien : ce sont des animaux arboréens, au museau de renard, très souvent nocturnes, certains avec des queues préhensiles. Si bien qu’ils ne voient en nous que des

phénomènes doués d'un peu de raison, des organismes hautement organisés qui peuvent leur servir de bêtes de travail, et qui ont une grande habileté manuelle. Ils admirent notre *pouce*. Nous pouvons faire toutes sortes de travaux. Ils nous considèrent comme nous considérons les rats.

— Mais nous soumettons les rats à des tests. Nous essayons d'apprendre.

— Sans doute. Mais nous avons conservé la curiosité des lémuriens. Si nous entendons un drôle de bruit, nous sortons la tête de notre terrier pour voir ce qui se passe. Ce n'est pas le cas chez eux. Il semble que toutes les formes chitineuses, pour évoluées qu'elles soient, ont toujours des réflexes machinaux. Hastings vous l'expliquera.

— Je ne désire pas lui parler, déclara Lars.

Par la porte entrouverte, il entrevoyait un squelette décharné sous ses habits, et dont le visage brouillé, rétracté, labouré de rides, bougeait lentement de droite et de gauche comme mû par un mécanisme. Aucune émotion ne faisait bouger ses traits, ses paupières ne cillaient pas. Cet organisme s'était peu à peu détérioré jusqu'à n'être plus qu'une machine capable de percevoir. Ses sens fonctionnaient, mais Dieu seul savait combien de sensations parvenaient encore au cerveau pour y être emmagasinées.

Une silhouette familière surgit, celle du Dr Todt, oui poussa un soupir de soulagement tout en affirmant avec assurance :

— Je savais que vous reviendriez. Avez-vous beaucoup marché ?

— Sans doute.

— Vous ne vous souvenez pas ?

— Non. Mais je suis fatigué.

— Il arrive qu'on se débarrasse d'une forte psychose en marchant jusqu'à épuisement. Mais la plupart du temps, on a tant d'autres choses à faire. Et pour vous, le temps manque.

Il se tourna vers Ricardo Hastings :

— ... Qu'allez-vous faire avec lui pour commencer ?

— Une biopsie.

— Je ne comprends pas.

— Je veux un échantillon de sa peau, peu importe de quel endroit.

— Pourquoi ?

— Pour une analyse microscopique, et pour fixer son âge au carbone 17. Quelle précision obtient-on avec ce nouveau carbone ?

— Moins d'une année. Quelques mois.

— C'est bien ce que je pensais. Bon, jusqu'à ce que j'aie les résultats de ces deux analyses, il n'est pas question pour moi de transe, de dessin ou de toute autre activité. Combien de temps cela prendra-t-il ?

— Nous aurons les résultats vers trois heures, cet après-midi.

— C'est bien. Entre-temps, je prendrai une douche, et je changerai de chaussures et de vêtements. Pour me secouer un peu.

— Les magasins sont fermés. On a conseillé à la population de demeurer sous terre tant qu'il y aura danger. Les zones sinistrées s'étendent maintenant...

— Ne m'en faites pas la liste. J'ai entendu tout cela dans la fusée qui m'a amené ici.

— Et vous ne voulez pas essayer d'entrer en transe ? demanda le Dr Todt.

— À quoi bon ? Lilo l'a fait, n'est-ce pas ?

— Lars, voulez-vous voir mes dessins ? demanda Lilo.

Il tendit la main vers la pile de croquis qu'elle lui tendait. Il les feuilleta rapidement : c'était bien ce qu'il avait pensé, ni plus ni moins. Il les reposa sur la table. Le Dr Todt reprit la parole :

— Avez-vous remarqué la complexité de la structure ?

— C'est celle d'un androïde, n'est-ce pas ? demanda Lilo avec un certain espoir, les yeux fixés sur Lars. Ce dernier secoua la tête :

— Voilà celui que vos dessins représentent. Il montrait du doigt le vieillard replié sur lui-même, dont la tête continuait à tourner d'un côté et de l'autre, mécaniquement, comme une sorte de tourelle.

— ... Ou plutôt : voilà ce que ça représente. Vous n'avez pas recueilli les contenus de son esprit, mais les éléments anatomiques qui constituent sa base biochimique. Ce qui fait

qu'il fonctionne, le mécanisme artificiel qu'il est, comprenez-vous. Oui, je crois que c'est un androïde, et je suis persuadé que la datation au carbone 17, et la biopsie, nous le confirmeront. Ce que je veux savoir, c'est sa composition exacte, et son âge précis.

Après un long silence, le Dr Todt dit d'une voix un peu rauque :

— Pourquoi ?

— Depuis combien de temps ces créatures de Sirius sont-elles dans notre ciel ?

— Une semaine.

— Je ne crois pas qu'un androïde aussi parfait que celui-ci pourrait être fabriqué en une semaine.

Lilo intervint :

— Si vous avez raison, le constructeur aurait su d'avance...

— Mais j'ai raison, bon Dieu ! Examinez vos dessins et dites-moi s'ils ne représentent pas Ricardo Hastings ! J'en suis sûr. Regardez !

Il avait ramassé les dessins, les lui tendait. Muette, tendue, elle se mit à les feuilleter, hochant pensivement la tête de temps à autre. Le Dr Todt qui regardait par-dessus son épaule, s'adressa à Lars :

— Mais qui peut avoir construit un androïde aussi parfait ?

— Lanferman Associates, dit Lars.

— Et encore ?

— Personne d'autre, à ma connaissance.

Grâce à la KACH, il avait une idée assez précise des possibilités de Pip-Est. Rien n'y existait qu'on pût comparer à Lanferman Associates, dont les usines souterraines s'étendaient de San Francisco à Los Angeles, sur huit cents kilomètres de long. Et l'une de leurs grandes spécialités était justement la fabrication d'androïdes qui, même de près, ressemblaient tout à fait à des êtres humains.

D'un seul coup, Ricardo Hastings se mit à parler de sa voix croissante :

— Si ce n'avait pas été pour cet accident, quand l'excès de puissance a envahi le...

Lars s'était approché pour l'interrompre brusquement :

— Êtes-vous autonome ?

Les yeux troubles du vieillard se fixèrent sur lui. Mais il ne répondit rien, et les deux coins abaissés de sa bouche ne remuèrent plus.

— ... Répondez-moi : êtes-vous un mécanisme autonome ou téléguidé ? Êtes-vous homéostatique ou êtes-vous le récepteur d'instructions qui viennent de l'extérieur ? Franchement, je crois que vous êtes totalement autonome, homéostatique. Programmé à l'avance.

Il se tourna vers Lilo et le Dr Todt :

— ... Cela explique ce que vous appelez sa « sénilité », la répétition constante de certaines unités sémantiques.

Crachotant, Ricardo Hastings reprit son discours.

— Bon Dieu, ce qu'on leur a mis ! Ils ne s'y attendaient pas. Ils pensaient que nous étions foutus. Nos dessinateurs de mode d'armes, ils n'avaient réussi à rien. Ces étrangers pensaient qu'ils nous avaient à leur merci, qu'ils étaient les maîtres. Mais on leur a montré ce que nous pouvions faire. C'est dommage que vous ne vous souveniez pas de cela. C'était avant votre temps, naturellement.

Le vieillard – ou le mécanisme – s'arrêta, les yeux fixés sur le plancher, la bouche tordue dans une grimace de plaisir. Lars réfléchit un instant :

— Non, je n'arrive pas à croire à cette arme qui voyagerait dans le temps.

Ricardo Hastings recommença à parler :

— La trempe qu'ils ont reçue, ils ne s'en remettront jamais. Nous avons déhalé leurs sales satellites, nous les avons foutus complètement en dehors de notre vecteur temporel, à un milliard d'années dans le passé, et ils y sont toujours. Ha, ha, ha !

Dans ses yeux, tous trois virent passer une étincelle de vie, l'espace d'un instant.

— Ils sont maintenant en orbite autour d'une planète où il n'y a peut-être que des araignées et des protozoaires. Ils conquièrent la Terre à l'ère des trilobites. Là, ils n'auront pas de mal. Ils pourront vaincre les trilobites et se servir d'eux comme esclaves !

Le vieillard termina son discours par un grognement de triomphe.

Il était 14 heures 30 quand prit fin une attente que Lars n'aurait jamais pu supporter une fois de plus. Un infirmier vint lui apporter les résultats de la biopsie et de la datation au carbone. Lilo s'était dressée, toute raide, scrutant son visage, tentant de comprendre ses réactions, de les partager avec lui :

— Qu'est-ce que ça donne ?

Il lui tendit la feuille de papier :

— Lisez vous-même.

— Non, dites-moi, vous...

Sa voix était très faible.

— Soit. L'analyse microscopique montre qu'il s'agit indubitablement d'un tissu humain, et non de celui d'un androïde. La datation carbone 17 du même échantillon de tissu montre que cet échantillon est vieux de cent dix à cent quinze ans. Et peut-être même plus vieux.

— Vous vous êtes trompé, dit Lilo.

Lars acquiesça d'un signe de tête avant de dire :

— Oui.

Ricardo Hastings se mit à glousser de joie. Sans doute pensait-il au bon tour joué aux envahisseurs.

## XXVII

J'ai donc échoué complètement, comme j'avais échoué auparavant, se dit Lars Powderdry. Je ne peux leur servir à rien. Je ne leur ai jamais servi à rien sauf dans ce jeu sans danger auquel se livraient le Bloc-Ouest et Pip-Est depuis tant d'années, pendant toute l'ère du « dépiautage », l'ère de la tromperie celle où nous nous sommes moqués de la multitude des purzouves, pour leur bien, disions-nous, mais aux dépens de leurs aspirations.

J'ai amené Lilo à Washington, et peut-être faudrait-il inscrire cela, à mon crédit. Mais avec quel résultat : une mort hideuse, celle de Maren Faine qui avait toutes les raisons de continuer à vivre, en menant une vie heureuse, épanouie. Il s'adressa au Dr Todt :

— Donnez-moi mon escalatium et ma coniorozine, s'il vous plait. Et préparez-moi une double dose cette fois-ci.

Il se retourna vers Lilo :

— Je voudrais également que vous doubliez la dose de ce produit de l'Allemagne de l'Est. C'est la seule manière d'accroître notre sensibilité, et il faut que nous soyons aussi sensibles que notre système nerveux peut le supporter. Parce que nous ne ferons probablement qu'un essai.

— Je suis d'accord, fit Lilo, l'air soudain très sombre. Une fois que la porte se fût refermée sur Todt et sur les médecins et infirmiers de l'hôpital, ils se retrouvèrent seuls, séparés du reste du monde, avec Ricardo Hastings.

— Vous savez, Lilo, que l'un de nous peut mourir ou que nous mourrons peut-être tous les deux. Ces substances sont terriblement toxiques pour le foie et pour le cerveau.

— Taisez-vous maintenant.

Elle avala ses cachets avec un grand verre d'eau. Lars fit de même.



Pendant un instant, ils demeurèrent silencieux, assis l'un en face de l'autre, ignorant le vieil homme qui marmonnait.

— Pourrez-vous jamais vous remettre de la mort de Maren ? demanda-t-elle.

— Non, jamais.

— Vous m'en voulez de cette mort ? Non, vous en voulez à vous-même, n'est-ce pas ?

— C'est à elle que j'en veux. D'abord parce qu'elle possédait cette petite arme misérable, ce Beretta. Personne ne devrait porter ni même posséder une telle arme. Nous ne vivons plus dans la jungle.

Il cessa de parler. La modification de son être suivait son cours. Le médicament agissait : les mâchoires déjà paralysées, il ferma les yeux de souffrance. La double dose qu'il avait prise l'entraînait au loin si bien qu'il ne pouvait plus voir Lilo Toptchev, qu'il n'avait plus conscience de sa présence. Ce qu'il expérimentait, c'était, bien plus que de la peur, un regret, une souffrance. Un nuage l'entourait, s'épaississait. Puis ce fut la descente familière – ou l'ascension peut-être – avec une impression multipliée au-delà de toute proportion raisonnable par le doublement de la dose et le mélange des deux drogues.

Mon Dieu, pensa-t-il, pourvu qu'elle n'endure pas ça ! Pourvu que tout lui soit plus facile... Si j'en étais sûr, je souffrirais moins, me semble-t-il.

Marmonnant, ricanant, crachotant, Ricardo Hastings déclara :

— Nous les avons écrasés.

— Vraiment, dit Lars avec difficulté.

— Oui, monsieur Lars, écrasés.

Comme par miracle, son bredouillage indistinct avait cessé ; il semblait être devenu lucide et s'exprimait clairement :

— ... Oui, mais pas avec ce qu'on a appelé la « génératrice temporelle de halage ». Ce n'était qu'un produit, dans le mauvais sens du mot. Je veux dire : une « couverture ».

Il ricanait, mais différemment, avec quelque chose de strident dans le son. Péniblement, Lars parvint à articuler :

— Oui êtes-vous ?

— Je suis un jouet ambulant, répondit le vieil homme.

— *Un jouet !*

— Oui, monsieur Lars. À l'origine, un élément d'un jeu guerrier mis au point par les entreprises Klug, vous savez l'inventeur dont personne n'a jamais voulu. Dessinez-moi, monsieur Lars. Mlle Toptchev ne fait que répéter dans ses dessins ma présentation visuelle, une présentation sans valeur, que tous ont ignorée, sauf vous. Mais c'est bien *moi* qu'elle dessine : vous aviez absolument raison.

— Mais vous êtes vieux.

— Un simple problème technique, résolu par M. Klug. Il avait prévu l'éventualité d'une analyse, une éventualité inévitable. J'ai été fabriqué à partir d'éléments de matière organique modifiés pour que j'aie plus de cent ans de bouteille. Si cette expression ne vous déplait pas.

Avait-il parlé ? Ou pensait-il seulement ? Il ne le savait plus.

— Je n'arrive pas à vous croire.

— Très bien. Envisageons cette possibilité. Je suis un androïde, comme vous le soupçonniez, mais *construit il y a plus de cent ans !*

— En 1898 ? Par une fabrique de voitures d'enfant du fond du Nebraska, peut-être ?

Il riait, ou essayait de rire :

— ... Venez avec autre chose. Avec une théorie convenable, qui cadre avec ce que vous savez et ce que je sais être la réalité.

— Cette fois, vous voudriez bien connaître la vérité, n'est-ce pas, monsieur Lars ? La vérité totale, sans aucune omission ? Vous en sentez-vous capable ? Honnêtement ? En êtes-vous sûr ?

Après un instant de réflexion, Lars dit :

— Oui.

La voix était devenue douce, un souffle composé peut-être de rien d'autre qu'une pensée, la pensée qu'il captait dans son état de transe :

— Monsieur Lars, je suis Vincent Klug.

## XXVIII

— L'ingénieur de second plan. Le fabricant de jouets que tout le monde repousse, auquel nul ne fait crédit ?

— Lui-même, monsieur Lars. Non pas un androïde, mais un homme comme vous, seulement vieux, très vieux. À la fin de ses jours. Et non comme vous m'avez vu sous terre, chez Lanferman Associates.

La voix s'était faite lasse, monotone :

— ... J'ai vécu longtemps et j'ai vu beaucoup de choses. J'ai vu la Grande Guerre, comme je l'ai dit. Je l'ai répété à tous ceux qui voulaient bien m'écouter quand j'attendais, assis sur le banc du parc. Car je savais qu'un jour l'homme qu'il fallait arriverait... Et il est arrivé. Grâce à lui, je suis ici.

— Et vous avez été chef de quelque chose dans cette guerre ?

— Non. Je n'ai été chef d'aucune arme. Il existe un dispositif temporel de halage, ou il existera, mais il ne jouera aucun rôle dans cette guerre contre les négriers de Sirius. Ce dispositif, je l'ai inventé. Dans soixante-quatre ans, en 2068, je m'en servirai pour revenir ici. Vous ne comprenez pas ? Écoutez : je peux revenir ici de 2068. Je l'ai fait. Mais je ne peux rien rapporter. Aucune arme, aucun dispositif, aucune idée nouvelle, même le plus petit gadget pour amuser les purzouves. Rien. *Rien !*

Il y avait désormais quelque chose de sauvage, d'amer, dans sa voix :

— ... Allez-y, monsieur Lars. Pénétrez profondément, télépathiquement en moi. Fouillez dans ma mémoire, dans mes connaissances des six dernières décennies. Ressortez-en avec la conception de la génératrice temporelle de halage. Donnez-la à Pete Freid, l'ingénieur de Langerman Associates en Californie. Et par priorité absolue, qu'il fasse tout de suite un prototype que vous utiliserez contre les envahisseurs... Allez-y ! Mais savez-vous ce qui arrivera ? *Vous m'éliminerez, monsieur Lars.*

La voix s'était élevée, assourdissante lui semblait-il, cruelle, à la fois vindicative et désespérée devant l'absurdité de la situation.

— ... *Mais si vous m'éliminez, monsieur Lars, en créant une modification dans le cours du temps, vous éliminerez du même coup l'arme que vous désirez avoir. Je serais pris à jamais dans une oscillation temporelle, à jamais, comprenez-vous ?*

Lars ne disait pas un mot, ne protestait plus. Cette explication lui semblait évidente, et il l'acceptait. Et Klug, le vieux Klug, le centenaire décrépît qui était revenu en arrière d'une période de soixante-quatre ans, reprit la parole :

— ... Voyager dans le temps est l'un des mécanismes les plus rigides, les plus rigoureux qui soient. Voulez-vous savoir exactement à quel point je suis limité, monsieur Lars, en ce moment qui est pour moi un passé de plus de soixante ans ? *Je peux voir ce qui est pour vous l'avenir et je ne peux rien dire, je ne peux pas vous donner une information. Je ne peux pas être un oracle. Tout ce que je peux faire, et c'est très peu mais c'est peut-être assez, et remarquez bien que je sais en réalité si c'est assez ou non, mais que je ne peux courir le risque de vous en avertir – tout ce que je peux faire, c'est d'attirer votre attention sur un objet, un dispositif ou un aspect de votre environnement actuel. Comprenez-vous ? Cela doit exister déjà. Sa présence doit être absolument indépendante de mon retour à votre époque.*

— Hem, fit Lars.

— Hem, répéta Vincent Klug en se moquant ouvertement de lui.

— Soit. Que puis-je dire ? Tout a été dit. Vous venez de tout m'expliquer, stade par stade.

— Posez-moi des questions.

— Pourquoi ?

— Interrogez-moi. Je suis revenu pour une raison précise, n'est-ce pas ? Bon Dieu, je suis tenu au silence par ce principe du diable, ce principe de...

Il s'interrompit, tremblant d'impuissance et de rage.

— ... Je ne peux même pas vous donner le nom du principe qui m'impose de telles limitations...

D'un seul coup, sa force sembla s'épuiser. L'effort qu'il faisait pour communiquer sans franchir une ligne étroite et impitoyable, consumait rapidement ses forces. Lars dit :

— Nous allons jouer aux devinettes. J'ai raison, n'est-ce pas ? Vous aimez les jeux.

— Voilà ! Devinez, et je répondrai par oui ou par non. La vieille voix usée connaissait un sursaut d'énergie.

— Il existe maintenant, en 2004, quelque chose.

— OUI !

Il avait crié ce oui avec une frénésie vibrante, une excitation qui rassemblait tout ce qui lui restait de forces.

— Vous, Klug, vous n'êtes pas un cadre aujourd'hui. Vous êtes en dehors du coup, c'est un fait. Vous avez essayé d'attirer l'attention de la Secnat de l'ONU-O, mais du fait que vous n'êtes pas un cadre, personne ne vous a écouté.

— OUI !

— C'est un prototype ? Un prototype fabriqué par Pete Freid ? Après que Jack Lanferman l'ait autorisé à utiliser les installations de la société ? Il a un tel talent. Il peut aller si vite.

— OUI !

— Ce prototype, où est-il maintenant ?

Il y eut un silence. En bégayant comme s'il souffrait, le vieillard répondit :

— Je crains d'avoir trop parlé.

— C'est Pete qui l'a.

— N-non.

Lars réfléchit un instant :

— Pourquoi n'avez-vous pas essayé de communiquer avec Lilo, quand elle est entrée en transe pour vous contacter ?

— Parce qu'elle vient de Pip-Est.

— Mais le prototype...

— Monsieur Lars, je vois ce qui aura lieu demain. Cette arme est seulement pour le Bloc-Ouest.

— L'arme se trouve-t-elle dans la Forteresse Washington à l'heure actuelle ?

De plus en plus faiblement, le vieux Vincent Klug répondit :

— Si elle y était, je ne serais pas ici. Je serais retourné dans mon époque. Comprenez : je perds beaucoup en étant ici. La

science médicale de mon temps est capable de me maintenir en vie, et j'entends par là une vie supportable. Mais ce n'est pas le cas chez vous, en 2004.

Il n'arrivait plus à dominer sa fatigue, ni son mépris. Lars respira profondément :

— Soit. Cette arme est une arme de mon époque, et non de l'avenir. Le prototype est fait. Il est probable qu'il fonctionne. Alors, vous l'avez repris. Il se trouve dans votre petite usine ou dans un endroit quelconque où vous travaillez...

Il se tut pour réfléchir longuement, pour récapituler tout ce qu'il avait appris.

— ... C'est bon. Je ne vous poserai plus de questions. Nous n'avons pas besoin de tirer davantage sur la corde. Il est préférable de ne pas courir plus de risques. Vous êtes d'accord ?

— Je suis d'accord, si vous croyez aboutir avec ce que vous savez, et *rien de plus*.

— Je me débrouillerai.

Tout lui semblait évident. Il fallait toucher immédiatement le Vincent Klug de l'époque actuelle, de 2004. Mais ce Vincent Klug, naturellement, n'avait pour l'instant aucune idée de l'importance que son « jouet » pouvait avoir comme « arme ».

Donc, il ne saurait pas de quelle invention il s'agissait. De la manière marginale, absurde, dont il travaillait, il avait peut-être réalisé une ou deux douzaines de modèles, tous différents, à partir du prototype, et chacun de ces modèles correspondait à l'un des stades menant à la production en série.

Il avait rompu trop tôt avec le vieux Vincent Klug. Il lui fallait encore un renseignement :

— Klug, écoutez-moi de quelle sorte de jouet s'agit-il ? J'ai besoin d'une indication. D'un tuyau... Est-ce un jeu de société ? Un jeu guerrier ?

Il attendait la réponse anxieusement, une réponse télépathique, comme précédemment. Mais ce furent des mots, des mots parlés, qu'il entendit résonner à son oreille, des mots que croassait une voix sénile, murmurante :

— Oui, on leur a foutu une drôle de raclée, à ces négriers. Ils ne s'attendaient pas à ça...

Le vieil homme ricanait, heureux comme tout :

— Ces dessinateurs de mode d'armes, quels crétins inutiles ! Et c'est bien ce que pensaient les envahisseurs.

Tremblant de tous ses membres, Lars ouvrit les yeux, en proie à un mal de tête terrible. La lumière au plafond l'aveugla un instant, redoublant sa souffrance. Il aperçut Lilo Toptchev reposant mollement dans son fauteuil, inerte ; ses doigts tenaient un stylo-bille, mais sous le stylo, la feuille de papier était vierge. Une simple feuille de papier blanc.

Son contact télépathique avec l'esprit troublé de « l'ancien combattant » Vincent Klug venait de prendre fin...

Sur la feuille de papier qu'il tenait lui-même à la main, il n'y avait aucun dessin, naturellement. Il s'y attendait. Mais le stylo-bille avait quand même servi.

Il n'y avait qu'une phrase tracée d'une écriture laborieuse, comme par un enfant maladroit qui s'exerce à former des lettres.

Il lut :

*L'(ici un mot bref, illisible)  
dans le labyrinthe*

Le *quoi* dans le labyrinthe ? Immédiatement, il avait pensé à un rat, l'animal rêvé pour ce genre de tests. Impossible, naturellement. Et le mot était plus long. Cela commençait par une sorte de *l*, semblait-il. Non, c'était impossible. Un peu plus loin, il y avait un *o* ; oui, un *o*.

Il se leva en chancelant, traversa la salle, ouvrit la porte, puis une seconde porte. Là, il aperçût un infirmier.

— Un vidéophone, je vous en prie.

Il se retrouva assis devant la table sur laquelle on avait installé un vidéophone extensible. D'un index encore tremblant, il fit le numéro de son bureau de New York. Henry Morris apparut sur l'écran.

— Il faut que vous touchiez Vincent Klug, le fabricant de jouets. Il a un labyrinthe quelconque, un jouet de gosses... Ne lui dites pas pourquoi vous le voulez. Ensuite, vous me l'enverrez à la Forteresse Washington par courrier instantané. Il n'y a pas de temps à perdre. Pete Freid a fait le prototype.

Une fois la communication terminée, il se rejeta en arrière dans son fauteuil, contemplant la feuille de papier, la phrase si

péniblement obtenue. Ce mot, ce mot gribouillé, illisible, que pouvait-il être ? Il avait la sensation de le savoir...

— Comment vous sentez-vous ?

Lilo Toptchev était près de lui, les yeux gonflés et larmoyants, se frottant le front, rejetant en arrière ses cheveux en désordre.

— ... Dieu, que je suis malade ! Et de nouveau, je n'ai rien.

Elle se laissa tomber sur une chaise de l'autre côté de la table, la tête entre les mains. Puis, soupirant toujours, elle se leva pour jeter un coup d'œil sur la feuille qu'il tenait toujours :

— ... Vous avez écrit ça ? Pendant la transe ?

Les sourcils froncés, elle remuait les lèvres comme pour reconstituer le mot illisible :

— ... *L'... dans le labyrinthe.*

Après un instant de silence, elle se releva soudain :

— ... Mais oui, je sais ce que vous avez écrit.

Lars abaissa la feuille de papier. Pour une raison encore inconnue, il avait soudain froid dans le dos.

— ... Le second mot, c'est *homme*. *L'homme dans le labyrinthe*, voilà ce que vous avez écrit pendant votre transe. Mais quant à savoir ce que cela signifie...



## XXIX

Un peu plus tard, Lars se retrouva sous terre, dans l'une des grandes salles silencieuses de conférence de la citadelle, du *Kremlin* comme on disait, de la Forteresse Washington, la capitale des deux milliards d'habitants du Bloc-Ouest (Ils étaient moins nombreux maintenant, se dit Lars, mais il ne voulait pas penser à cette catastrophe pour concentrer toute son attention sur un point précis.)

Il avait ouvert le paquet que lui avait envoyé Henry Morris par courrier instantané. Une note d'Henry le prévenait que c'était le seul jouet-labyrinthe conçu par les entreprises Klug et mis au point par Lanferman Associates au cours des six dernières années.

Le paquet contenait un petit jouet carré.

— Une brochure, imprimée par les soins de Vincent Klug, l'accompagnait. Déjà, il l'avait relue plusieurs fois.

Le labyrinthe était en lui-même d'une extraordinaire simplicité, mais il représentait pour son prisonnier un obstacle infranchissable. Quel que fût son intelligence, sa détermination, la persévérance avec laquelle il essayait d'éviter une barrière, de revenir sur ses pas, de s'engager dans un autre couloir, le prisonnier ne pouvait qu'échouer. Il ne sortirait jamais de ce dédale, il ne retrouverait jamais la liberté. Parce que la structure du labyrinthe, grâce à une pile garantie dix ans, se modifiait constamment.

Un beau jouet, pensa Lars. Avec lequel on pouvait vraiment « s'amuser ».

Mais la question n'était pas là. Cela n'expliquait pas pourquoi ce jouet se trouvait maintenant devant lui, sur cette table. Comme la brochure le disait, c'était un jouet d'une grande complexité psychologique. L'élément nouveau, inspiré, par lequel Vincent Klug, fabricant de jouets, espérait atteindre enfin le succès, était ce qu'il appelait le facteur « empathique », c'est-

à-dire la connaissance d'autrui. Pete Freid, assis à côté de lui, dit :

— C'est pourtant moi qui l'ai construit. Eh bien, je ne vois vraiment pas comment ce labyrinthe pourrait devenir une arme de guerre. Et Vincent Klug non plus : j'en ai discuté avec lui, avant et après avoir fait ce prototype. Je sais parfaitement qu'il n'a jamais pensé à une arme.

— Cela, nous le savons. Pourquoi dans cette période de sa vie, Vincent Klug, fabricant de jouets, se serait-il intéressé à des armes ? Mais ensuite, Vincent Klug...

Eh oui, Vincent Klug avait changé, à cause justement de ce jouet.

— Dites-moi, Pete, quelle sorte de personnage est Klug ?

— Vous l'avez vu vous-même. Il a l'air d'une baudruche bien gonflée. On a l'impression qu'il se dégonflerait si on le piquait avec une épingle.

— Je ne vous demande pas ce qu'il est physiquement, mais ce qu'il est à l'intérieur. Au fond de lui-même, comment est la « machine » qui le fait agir ?

— Vous venez de dire là quelque chose d'étrange... Une fois de plus, Lars ressentit le malaise qui l'étreignait de temps à autre depuis son entretien télépathique avec le vieux Vincent Klug :

— Quoi donc ?

— Cela me rappelle l'un des projets qu'il m'a montré il y a longtemps, des années de cela. C'était une idée qui ne le lâchait pas. En fin de compte, il l'a abandonnée, grâce à Dieu, car cela ne me plaisait guère...

— Un androïde ?

— Comment le savez-vous ?

— Que voulait-il faire avec cet androïde ?

Pete se gratta le crâne :

— Je n'ai jamais très bien compris. Mais l'idée me déplaisait. Et je le lui ai dit chaque fois qu'il m'en a parlé.

— Vous voulez dire qu'il voulait construire des androïdes ?

— Il demeurait dans le vague. Il insistait surtout sur leur ressemblance totale avec les êtres humains. Et il y avait dans cette insistance quelque chose qui me repoussait... Bref,

j'admets que Klug est fait de plusieurs couches, qu'il n'est pas d'un bloc. Bien que j'aie travaillé avec lui, je n'affirmerais pas que je le connais bien, pas plus que je n'ai jamais compris à fond ce qu'il voulait faire avec ses androïdes. De toute façon, il a abandonné son projet. C'est alors qu'il a conçu ce jeu...

Voilà qui explique les dessins de Lilo, ses dessins d'androïdes, pensa Lars.

Le général Nitz, assis en face d'eux, avait jusqu'alors gardé le silence :

— Si j'ai bien compris, la personne qui se livre à ce jeu, et ceci – il indiqua du doigt le prisonnier minuscule, pour l'instant inerte, puisque le contact n'était pas mis – se trouvent sur la même longueur d'onde : il y a entre eux identité d'émotions. Cette créature... mais qu'est-elle donc ?

Il avança la tête, clignant des yeux, et pour la première fois Lars s'aperçut qu'il devait être légèrement myope.

— ... Ça a l'air d'un ours, ou d'un de ces woubs vénusiens, une de ces petites bêtes rondettes qu'adorent les enfants. Il y en a quelques-unes dans l'enclave phénotypique du zoo de Washington. Les gosses ne se fatiguent jamais de les regarder.

— C'est parce que justement le woub vénusien possède un certain pouvoir télépathique, bien que limité, dit Lars.

— Tout comme notre marsouin, d'après ce qu'on vient de découvrir. Ce n'est donc pas unique. C'est pourquoi les gens ont eu l'impression que le marsouin était très intelligent. Sans savoir pourquoi.

Lars abaissa le levier ; dans le labyrinthe, la petite créature adorable, toute rondette dans sa fourrure soyeuse, commença à bouger.

— Observons-la.

D'un seul coup, Pete se mit à rire : la petite créature venait de rebondir comme une balle de caoutchouc contre un obstacle qui avait surgi, à l'improviste, devant elle :

— Qu'y a-t-il de drôle ? dit Lars.

— Et vous, qu'avez-vous ? demanda Pete, intrigué par le ton de Lars, comprenant soudain que quelque chose n'allait pas.

— Ça vous paraît drôle ? Alors qu'elle lutte pour sortir de sa prison. Mais regardez bien.

Après avoir étudié rapidement la brochure, il enserra dans ses mains le cadre du labyrinthe, tâtonna on instant pour repérer les deux plots de contact.

— ... Si j'appuie sur celui de gauche, j'augmente les difficultés du labyrinthe, et par conséquent la perplexité de la victime. À droite, au contraire, je réduis les difficultés qu'elle éprouve.

— Je le sais bien, fit Pete. C'est moi qui ai construit ce jeu.

Le général Nitz sourit :

— Lars, vous êtes un homme d'une grande sensibilité. Voilà pourquoi nous vous trouvons « difficile ». Et c'est à cause de cette sensibilité que vous êtes un médium.

— Disons une *prima donna*, dit Lars.

Il ne pouvait plus quitter des yeux la machine semblable à un woub miniaturisé, victime des obstacles sans cesse changeants qui altéraient constamment la configuration du labyrinthe. Et soudain, il comprit :

— Dites-moi, Pete. N'y a-t-il pas dans ce jouet un élément télépathique qui doit influencer celui qui le fait fonctionner ?

— Oui, jusqu'à un certain point, naturellement. C'est un circuit qui crée une impression presque inconsciente d'identification entre l'enfant qui joue et la créature emprisonnée.

Il se tourna vers le général Nitz pour poursuivre son explication :

— ... D'après la théorie de Vincent Klug, ce jouet doit enseigner à l'enfant le respect de tous les organismes vivants. Il doit développer le sentiment empathique de l'enfant, lui apprendre à penser aux autres. En appuyant sur le contact de droite, il soulage le prisonnier.

— Mais il y a le contact de gauche...

Le ton de Pete devint légèrement condescendant :

— C'est une nécessité technique. Si vous n'aviez qu'un facteur qui facilite les efforts du prisonnier, il parviendrait à s'échapper du labyrinthe, et ce serait la fin du jeu.

— C'est-à-dire que vers la fin, on cesse de presser le bouton de contact qui facilite les efforts du prisonnier, et si cela ne suffit pas, on actionne le contact de droite, qui multiplie les obstacles. À mon avis, au lieu de renforcer les tendances de pitié, de

sympathie, de l'enfant, ce jeu peut au contraire favoriser ses instincts sadiques.

— Certainement pas ! dit Pete.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— À cause du circuit télépathique producteur d'empathie. Faites un effort pour comprendre, Lars, espèce d'idiot ! Le gosse qui fait fonctionner ce jeu *s'identifie* à la victime. C'est lui, le prisonnier. Voilà ce que veut dire le mot empathie, et vous le savez bien, bon Dieu ! Le gosse, s'il voulait torturer sa victime, se torturerait lui-même. Compris ?

— Je me demande alors ce qui se passerait si le circuit télé-empathique était activé.

— L'enfant se sentirait pris, absorbé. Il ne pourrait pas se dégager, sur le plan émotif, du sentiment d'identité qu'il aurait avec le prisonnier...

Il s'arrêta, se léchant la lèvre, réfléchissant soudain. Lars poursuivit :

— Supposons alors qu'il y ait une modification des commandes, de sorte que les deux contacts tendent, mais d'une manière diffuse, à augmenter les difficultés que rencontre le prisonnier. Est-ce possible au point de vue technique ?

Pete ne réfléchit qu'un instant avant de répondre :

— Certes !

— Et on pourrait fabriquer ce jouet en série, à la chaîne ?

— Pourquoi pas ?

— Le woub vénusien que représente ce jouet minuscule est un animal extra-terrestre. Et pourtant, grâce à ses facultés télépathiques, il trouve le moyen de nous toucher. Est-ce qu'un circuit télé-empathique semblable à celui-ci pourrait affecter n'importe quelle forme de vie douée de sensibilité ?

— C'est possible, admit Pete. Pourquoi pas ? Toute forme de vie assez intelligente pour recevoir les émanations du circuit en serait affectée.

— Même une forme de vie chitineuse aux réflexes semi-mécaniques ? Des formes évoluées d'ancêtres à exosquelette, qui ne soient pas des mammifères à sang chaud ?

Pete se tourna vers le général Nitz. Dans son excitation, son débit s'accéléra :

— Ce qu'il veut dire, général, c'est que nous pouvons reconstruire l'appareil de sorte que l'opérateur se prenne à ce piège émotif, qu'il ne puisse plus s'en dégager, qu'il ne puisse jamais diminuer la fréquence et la sévérité des obstacles, des inhibitions qu'il ressentirait comme étant la victime. Avec, pour résultat...

Lars lui coupa la parole :

— ... Une désintégration mentale rapide, totale.

— Et vous voudriez, Lars, que Lanferman Associates construise en série ce jouet une fois qu'il sera modifié, pour que nous le distribuions aux envahisseurs. Mais nous ne pouvons pas le leur distribuer. Ils sont hors d'atteinte, qu'ils viennent de Sirius ou d'ailleurs.

— Si, dit le général Nitz. Mais si, nous le pouvons.

Nous pouvons stocker des quantités de dispositifs semblables dans tous les centres urbains qui intéressent ces négriers. Quand ils mettront la main sur nous, ils mettront la main sur ces dispositifs...

— Je vois, dit Pete.

— Alors, qu'attendez-vous, au travail, vite ! ordonna Nitz.

Mais Pete tenait les yeux fixés au plancher, la mâchoire crispée :

— C'est-à-dire que nous allons les atteindre à cause, peut-être, du seul sentiment moral qu'ils aient. Sans quoi, ce jeu n'agirait jamais sur eux.

Il eut un geste furieux vers le labyrinthe.

— ... C'est donc cela : *leur point faible est justement ce qu'ils ont de bon*. Franchement, je n'aime pas cette idée.

Le général avait pris la brochure, la parcourait :

— Ce jeu est d'une grande complexité psychologique : il enseigne à l'enfant l'amour, le respect, des autres créatures vivantes, non pas pour ce qu'elles peuvent faire pour lui, mais pour elles-mêmes.

Il replia la brochure, la tendit à Lars, se tourna vers Pete :

— ... Alors, quand ?

— Une douzaine de jours. Treize jours peut-être.

— Disons huit, pas un de plus.

— Soit. Huit.

Il se passa une fois de plus la langue sur sa lèvre inférieure parcheminée, puis soupira :

— ... J'ai l'impression que je vais transformer un crucifix en bombe explosive.

— Allons, du courage ! dit Lars.

Il avait recommencé à jouer, à manipuler les deux contacts, puis un seul, celui qui diminuait les difficultés auxquelles se heurtait le prisonnier. À un moment donné, on eût dit qu'il allait enfin atteindre la sortie. Alors, au dernier moment, Lars actionna le bouton de gauche, et un obstacle imprévu, sans un bruit, se dressa devant la victime, le séparant définitivement de la liberté entrevue.

Et Lars, le responsable de ce drame, ressentit lui aussi cette déception, cette souffrance, non pas d'une manière aiguë, mais assez consciemment pour regretter son geste. C'était trop tard : le labyrinthe s'était totalement transformé, emprisonnant à jamais sa victime.

C'est pourtant vrai, se dit-il. Ce jeu enseigne à l'enfant qu'il lui faut être bon et charitable.

Mais maintenant, c'est à nous d'en faire autre chose, une arme. Parce que nous autres, les cadres, nous sommes les dirigeants de cette société, parce que nous tenons littéralement entre nos mains le sort de notre espèce, parce que nous en sommes responsables. Quatre milliards d'êtres humains tiennent les yeux fixés sur nous. Et ce ne sont plus des jouets que nous fabriquerons...

## XXX

Ce fut ainsi que les négriers de Sirius furent vaincus. Leurs satellites disparurent du ciel de la Terre – à la fin ils étaient huit à avoir été mis sur orbite, et la vie de Lars Powderdry commença à reprendre son cours normal.

Indiscutablement, il était heureux.

Mais très fatigué, comme il s'en rendit compte un matin, à son réveil dans son appartement de New York, en voyant à côté de lui la cascade de cheveux noirs qui s'appelait Lilo Toptchev. Il avait tout pour être heureux : il l'aimait, l'adorait même, goûtait tous les instants de leur vie commune. Ce fut alors qu'il se souvint de Maren.

Et son bonheur cessa d'un coup.

Se dégageant doucement du lit, il traversa la chambre à coucher pour gagner la cuisine. Là, il se versa une tasse du café que maintenait constamment à la chaleur et à l'état de fraîcheur optimaux un gadget tiré de son arme 253, branché sur la cuisinière électrique, qui autrement était des plus ordinaires.

Il s'assit à la table de cuisine pour mieux boire à petites gorgées, tout en contemplant par la fenêtre les hautes tours des immeubles d'appcads, qui se dressaient plus au nord.

Il continuait à penser à Maren : il eût été intéressant quand même de savoir ce qu'elle aurait dit de l'arme qui avait obligé les envahisseurs à prendre le large. Du coup, la profession de médium avait pris une valeur i-nes-ti-ma-ble. Quant aux négriers de Sirius, ils poursuivaient sans doute leur chasse aux esclaves et devaient mettre leurs satellites en orbite autour d'autres planètes.

Mais plus ici.

D'accord avec les Cadres de Bip-Est, la Secnat de l'ONU-O envisageait même d'introduire la nouvelle arme dans le système de Sirius.

Voilà qui aurait amusé Maren !



Encore endormie, clignant des yeux, l'air perplexe Lilo apparut à la porte de la cuisine, en chemise de nuit rose :

— Pas de café pour moi ?

— Mais si, ma chérie.

Il se leva pour prendre une tasse et une soucoupe.

— Sais-tu d'où vient le mot « chérie » ? demanda-t-il.

— Non.

Elle s'était assise en face de lui et regardait gravement le cendrier rempli des restes froids des cigares de la journée précédente.

— Chérie vient du latin *caritas*, qui veut dire amour ou estime.

— C'est bien.

— Saint Jérôme a utilisé *caritas* pour traduire le mot grec *agapé*, dont le sens est encore plus profond. Ce n'est pas seulement l'amour de Dieu et du prochain, mais une sorte de respect pour la vie. Nous manquons d'un terme semblable dans nos langues modernes, mais le fait demeure, n'est-ce pas, *ma chérie* ?

— Hem...

— Et les envahisseurs devaient ressentir quelque chose de similaire. C'est ce qui nous a permis de les détruire.

— Un œuf, s'il te plaît.

— Voilà.

Il appuya sur deux des boutons de la cuisinière électrique. (Gadget tiré de l'arme 183).

— Est-ce qu'un œuf peut penser ? demanda Lilo en reposant un instant sa tasse.

— Non.

— Peut-il ressentir ce que tu viens de définir ?

— Naturellement pas.

— Alors – dit Lilo en acceptant l'œuf au plat cuit à point que lui tendait le gadget incorporé à la cuisinière – si nous avons été envahis par des œufs, nous étions perdus.

— Tu es idiote, *ma chérie*.

— Mais tu m'aimes. Du bacon, s'il te plaît.

Il appuya sur une quantité de boutons : du bacon, un toast supplémentaire pour lui, du jus de pomme, du jus de tomate, de

la confiture, des flocons d'avoine. Se rappelant chaque fois, malgré lui, le numéro de l'arme correspondant au gadget.

— ...Mais ressens-tu vraiment pour moi de l'agape ? Supposons que je décide de retourner à Pip-Est au lieu de diriger ton bureau de Paris, comme tu le souhaites ? Comme tu me le demandes sans cesse.

— Cela n'a rien à voir avec l'agape !

Pendant un instant, elle demeura silencieuse, mangeant, buvant :

— Qui sait ? Lorsque je suis entrée tout à l'heure, tu regardais par la fenêtre et tu rêvais. À elle, n'est-ce pas ? Et si jamais elle était vivante ? C'est cela que tu te disais...

D'un hochement de tête, il fit signe que oui.

— ... J'espère au fond de mon cœur que tu ne me juges pas responsable de sa mort.

Il ne prit même pas le temps d'avaler les flocons d'avoine chauds qui remplissaient sa bouche :

— Tu n'es responsable de rien. Ce que j'arrive pas à concevoir, c'est ce que devient le passé quand il s'éloigne de nous. Qu'est-il arrivé à Maren Faine ? Je ne veux pas parler du jour où elle s'est tuée au haut de la rampe roulante avec ce...

Il barra de son esprit les mots atroces qu'il allait prononcer.

— ... ce pistolet Beretta. Non. Mais où est-elle ? Où s'en est-elle allée ?

— Tu n'es pas complètement réveillé aujourd'hui. T'es-tu passé la figure à l'eau froide ?

— J'ai tout fait. Je ne comprends pas, c'est tout. Il y avait une fois une Maren Faine, et l'instant d'après, elle n'était plus là. Tout cela est arrivé pendant que j'étais à Seattle. L'espace d'un instant pour moi. Je n'ai pas vu comment cela s'est passé.

— Tu as vu une partie, le début du drame. Mais même si tu n'avais rien vu, le fait est qu'il n'y a plus de Maren Faine.

Il reposa la cuiller avec laquelle il mangeait ses flocons d'avoine :

— Je devrais dire : qu'importe ! Qu'importe puisque je t'aime.

Et je remercie Dieu de cette chose incroyable, que ce n'est pas toi qu'a mise en pièces cette balle explosive, comme je l'avais cru.

— Si elle avait vécu, pourrais-tu nous avoir toutes les deux ?

— Évidemment.

— C'est impossible. Comment ?

— J'y serais bien arrivé d'une façon ou d'une autre.

— Elle pendant la journée et moi la nuit ? Ou elle les lundis, mercredis et vendredis, et moi...

— Ce n'est pas une situation insoluble pour l'esprit humain, si on lui donne une chance. Une chance raisonnable, sans ce Beretta et sans ce qu'il a fait. Tu sais, le vieux Vincent Klug m'a appris quelque chose, quand il est revenu comme ancien combattant, portant le nom de Ricardo Hastings. Il est possible de revenir en arrière.

— Pas encore, fit Lilo. Dans cinquante ans, peut-être.

— Peu importe. Je veux la revoir.

— Et quand tu l'auras vue ?

— Je reviendrai à mon époque.

— Et tu vas gaspiller ta vie pendant cinquante ans, ou le temps qui s'écoulera, à attendre que quelqu'un invente la génératrice temporelle de halage ?

— J'ai mis la KACH là-dessus. Il n'y a pas de doute que quelqu'un a déjà fait des recherches à ce sujet. Maintenant que nous savons que ça existe, ce ne sera plus long.

— Pourquoi ne la rejoindrais-tu pas ?

Il sursauta, surpris.

— ... Je ne plaisante pas. Puisque tu veux la revoir, n'attends pas cinquante ans.

— Ce serait plutôt quarante, d'après mon calcul.

— C'est trop long. Tu auras plus de soixante-dix ans.

Elle avait l'air très calme :

— ... Rappelle-toi ma drogue. Elle agit de façon létale sur le métabolisme de ton cerveau ou sur... je ne sais plus quoi. De toute façon, trois cachets suffiront. Ton nerf pneumogastrique flanchera, et tu mourras, comme elle est morte.

Après un silence, il dut admettre que c'était vrai.

— ... Je n'essaie pas d'être cruelle. Ou de me venger. Mais je pense que, puisque tu veux la rejoindre, il est préférable de prendre trois cachets de formophane sans attendre de quarante à cinquante ans, et de continuer à mener une vie qui, je le vois, n'a pas de charme pour toi.

— Je vais y penser. Donne-moi deux heures de réflexion.

Son sourire était sombre, plein de haine, en le regardant :

— Non seulement tu la rejoindras immédiatement, mais tu résoudras tous tes problèmes, puisque tu ne peux pas t'adapter à la vie que tu mènes, exactement comme elle a résolu les siens. Ce sera un lien de plus entre vous...

Elle souriait de plus en plus méchamment. D'un seul coup, elle se leva, se dirigea vers la chambre.

— ... Je te donne ces trois cachets tout de suite. Il demeura assis à la table de cuisine, regardant sa tasse et les flocons d'avoine refroidis. Moins d'un instant après, elle était de retour avec la même expression haineuse sur le visage.

Sans un mot, il la regarda longuement, prit les cachets qu'elle lui tendait et les mit dans la poche de poitrine de son pyjama.

— ...Voilà qui est fait, Lars. Puisque nous sommes d'accord, je n'ai plus qu'à m'habiller et me préparer à une journée décisive. Je pense que je vais me rendre à l'ambassade soviétique. Comment s'appelle-t-il déjà ? Kerensky ?

— Kaminsky. C'est lui qui tire les ficelles à l'ambassade.

— Je vais lui demander s'ils acceptent de me reprendre. Ils m'ont remplacée par quelques idiots à Boulganinegrad, mais, d'après la KACH, ils ne valent rien comme médiums.

Après un très long silence, elle ajouta :

— Naturellement, rien ne sera comme avant. Tout est déjà différent, même pour moi.

## XXXI

Quelle tentation extraordinaire que celle d'en finir. Il tenait les trois cachets de formophane à la main et fixait sans ciller le grand verre froid de jus de tomate qu'il s'était versé. Oui, s'il avalait les cachets maintenant, pendant que Lilo s'habillait dans la chambre à coucher voisine... Lilo, qui ne demandait au fond qu'à le quitter.

Elle n'aurait pas fini de s'habiller qu'il serait déjà mort. C'était simple. Très simple en pensée, grâce à cette faculté de représentation des événements et des choses que possède l'esprit humain. Mais autrement, en réalité, était-ce aussi facile ?

Lilo apparut à la porte, pieds nus, dans une jupe grise :

— Si tu veux vraiment la rejoindre, Lars, ne crois pas que je vais m'arracher les cheveux et attendre quarante ans que la génératrice temporelle de halage puisse me ramener en arrière pour que nous nous rencontrions de nouveau. Je veux que tu le comprennes bien, Lars.

Il haussa les épaules. Évidemment, elle ne le pleurerait guère. Maren, elle, l'avait aimé jusqu'à se tuer pour lui.

Lilo n'avait pas bougé de la porte :

— ... Qui sait ? Peut-être bien que j'attendrais, moi aussi, le moment de te revoir ?

Son ton, lui sembla-t-il, ne trahissait aucune crainte, aucun chagrin. Elle pesait seulement les conséquences de sa disparition.

— ... Au fond, je n'en sais rien. Tout dépendrait de mon retour dans l'Est. Et de la vie que je mènerais désormais là-bas. Si c'est pour recommencer à être traitée comme avant... Je ne pourrais pas le supporter, je commencerais à me rappeler ce qui s'est passé entre nous. Oui, j'aurais sans doute beaucoup de chagrin, tout comme toi maintenant, quand tu te souviens d'elle.

Elle releva la tête, la rejeta en arrière :

— Réfléchis, Lars, avant d'avalier ces trois cachets de formophane... Oui, j'ai vraiment été heureuse avec toi. Tout était si différent de mon existence précédente, à Boulganinegrad. J'avais un appartement horrible, de « grande classe » mais d'une telle laideur. Pip-Est est un monde d'où le bon goût a disparu.

Ses pieds nus se mirent en branle et, en un instant, elle fut près de lui :

— ... Je vais te dire la vérité, Lars. Je n'ai jamais eu l'intention de retourner là-bas. Si tu le souhaites toujours, je m'occuperai de ton bureau de Paris.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire que je suis prête à faire tout ce que j'ai refusé de faire jusqu'à présent. Que je remplacerai Maren, complètement. Mais ce n'est pas pour toi que je le ferai, c'est pour moi. Entre autres, pour ne pas crever dans un appartement de Boulganinegrad.

Elle hésita un instant :

— ... Oui, pour ne pas crever comme tu as la tentation de le faire, avec des cachets dans une main et un verre de liquide dans l'autre, en me demandant si je dois t'attendre quarante ans ou si je peux te retrouver plus tôt de cette manière-là. Tu comprends ?

— Je comprends.

— C'est l'instinct de la préservation. Oui, j'ai cet instinct. Ne l'as-tu pas, toi ? Qu'en as-tu fait ?

— Il est parti, et depuis longtemps.

— Et il ne reviendra pas, même si je m'occupe de ton bureau de Paris ? Je reconnais que ce monde n'est pas drôle, mais...

Lentement, il plaça les trois cachets sur sa langue, leva le verre de jus de tomate à la hauteur de ses lèvres. Il ferma les yeux : le contact froid du verre lui rappela celui de la boîte de conserve de bière que Lilo Toptchev lui avait présentée à Fairfax. Déjà, elle avait voulu me tuer, pensa-t-il. À quoi bon lutter ?

— Attends !

Il ouvrit les yeux. Sur sa langue, les trois cachets étaient encore intacts, protégés par leur enveloppe de sucre dur qui permettait de les avaler facilement.

— ... J'ai trouvé dans ton appartement un gadget tiré de l'arme N°... Peu importe d'ailleurs le numéro. Tu l'as déjà utilisé une fois : Orville.

Il pouvait à peine articuler à cause des cachets :

— Oui, je me rappelle Orville. Comment va-t-il ? Que raconte-t-il ces jours-ci ?

— Lars, demande-lui conseil avant toute chose.

C'était raisonnable, n'est-ce pas ? Il recracha soigneusement les cachets à peine poisseux et les remit tels quels dans la poche de poitrine de son pyjama. Lilo, qui était partie en courant, revenait déjà avec ce système complexe de guidage dont les « dépiauteurs » avaient fait le jouet à la mode, le petit dieu des foyers domestiques. C'était cette tête sans visage qu'il avait consultée la première et dernière fois en compagnie de Maren Faine... cela, Lilo l'ignorait et l'ignorerait toujours. Devant lui, sur la table de cuisine, Orville attendait.

— Mon vieil Orville, comment vas-tu aujourd'hui ? Toi, poursuivit-il au-dedans de lui-même, qui es l'un des éléments de mon dessin N°202. Toi que j'ai connu grâce à Maren. Toi, la quatorzième millième ou la seize millième partie d'un ensemble dépiauté, pauvre symbole d'échec, toi qu'on a châtré comme moi, comme tout le système !

— Je vais bien, répondit Orville, télépathiquement.

— Es-tu vraiment le même, le même Orville que Maren Faine...

— Certainement, monsieur Lars.

— Vas-tu encore me citer Richard Wagner dans le texte allemand ? Cette fois-ci, ce ne sera pas suffisant, Orville.

— C'était exact, monsieur Lars...

C'est comme si cette voix croassante était celle de mon propre cerveau, pensa Lars. Et si c'était cela, la vérité : si ce jouet permettait de s'entendre soi-même ?

— ... Vous avez raison, monsieur Lars. Mais voudriez-vous me formuler ce qui vous tracasse en termes clairs ?

— As-tu une idée de ma situation actuelle ?

— Évidemment, monsieur Lars.

— Alors, dis-moi ce que je dois faire ?

Une longue pause s'ensuivit pendant que l'énorme quantité des éléments miniaturisés, tout l'ancien système de guidage de l'article 202, fonctionnait électroniquement.

— Dois-je vous répondre de façon complète, avec toutes les citations qui confirment la justesse de mon raisonnement, depuis celles en grec antique, en latin, en vieil allemand et en français moderne, ainsi que...

— Non, non. L'essentiel, s'il te plaît.

— En une seule phrase ?

— Qui contienne le moins de mots possible.

— Alors, prenez cette jeune femme, Lilo Toptchev, emmenez-la dans votre chambre à coucher et faites l'amour avec elle.

— Au lieu de...

— Au lieu de vous empoisonner l'existence. Quand vous êtes parti pour Fairfax pour rencontrer Lilo Toptchev, vous n'aimiez déjà plus Maren Faine.

Un très long silence s'ensuivit...

— Est-ce vrai, Lars ? demanda Lilo d'une voix très douce.

Il fit signe que oui.

— Ce vieil Orville est rudement malin.

— Et comment donc !

Il s'était levé, repoussant son siège, et marchait vers elle pour la prendre dans ses bras.

— Mais tu ne peux pas suivre son conseil : je suis déjà à moitié habillée ; nous devons commencer à travailler dans quarante minutes. Tous les deux. Nous n'avons pas le temps.

Elle riait, soulagée d'un poids immense, à travers ses larmes. Il l'avait soulevée de terre, marchait avec elle jusqu'au grand lit.

— Nous avons à peine le temps, c'est vrai.

D'un coup de pied, il avait refermé derrière lui la porte de la chambre à coucher :

— ... Mais avoir à peine le temps, c'est quand même avoir le temps, n'est-ce pas ?



## XXXII

Très loin au-dessous de la surface de la Terre, dans un appur à loyer infime, et d'une grisaille infinie aménagé dans un immeuble souterrain – le plus atroce de tous – faisant partie de la banlieue qui entourait la Forteresse Washington, Surley G. Febbs s'installa à l'extrémité d'une table bancale qu'entouraient cinq individus didasialiques, – mot grec, se dit-il, qui signifie « élèves ».

Cinq personnes différentes, mais bien assorties, plus lui-même. L'Univox-50R, l'ordinateur officiel du gouvernement, les avait toutes choisies, et personne d'autre, pour représenter les besoins et les tendances authentiques du purzouve-consommateur moyen.

Cette réunion secrète des six aides-consomm nouvellement requis était d'une illégalité telle qu'il n'y avait plus de mot, en 2005, pour la définir.

Debout, Febbs frappa trois coups secs sur la table d'une main nerveuse :

— La séance est ouverte !

Il mesura lentement du regard la partie visible de chacun d'eux, pour que tous aient pleinement conscience de sa supériorité de chef. C'était lui, après tout, qui les avait invités de la manière la plus prudente possible, en prenant toutes les précautions qu'un esprit humain d'une intelligence unique (le sien) avait pu imaginer, à se réunir dans cette pièce crasseuse.

Chacun d'eux était attentif, mais nerveux à la pensée que le FBI ou la CIA, ou même la KACH, pouvait soudain défoncer la porte et faire irruption en dépit des précautions de sécurité imaginées par leur chef, Surley G. Febbs.

Les bras croisés, les pieds largement écartés pour démontrer de façon convaincante qu'il était solidement planté sur place et que rien ne l'en délogerait, même la force des baïonnettes, c'est-

à-dire celle des sbires salariés du régime, Febbs prit enfin la parole :

— Comme vous le savez, ce que nous faisons est illégal. Des aides-consomm ne doivent pas se connaître de nom. Nous allons donc ouvrir la séance en disant chacun le nôtre.

Du doigt, il désigna la femme assise à côté de lui. Émue, elle fit un couac en se présentant :

— Martha Raines.

Le doigt de Febbs montra la personne suivante :

— Jason Gill.

— Harry Markinson.

— Doreen Stapleton.

— Ed L. Jones.

Le dernier avait parlé d'une voix particulièrement ferme. C'en était fait. En dépit de la législation du Bloc-Ouest et de toutes ses polices officielles et parallèles, chacun d'eux savait désormais ce qu'étaient les autres.

Par une ironie du sort, une fois le péril passé, le Conseil de la Secnat de l'ONU-O les avait « autorisés » à pénétrer dans le *Kremlin* pour participer à ses débats. Cela pour une bonne raison, se dit Febbs en regardant ses compagnons : chacun d'eux, individuellement, ne possédait rien, n'était rien. Et le conseil le sait. Mais à nous six...

Il prit son ton de chef pour poursuivre à voix haute :

— Maintenant, commençons. Chacun de vous a apporté ici l'élément, qui lui a été confié, de la nouvelle arme N°401, dénommée « L'invertisseur de radiations moléculaires polyphasé ». J'ai constaté que chacun de vous, en entrant, portait sous le bras un carton ou un sac en papier plastique d'aspect aussi neutre que possible. Est-ce bien cela ?

Les cinq aides-consomm inclinèrent la tête ; deux ou trois d'entre eux murmurèrent un « oui, monsieur Febbs » presque incompréhensible. En fait, chacun d'eux avait déposé son paquet ou son sac sur la table, juste devant lui.

D'une voix soudain tremblante d'émotion, mais résolue, Febbs ordonna :

— Ouvrez vos paquets.

Précipitamment, les doigts tremblants, tous obéirent.

Six pièces de machines, toutes déjà d'une grande complexité, apparurent sur la table. En admettant que quelqu'un dans cette pièce pût les assembler comme il le fallait, le groupe des six aides-consomm allait se trouver en possession du terrible « Invertisseur de radiations moléculaires polyphasé ».

D'après les enregistrements réalisés par Lanferman Associates dans leurs énormes laboratoires souterrains, aucune défense n'existait contre une telle arme. Tous les membres du Conseil de la Secnat de l'ONU-O, y compris les six aides-consomm nouvellement promus, avaient assisté solennellement à la présentation de ces enregistrements. Febbs s'éclaircit la voix :

— C'est à moi qu'il revient naturellement la tâche de reconstituer l'ensemble de l'arme à partir des éléments qui la composent et que voici. Comme vous le savez, la prochaine réunion du Conseil aura lieu exactement dans une semaine. Nous avons donc moins de sept jours pour faire ce travail. Une voix flûtée s'éleva, celle de Jason Gill.

— Désirez-vous que nous restions avec vous pendant que vous reconstituerez l'arme N°401, monsieur Febbs ?

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

Ed Jones intervint à son tour :

— Pouvons-nous vous offrir des suggestions ? Si je pose cette question, c'est que ma véritable profession – avant d'être promu aide-consomm – était électricien à la General Electric de Détroit. Si bien que je m'y connais un peu en électronique.

Febbs prit le temps de réfléchir :

— Vous pourrez m'offrir vos suggestions, je vous y autorise. Mais vous devez vous rappeler notre pacte. En tant qu'organisation crypto-politique, nous avons un chef, et ce chef doit décider de la voie à suivre et des mesures à prendre sans que ses décisions se heurtent à des obstacles et manœuvres bureaucratiques. Dac ?

Ensemble, tous murmurèrent :

— Dac.

Ce chef élu, disposant de tous les pouvoirs sans aucune restriction bureaucratique, c'était Febbs, évidemment. Il se trouvait ainsi à la tête du P.R.L.C.E.S.P.E. – M.E.L. qu'il avait

fondé avec les cinq autres membres, ou encore Parti de la Restitution des Libertés Constitutionnelles et de la Suppression de la Petite Élite Malfaisante Ennemie de ces Libertés. (Le Tout par la Force Si Nécessaire = T.F.S.N., quatre lettres tenues secrètes). À eux six, ils formaient la cellule Numéro Un.

Prenant l'élément d'Ed Jones et le sien, Febbs s'assit et commença à puiser dans le coffre qui contenait les outils flambant neufs que l'organisation s'était procurés à prix d'or. Il choisit un long tournevis mince, conique, tournant automatiquement dans un sens ou dans l'autre suivant la pression exercée sur le manche en plastique, et il se mit au travail.

Respectueusement, les cinq autres membres du P.R.L.C.E.S.P.E.M.E.L. (T.F.S.N. pour les initiés), le regardèrent.

Une heure plus tard, Surley G. Febbs, grognant et suant, s'arrêta pour respirer et s'essuyer le front de son mouchoir :

— Cela demandera du temps. Ce n'est pas facile. Mais nous y arriverons.

Marthe Raines était très nerveuse :

— J'espère qu'un éclaireur autonome de la police ne croise pas par hasard au niveau de la surface et ne surprendra pas nos pensées.

Très poliment, Jones leva le doigt, puis indiqua un détail :

— Hem... il me semble que ce truc doit s'adapter à cette pièce cintrée. Regardez ces trous de vis...

— C'est possible, fit Febbs avec dignité. Cela me ramène à une idée que j'avais l'intention de vérifier plus tard. Mais puisque nous faisons une pause d'un instant, il est préférable que je vous affranchisse sans plus attendre. »

Il jeta un regard à la ronde pour s'assurer qu'il avait obtenu l'attention totale de chacun d'eux, puis prit un ton de voix aussi autoritaire que possible, c'est-à-dire extrêmement autoritaire, compte tenu de ses capacités et de ses connaissances :

— ... Je veux que vous compreniez tous très clairement quel sera le type exact de société bi-polaire au point de vue économique et social que nous voulons installer à la place de

celle, antidémocratique, que dirige l'élite appelée les Cadres, et qui détient tous les pouvoirs.

— Allez-y, Febbs ! s'exclama Jones pour l'encourager.

Jason Gill lui aussi était enthousiaste :

— Dites-le nous encore une fois ! Ça me met du cœur au ventre de vous entendre exposer ce qui se passera une fois que nous aurons pris le pouvoir grâce à cette arme 401.

Avec un calme superlatif, Febbs poursuit :

— Naturellement, tous les membres du Conseil de la Secnat de l'ONU-O seront jugés pour crimes de guerre. Nous sommes tous d'accord sur ce point.

— Dac !

— C'est l'article A de notre constitution. Quant au reste des Cadres, particulièrement ces salauds de communistes de Pip-Est, avec lesquels ce traître qu'est le général Nitz est si copain, ce maréchal Paponovitch ou quel que soit son nom... eh bien, comme je vous l'ai expliqué au cours de nos réunions secrètes ici-même...

— Allez-y, Febbs !

— Ils auront ce qu'ils méritent. Car ils sont la pire des saloperies. Mais au préalable, et je demande sur ce point une obéissance absolue, car c'est un point tactiquement crucial – il reprit sa respiration après cette belle phrase – nous devons nous assurer d'abord le contrôle de la TOTALITÉ DES INSTALLATIONS SOUTERRAINES DE LANFERMAN ASSOCIATES EN CALIFORNIE, parce que nous savons tous que c'est de là que viennent toutes les armes nouvelles. Comme cet article 401 que ces imbéciles nous ont stupidement remis en pièces détachées, pour que nous – ha, ha, ha – le *dépiations*.

Martha Raines demanda timidement :

— Et après nous être emparés de Lanferman Associates, que ferons-nous ?

— Aussitôt après, nous procéderons à l'arrestation de leur compère, ce Lars Powderdry. Et nous le forcerons à dessiner des armes pour *nous*.

Harry Markinson, homme d'affaires dans la quarantaine et doué d'une certaine quantité de bon sens, prit la parole :

— Mais l'arme par laquelle nous avons gagné ce qu'on appelle désormais la Grande Guerre...

— Parlez, Markinson.

— Cette arme n'a pas été dessinée par la S.A.M. Lars. À l'origine, c'était une sorte de labyrinthe inventé par un homme qui n'était même pas cadre, un outsider dans la fabrication des jouets. Alors, ne devrions-nous pas également garder ce Vincent Klug...

Calmement, Febbs l'interrompt :

— Écoutez, Markinson, le moment venu, je vous donnerai tous les renseignements là-dessus. Mais pour l'instant, je suis occupé.

Prenant un petit tournevis suédois d'horloger, il se remit à sa tâche, ignorant les cinq autres aides-consomm. L'heure n'était plus aux bavardages. Si la guerre-éclair contre les cadres devait être couronnée de succès, et elle le serait, il fallait d'abord s'armer.

Trois heures passèrent. Tous les éléments étaient maintenant en place, à part le dernier qui se terminait par une sorte de col de cygne vraiment étrange. Febbs était trempé de sueur et les cinq autres aides-consomm s'endormaient sur place ou s'énervaient, suivant leur nature. Brusquement, quelqu'un frappa à la porte. Un silence de mort régna aussitôt dans la pièce.

— Laissez-moi faire, dit Febbs, laconiquement. Il prit dans la boîte à outils un marteau à l'équilibre parfait, en acier suisse chromé, et se dirigea lentement vers la porte qu'il déverrouilla et ouvrit brusquement.

En face de lui, dans le couloir à peine éclairé, un robot facteur en uniforme de Courrier Instantané, attendait, immobile :

— Un colis pour M. Surley G. Febbs, recommandé. Signez ici si vous êtes M. Febbs lui-même, et sur la ligne suivante, si vous prenez le paquet pour lui.

Il présentait simultanément un paquet, le cahier des recommandés disposé sur une sorte d'écritoire auquel était attaché un stylobille.

Se débarrassant de son marteau, Febbs se retourna brièvement vers les cinq autres aides-consomm :

— Tout va bien. Probablement des outils supplémentaires que nous avons commandés.

Il signa le cahier, et le robot automatique lui tendit un paquet enveloppé dans du papier-kraft de couleur brune.

Une fois la porte refermée, Febbs se sentit trembler de tous ses membres. Mais il se redressa très vite, courageusement, dans une attitude de défi. Puis il revint à sa place, l'air assez indifférent pour donner le change.

— Bravo, Febbs ! Vous êtes un homme ! déclara Ed Jones, exprimant ainsi les sentiments unanimes de leur groupe. J'étais sûr que c'était un des commandos d'intervention de la KACH.

Harry Markinson, qui respirait enfin librement, crut bon de donner son avis :

— En ce qui me concerne, j'ai pensé à la KVB, cette sale police secrète soviétique. Car j'ai un beau-frère qui vit juste en Estonie et qui m'a dit...

Febbs coupa court à ses confidences :

— La vérité est qu'ils ne sont pas assez intelligents pour découvrir nos réunions. Ils sont condamnés par l'histoire. Ils seront éliminés par l'évolution même des choses, pour laisser la place libre à des organismes supérieurs.

— Vous n'avez qu'à voir le temps qu'ils ont mis pour trouver une arme capable de nous débarrasser de ces négriers venus de Sirius, confirma Jones.

— Que contient ce paquet ? demanda Markinson.

— Chaque chose en son temps, répliqua Febbs, toujours sentencieux.

D'un seul coup, il avait adapté l'élément en col de cygne au reste de l'arme N°401, désormais complète. Au-dessus d'elle, il épougea son front d'où la sueur ruisselait encore plus. Gill fut le premier à se ressaisir :

— Quand passons-nous à l'action, Febbs ?

Tous fixèrent les yeux sur lui, attendant sa réponse. Il s'en rendit soudain compte et, comme par enchantement, redevint maître de lui-même.

— J'étais en train de penser... dit-il, plus Febbs que jamais.

Et c'était vrai. Il prit l'arme N°401, enfin prête à fonctionner et l'assura dans sa main, l'index sur la détente.

— Je vous ai fait venir tous les cinq parce que j'avais besoin des six éléments pour reconstituer l'arme. Mais maintenant...

Il appuya sur la détente. Du col de cygne devenu canon, un rayonnement invisible démolécularisa simplement les cinq autres aides-consomm assis de part et d'autre de la table.

Cela eut lieu sans bruit, instantanément, comme il l'avait prévu, comme l'avaient montré les enregistrements de Lanferman Associates lors de leur présentation au Conseil.

Désormais, le P.R.L.C.E.S.P.E.M.E.L. (T.F.S.N.) ne se composait plus que du seul Surley G. Febbs. Il était armé de l'arme la plus moderne, la plus puissante, la plus complexe – donc la plus à la mode – du monde, une arme à la fois instantanée et sans bruit, contre laquelle il n'y avait pas de défense possible, même de la part de Lars Powderdry dont c'était pourtant le métier.

Car, se dit-il, *c'est maintenant votre tour*, M. Lars. Je n'ai pas besoin de vous non plus.

Ses mains ne tremblaient pas quand il reposa calmement l'arme, ni quand il alluma une cigarette. Son seul regret était qu'il n'y eût personne dans la pièce pour apprécier la précision, le calme et la rationalité de ses mouvements. Personne, sauf lui.

Alors seulement, parce qu'il avait enfin du temps devant lui, Febbs prit le paquet enveloppé de papier kraft brun que le robot lui avait remis en mains propres. Il l'ouvrit lentement, sans se presser, son esprit infiniment subtil absorbé par l'avenir infiniment glorieux qui allait être le sien.

Le contenu du paquet une fois défait l'intrigua soudain : il n'y avait là aucun outil additionnel, rien que le P.R.L.C.E.S.P.E.M.E.L. (T.F.S.N.) eût commandé. En fait, c'était un jouet.

Et, en soulevant le couvercle de la boîte cartonnée illustrée en couleurs brillantes et amusantes, il put lire qu'il s'agissait d'une création des Entreprises Klug, fabrique de jouets d'ordre vraiment secondaire. Un jeu de société, sans doute ? Même pas : un DEDALUSMAN. Immédiatement, à un niveau purement instinctif – car il n'était quand même pas un homme tout à fait



ordinaire – il ressentit un malaise à la fois diffus et aigu, pénétrant. Mais pas assez cependant pour l’inciter à jeter la boîte loin de lui, comme il en avait eu l’envie. Sa curiosité habituelle l’emporta.

Du premier coup d’œil, il avait compris que ce n’était pas là un labyrinthe courant. Il y avait là un mystère capable de captiver son esprit agile, avide de connaître. Si bien qu’il continua à contempler le labyrinthe et le mode d’emploi enregistré sur la face intérieure du couvercle.

Une voix télépathique, émanant du labyrinthe lui-même, résonna soudain dans son cerveau :

— Vous êtes le plus grand aide-consomm qu’il y ait jamais eu au monde. Vous êtes Surley G. Febbs, n’est-ce pas ?

— C’est bien moi, répondit Febbs.

— C’est vous qui décidez de l’utilité d’introduire sur le marché une nouveauté quelconque ?

Prudence, prudence, murmurait une autre voix à l’intérieur de lui-même. Malgré tout, Febbs se laissa aller à répondre :

— C’est moi. Tout passe d’abord par mes mains. Les autres examinent, avec le Conseil et avec moi-même, ce que je n’ai pas écarté. Je suis l’aide-consomm A. Et ensuite c’est à moi qu’on donne les éléments les plus importants pour que je les « dépiaute ».

La voix télépathique reprit :

— M. Vincent Klug, des Entreprises Klug, firme de seconde importance jusqu’à présent, serait donc très honoré, monsieur Febbs, si vous examiniez ce nouveau jeu : DEDALUSMAN. À votre opinion d’expert, peut-on le lancer tel quel sur le marché ? Vous pourrez enregistrer vos réactions simplement en parlant.

Encore hésitant, Febbs demanda :

— Vous voulez que je joue moi-même ?

— Exactement, monsieur Febbs. Enfoncez le bouton rouge sur le côté droit du labyrinthe.

Machinalement, Febbs enfonça le bouton rouge.

À l’intérieur du labyrinthe, une créature minuscule poussa un glapissement d’horreur.

Febbs, surpris, sursauta. Cette créature minuscule, toute rondelette, était simplement adorable. Lui qui *normalement*

détestait les animaux – pour ne pas parler des humains – se sentit pris de compassion. Car il la voyait se précipiter dans le dédale du labyrinthe, cherchant frénétiquement à en sortir.

Placidement, la voix télépathique poursuivait ses explications :

— Vous remarquerez que cet article, fabriqué pour le marché domestique et qu'on pourra produire en grande série s'il obtient votre approbation lors des tests initiaux officiels, *ressemble énormément* au « Labyrinthe empatho-télépathique pseudo-homo non-ludens », création des Entreprises Klug et qui fut récemment utilisé comme arme de guerre. N'est-ce pas ?

— Ou-i, bégaya-t-il.

Mais son attention était déjà captivée par les travaux et les souffrances de cette petite créature rondelette. Elle courait d'échec en échec, de plus en plus désespérée, perdue, égarée dans un dédale tortueux qui se modifiait à chaque seconde passée.

C'était à croire que plus elle s'acharnait, plus elle se noyait dans un océan de pièges. Ce n'est pas juste, pensa ou plutôt *ressentit* Febbs. Car il *ressentait* une souffrance, une souffrance véritable. Il fallait faire quelque chose, intervenir, maintenant, tout de suite.

— Hé ! comment puis-je tirer cet animal de là ?

Sa voix était faible, lui sembla-t-il. L'autre voix, toujours la même, lui répondit :

— Il existe sur le côté gauche du labyrinthe un bouton d'un bleu très gai. Enfoncez-le, monsieur Febbs.

Il appuya sur le bouton avec toute son énergie.

Il ressentit aussitôt – ou crut ressentir (il n'arrivait plus très bien à démêler ses sensations) – une diminution de la terreur qui affolait l'animal pris au piège.

Mais l'instant d'après, cette terreur était revenue, décuplée lui sembla-t-il, insupportable. Et la voix télépathique, toujours aussi placide, reprit :

— Vous voudriez sauver DEDALUSMAN, monsieur Febbs, n'est-ce pas ? Soyez francs. N'essayons pas de nous induire en erreur, monsieur Febbs. La vérité, s'il vous plaît.

Un souffle sortit des lèvres de Febbs tandis qu'il hochait la tête, comme hypnotisé :

— Oui. Il faut le sauver. Mais ce n'est pas un homme. C'est un animal, une sorte d'insecte. Pas un homme, sûrement ! *Enfin, qu'est-ce que c'est ?*

Il voulait savoir ; il y avait là un secret qui lui permettrait peut-être de tirer cette créature de là. En dirigeant ses mouvements d'en haut, peut-être ? Donc, en communiquant avec elle et en essayant, d'où je suis, de la guider, pour son bien. De plus en plus affolée, la créature rebondissait d'un obstacle à l'autre tandis que la structure, la conformation du labyrinthe, changeait, changeait, changeait sans cesse.

— Hé ! hurla-t-il. Hé là ! Qui es-tu ? Qu'est-ce que tu es ? Comment t'appelle-t-on ?

— Par mon nom !

Ce cri de souffrance lui parvint télépathiquement, le liant désormais indissolublement aux vains efforts de la créature prisonnière, à son épouvante croissante.

D'un seul coup, il se sentit pris au piège lui aussi. Car il ne voyait plus les obstacles d'en haut, mais devant lui, au-dessus de lui, autour de lui. Il se heurtait à eux, rebondissait de l'un à l'autre.

Il était DEDALUSMAN. Et il continuait à s'adresser à l'entité énorme, inconcevable pour lui, qu'il entrevoyait penchée sur lui, dont il avait pressenti la présence, une présence qui s'estompait, disparaissait. Il était seul, seul, au milieu des parois qui se modifiaient, se transformaient sans cesse.

— Je m'appelle Surley G. Febbs, hurlait-il, et je veux sortir d'ici. M'entendez-vous ? Qui que vous soyez, vous là-haut, aidez-moi, aidez-moi, je vous en supplie. Faites quelque chose pour moi !

Mais en dehors de lui, tout se taisait. Il n'y avait rien là-haut, rien ni personne qui pût le secourir.

Et il ne s'était pas arrêté, et il ne s'arrêterait jamais, de courir de droite et de gauche, ni de se heurter aux obstacles qui se dressaient devant lui.

## XXXIII

Le matin suivant, à cinq heures trente. Don Packard, chef de la Dix-septième Division de la KACH, responsable de la ville de New York, enregistrait au dictaphone le mémorandum qui accompagnait le bulletin d'informations à remettre à ses clients sur la journée précédente, tandis que commençait une nouvelle journée pour les hommes et pour les femmes du commun :

« En ce qui concerne le complot envisagé par les six aides-consomm récemment promus au Conseil de la Secnat de l'ONU-O, cette conspiration n'existe plus. »

Il s'arrêta pour boire une gorgée de café.

« Ses cinq membres ont été sauvagement assassinés par leur chef, S.G.Febbs. Ce dernier se trouve actuellement dans un état d'effondrement nerveux d'origine psychotique, qui entraîne inéluctablement une mort assez rapide. »

Bien que ce fût l'essentiel de l'information que désirait son client le général Nitz, Don Packard eut l'impression que quelques détails supplémentaires seraient les bienvenus :

« Hier, 12 mai 2004, à onze heures du matin, comme l'avaient appris les services de surveillance de la KACH, les conspirateurs se sont réunis dans l'appur souterrain 2A de la Forteresse Washington, immeuble 507969584. C'était leur quatrième réunion, mais pour la première fois, chacun d'eux avait apporté l'élément de l'arme N°401, qu'il devait « dépiauter ».

« Je ne répéterai pas ici le nom des six conspirateurs, le Conseil étant déjà au courant.

« S.G.Febbs, utilisant des outils de précision achetés à prix d'or, a commencé à reconstituer l'arme 401, laquelle est la première arme *non-b* de la nouvelle série variante.

« Tout en montrant cette arme, S.G.Febbs a exposé à ses collègues conspirateurs la ligne générale économique et sociale du nouveau système qu'il se proposait d'imposer à la place de

l'organisation actuelle, et qui comprenait l'assassinat des personnages publics les plus connus. »

Une fois de plus, Don Packard s'arrêta pour siroter un peu de café. Puis il recommença à dicter, vérifiant son récit grâce à la bande de papier qui se déroulait devant lui et sur laquelle le texte s'imprimait automatiquement.

« À quatre heures de l'après-midi, un robot ordinaire du Courrier Instantané délivra un colis recommandé, à emballage courant, à l'appur 2A de l'immeuble 507969584. S.G.Febbs accepta le colis, qu'il n'ouvrit pas immédiatement pour se remettre à sa tâche.

« Une fois l'assemblage terminé, S.G.Febbs, ainsi que je l'ai déjà mentionné plus haut, a exterminé ses co-conspirateurs, devenant ainsi l'unique propriétaire du prototype de l'arme 401, le seul modèle existant, d'après ce que nous savons. »

Une fois de plus. Don Packard s'arrêta pour boire un peu de café. Il se sentait fatigué, mais sa tâche nocturne était presque achevée. Il n'aurait plus qu'à porter lui-même au général Nitz une copie du document qu'il dictait. La routine habituelle.

Don Packard enchaîna :

« S.G. Febbs a succombé à l'effet du Labyrinthe empathico-télépathique dans un temps record, c'est-à-dire plus vite que les prisonniers volontaires du pénitencier fédéral du Bloc-Ouest sur Callisto. » Et il conclut :

« S.G.Febbs se trouve maintenant à la clinique Wallingford, où il demeurera jusqu'à sa mort. »

Arrivé là, Don Packard interrompit sa dictée, les yeux pensivement fixés sur sa tasse de café : du moment que le général Nitz était son client dans cette affaire, il devait le mettre en garde au moyen d'une note de bas de page ; lentement, pesant chaque mot, il dicta :

« N.B. Il semble qu'à la suite des événements récents, Vincent Klug ait désormais accès aux ateliers énormes et au matériel unique de Lanferman Associates, en Californie, et qu'il peut y faire fabriquer en grande série autant de labyrinthes qu'il lui semblera bon. Or, ces labyrinthes sont dérivés d'une arme dont l'efficacité a été prouvée contre les êtres venus de Sirius. Il serait donc indiqué d'appliquer à Vincent Klug la mesure qui

s'est révélée si utile dans le passé, à savoir, lui décerner un rang honoraire d'officier supérieur dans les forces armées du Bloc-Ouest. Ainsi, si jamais il était nécessaire...»

Il s'arrêta une fois de plus, mais contre son gré. En effet, la sonnerie de la porte de son appcad au loyer élevé – domicile tenu secret pour des raisons de sécurité – venait de retentir. Or, il n'était pas six heures du matin. Étrange, n'est-ce pas ?

Bah, se dit-il, certainement un messenger du Conseil, lequel doit être anxieux de recevoir des nouvelles concernant le complot de ses six aides-consomm.

Mais l'uniforme qu'il aperçut en ouvrant la porte n'avait rien de militaire. C'était celui d'un robot flambant neuf, tout luisant de métal, un de ceux du Courrier Instantané, porteur d'un colis enveloppe de papier kraft de couleur brune.

— Monsieur Don Packard ? J'ai un colis recommandé pour vous.

Il ne manquait plus que ça, pensa l'homme de KACH, vraiment irrité. Juste au moment où il allait fermer boutique et prendre un peu de sommeil bien mérité.

— ... Signez ici si vous êtes M. Don Packard lui-même, sur la ligne suivante, si vous prenez le paquet pour lui.

Il présentait simultanément un paquet, le cahier des recommandés disposé sur une sorte d'écritoire auquel était attaché un stylo-bille.

Les yeux larmoyants, l'esprit las d'une longue nuit d'insomnie consécutive à une journée où tant de choses importantes s'étaient déroulées, Don Packard, chef de la Dix-septième Division de la KACH, responsable de la ville de New York, apposa sa signature sur le cahier et prit livraison du colis. Encore quelque équipement nouveau de surveillance ou de contrôle, se dit-il. Quand donc finiront-ils d'« améliorer » constamment ces appareils que nous devons tout le temps trimballer avec nous ?

En bougonnant, il revint à son bureau, y déposa le colis.

Et il l'ouvrit.

FIN